

les artistes
ont-ils
vraiment
besoin
de manger ?

collectif



monstrograph

LES ARTISTES ONT-ILS
VRAIMENT
BESON D MANGER ?

ENTRETIENS MENÉS PAR
COLNE PIERRÉ & MARTIN PAGE

Monstrograph

Collection Minute Papillon

Préface

On ne va pas raconter d'histoires. Au départ, on ne voulait pas faire un livre. On a des outils, alors on était bien décidés à construire un abri solide et immense. L'idée était d'ouvrir une sorte de café en forêt. Ça nous paraissait la chose à faire, tout simplement parce qu'on aime l'odeur du café et du rooibos mêlée à celles de la terre humide et des arbres qui vont vers le ciel. Les fougères ne nous sont pas indifférentes non plus. Un café en montagne avec des bancs en bois, vaste, haut de plafond, où on pourrait parler en mangeant un morceau, jouer un peu de musique, et où il y aurait de la place pour que les enfants s'amuse. La terrasse donnerait sur des buissons de mûres et de myrtilles, un peu plus loin il y aurait des champignons. Ce serait un lieu ouvert aux proches, aux gens de passage, aux écureuils, aux allié-e-s. La forêt, c'est pratique, on peut s'y cacher, et ça nous importait de ne pas être trop visibles ou trop éclairés, parce qu'alors, dans la pénombre et des moustaches de mûres autour des lèvres, on dit des choses qu'on n'ose pas dire en pleine ville.

Finalement, on a opté pour une forêt portable. Certains avaient des problèmes de transport et, honnêtement, l'air est rempli de bruits de tronçonneuse ces temps-ci. À la place du café, on a donc fait un livre. C'est

ce qu'on sait faire après tout. Le Café de la Forêt viendra plus tard. Mais l'idée est restée : se retrouver, se tenir chaud, parler de nos vies d'artistes et de comment on se débrouille. On espère que les lectrices et les lecteurs sentiront les odeurs de sève et de terre en lisant ces pages et qu'ils récolteront des quantités de myrtilles et de fraises des bois.

On a réuni des ami·e·s, des connaissances, certains qu'on connaît bien, d'autres un peu moins, mais on savait que ce serait chouette de les avoir ici et de partager un café ou une infusion. Il y a des artistes qui se débrouillent avec le réel des factures à payer, et d'autres pour qui ce n'est pas une inquiétude, mais toutes et tous pensent notre si particulière position dans l'espace-temps avec des crocs, avec générosité, agilité et une bonne dose d'esprit critique. Tous les ami·e·s ne sont pas là d'ailleurs, nous en inviterons d'autres pour de prochains livres, car celui-ci est le premier d'une série (la collection Minute Papillon) consacrée à la vie des artistes. D'autres livres suivront celui-ci, sur le même principe, des questions et des réponses sur les Atlantides de nos métiers.

Nous avons réuni des travailleurs de différents arts parce que les frontières sont absurdes et que nos adversités se ressemblent beaucoup. Il s'agit de casser ça : les séparations. Nous voulions que, dans ce livre, se retrouvent des individus qui ne se rencontrent habituellement pas. Que des lectrices et des lecteurs découvrent d'autres artistes qui ne font pas partie de leurs habitudes. On sait combien les cercles sont fermés. Ici, pas d'école, pas de chapelle, juste de grandes tables en bois. Nous voulions mettre du bazar et affirmer, par exemple, que la cuisine est un art qui a sa place aux côtés des autres. Il s'agissait de déjouer l'attendu. Toutes ces paroles ont des points communs bien sûr, mais au-delà de l'interrogation

de notre condition, on voit apparaître des personnalités qui, nous l'espérons, vous donneront envie d'aller vers leurs œuvres. Certain-e-s invité-e-s ont été très bavards, d'autres plus concis, mais chacune apporte sa pierre à cette grande architecture collective que constitue la vie d'artiste.

Il nous semble que les mots partagés ici sont assez inédits, sans doute parce qu'ils sont échangés à l'abri, en pleine forêt. Et dieu sait que parfois les mots sont les amis des arbres et de la photosynthèse.

Nous ne sommes pas toujours d'accord. Tant mieux, ce livre n'est pas une tribune politique ni un manifeste. Nous sommes multiples, nous n'avons pas de parti. Nous parlons de nos vies d'artistes dans ce qu'elles ont de plus trivial et profane : le quotidien, le travail, l'argent, la famille, tous les gros mots, en fait, et c'est une parole qu'on n'entend pas souvent.

Nous n'avons pas oublié que lire des entretiens d'artistes a contribué (et participe encore) à notre formation et à notre inspiration. Nous espérons que ce livre inspirera et donnera des forces.

Merci à nos invité-e-s d'avoir répondu présent, d'avoir donné de leur temps et de leur énergie. Merci aussi aux personnes qui soutiennent ces artistes si étranges et pas très populaires dans certains milieux : ceux qui ont un corps, qui sont vivants et n'ont pas forcément un compte en banque très rempli.

Ce livre est bien notre Café de la Forêt. Nous l'avons construit pour qu'il aille à la perfection avec une tasse de café, de rooïbos, une infusion de plantes, une part de gâteau. Nous pensons qu'il offre de belles quantités de mûres, de framboises, de châtaignes et de champignons.

Une dernière chose. Un copain aurait aimé participer, mais il craignait les répercussions profession-

nelles que pourraient avoir ses mots parfois critiques. Alors il s'est tu. Nous le saluons et nous l'aimons parce que les copines et les copains qui sont obligé-e-s de se taire font partie de notre spectacle, il ne faut pas les oublier, il y a nos mots et il y a ces milliards de silences qui grouillent de choses importantes. À nous de voir les enfants, les animaux, les femmes et les hommes qui ne disent rien, ne peuvent rien dire, ne savent pas comment dire, et de leur donner la parole d'une manière ou d'une autre.

Il y a beaucoup de mots, d'images, de saveurs, de pensées et de mélodies dans les pages qui vont suivre, et bon sang, quel bonheur ! Mais rappelons-nous que le silence aussi est gonflé de tout ça : de mots, d'images, de saveurs, de pensées et de mélodies. Gardons à l'esprit tout ce que signifie le silence.

Coline Pierré et Martin Page

As-tu vraiment besoin de manger, Thomas Vinau ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Depuis un an je réponds que j'écris des livres. Avant je répondais que j'étais en congé parental. Et avant encore cela dépendait de qui me posait la question. J'ai travaillé dans un centre culturel pendant quelques années, mais je ne savais pas quelle dénomination avait mon emploi jusqu'à ce que je demande un congé parental.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

L'existence en elle-même est un problème existentiel non ? Tenter de dialoguer est une bonne façon de définir la chose oui. Avec des interlocuteurs différents suivant les moments de ma vie. Quand j'avais quatorze ans, j'ai arrêté de parler pendant quelques mois. Se taire ou hurler. Entre les deux, écrire est une belle issue de secours.

Créer, c'est quoi ?

Une façon d'apprendre à recevoir et à rendre. Un bricolage somptueux avec ce qui détruit. Un jeu. Du cirque. Une question.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
Un joyeux chantier.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?
Je n'utilise pas le mot œuvre. Plutôt projet. J'en ai fini quand le bidule retombe sur ses pattes, et qu'il me sort par les yeux.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?
Parce que je n'arrive pas encore à écrire ce que je voudrais écrire.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?
À tous. Vraiment ! La poésie ou la littérature, ou l'art, quel que soit le nom qu'on lui donne, a tous les droits et tout le monde y a droit. Sinon ce n'est qu'un mensonge.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?
Laquelle ? Je pense que la réalité n'est pas une limite. Plus on s'en approche plus elle s'élargit.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Je ne sais pas... Pas assez de cul et de drogue... Peut-être qu'il trouverait ça un peu chiant. Ou qu'il décèlerait la tendre dissidence qu'il y a derrière.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?
C'est un bureau commun. Le bureau de la famille, dans le salon. Celui de ma douce qui y prépare ses cours et ses illustrations. Je m'en sers donc quand je suis seul, essentiellement le matin. Si je fais un tour d'horizon, je vois des carnets, des feutres et des crayons, des legos, une tasse de café, une petite cuillère sale, une pince à linge, des autocollants, un calendrier, des dessins d'enfants.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Marre d'un projet oui, marre d'écrire en général, rarement. Quand j'en ai assez d'un truc, je le laisse reposer jusqu'à ce que l'envie revienne. Je me force parfois à finir. Quand je n'ai pas envie d'écrire, je n'écris pas. Mais la plupart du temps je cours derrière le temps pour justement trouver les moments pour écrire.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non. C'est la seule chose que je sais faire, c'est la seule place que j'ai trouvée et la seule activité que je fais sérieusement. Ça et ma famille. C'est mon équilibre.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Là comme ailleurs. La prétention, l'entre-soi. Il y a des auteurs plus confits que des cuisses de canards. Des poètes plus réactionnaires que la buraliste de ma grand-mère. J'ai mis du temps à l'accepter. Ce qui me met aussi vraiment en colère, c'est cette espèce de jeu, la roue du sort, l'injustice, qui fait que certains livres peuvent exister et pas d'autres, sans que ça ait le moindre rapport avec la qualité de l'œuvre en question.

Pour quoi milites-tu ?

Toutes les formes de douces récalcitrances, les pas de côtés, les ouvertures.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Sûrement oui. Je suis assez naïf et je marche à l'affectif. Mais bon à ce niveau-là je n'ai pas vraiment besoin des autres. Je suis autonome. Je me tends moi-même des pièges.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma femme et mes enfants. La littérature, l'amour, l'acuité. Tous les refuges. Les biais. L'étonnement et la persévérance. L'imprévisible. Le sommeil. La colère parfois. La conscience de la merveilleuse anomalie que c'est de vivre.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

La même chose. Avec en plus, quelques fraises des bois, deux verres de vin blanc frais et des siestes crapuleuses.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Comme à celle que je pratique. La justesse du trait. Le sens de l'équilibre. Du détail. L'harmonie. L'ampleur. Le souffle.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Trop de douleur. La perte. L'auto-destruction.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Tant que je tiens sur le fil, j'y reste.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je fais monter quelqu'un sur mes épaules.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans la jubilation de l'invention. Dans les trépignements du peaufinement. Dans la persévérance de la construction. Et quand finalement tout cela atterrit quelque part jusqu'à l'autre.

Qui sont tes alliés ?

Le temps. Tous les créateurs qui me nourrissent. Tous les matins qui me consolent. Tous les gens que j'aime. Les sourires en coin. La distance. Le retrait. Mais également ceux qui font partie de la catégorie « ces nourritures qui

vous mangent » : la peur, la perte, le silence, les nœuds de l'enfance, la drogue, la solitude. Cette sacrée sensation que le monde ne tourne pas rond.

Qui sont tes ennemis ?

Les mêmes, je suppose. Et moi avec.

Est-ce que le fait d'être un homme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Peut-être. Je n'en suis pas certain. On fait comme on peut et comme on est.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

D'expérience. De temps et de silence. De lectures. De café. D'un stylo. D'un ordi.

D'où viennent tes revenus ?

CAF et revenus d'auteur uniquement. Quelques droits d'auteur et puis depuis que le petit dernier est à la crèche, reprise des interventions d'auteur rémunérées. Ça depuis 2015. Avant j'avais un demi-SMIC en plus avec mon emploi.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'en ai fait plusieurs, j'ai arrêté il y a deux ans et demi à la naissance de mon second enfant. J'en referai probablement.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Depuis la fin du lycée, je me suis toujours organisé pour avoir du temps pour lire, écrire, m'occuper des miens (et si possible rien branler aussi). Toutes mes stratégies sociales (plus ou moins avouables) sont allées dans ce sens. Étudiant boursier, RMiste, petits boulots, ouvrier agricole, contrat de réinsertion, agent administratif, congé

parental, etc.

Nous avons récupéré avec Émilie, ma compagne, la maison de sa grand-mère dans sa ville natale. Ça a fait partie de nos choix de vies, il y a treize ans. Aller à la campagne. Qu'elle se rapproche des siens. Et récupérer cette maison pour que malgré notre précarité, nous puissions décentement élever nos enfants.

Pas beaucoup de restos. Des vacances chez les copains. Les vides greniers. L'aide des proches. Les petites économies pour rénover la maison. Pas de cycles de dettes. Alternier les sacrifices, un coup elle, un coup moi, j'ai une bonne coéquipière.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Il faut du temps et du silence. J'essaie d'en trouver. Quel que soit le cadre, travail ou maison avec bébé. Depuis octobre dernier, il y a l'école pour l'un et la crèche pour l'autre. Émilie travaille. Moi je m'occupe de la maison et des enfants, et suivant les jours je peux dégager quelques heures pour écrire.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Nous avons fait un choix de vie. Plus de temps, moins d'argent. C'est possible de rester à un niveau précaire mais viable grâce à cette maison et à nos efforts mutuels. On ne part pas beaucoup en vacances, mais les minots ont ce qu'il faut et nous faisons tous les deux ce que nous aimons. C'est déjà pas mal, non ?

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ça change tout. Le rapport au temps. Décentrage absolu. Et aussi l'obligation de croire, d'essayer. On construit ensemble. On s'organise. Nous avons la précarité heureuse. Une maison sur nos têtes. Un jardin pour les enfants. Et

puis Émilie va devenir institutrice, alors je pourrai vivre joyeusement à ses crochets.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Lait, vieux jus d'orange, bières, eau. Confiture, mayonnaise, ketchup, savora périmée, vermifuge, beurre demi-sel, 3 bouts de fromages, œufs bio, mâche bio, saucisses bio, riz, un yaourt, carottes râpées, un lapin en chocolat, champignons, pâté au pastis (non de dieu qu'est-ce que c'est que ça !)

As-tu vraiment besoin de manger ?

J'ai besoin de mâcher longtemps, et de boire beaucoup d'eau.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

— Tu danses beau gosse ?

— Je vais y réfléchir...

Autoportrait

J'ai deux monstres sur l'épaule
quatre génies sur les bras
et trois continents sur les jambes
Une miette est si vaste
j'en tremble

As-tu vraiment besoin de manger, Peggy Viallat ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Peintre.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Des allers et retours incessants, l'enfance, les choses cachées ou ignorées, c'est peut-être cela que l'on piste. Qu'est-ce qui nous relit ? C'est ça ma question, ma chimère — notre viande — ses souffrances, ce qui devrait faire de nous des êtres sensibles caressants...

Créer, c'est quoi ?

Parler sans le piège des mots. Toucher (presque) du doigt quelque chose d'à la fois vivant et invivant, une énergie, un fil à connecter et tout]serait[tout pourrait]être[.
Ça échappe toujours.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Reculer

Un conditionnement et, en amont, des recherches, mais il y a toujours ce temps de décalage, où l'on tourne autour. C'est le plus difficile, de commencer. Après, la main

prend le relais.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand je suis allée trop loin, quand]ça[s'est tu.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Si je pouvais à peine effleurer les gens, si ma peinture pouvait devenir un chant d'accompagnement, un souffle, une présence (un véhicule de compassion).

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Je peins parfois avec, parfois contre (quand je suis en colère, je fais des animaux morts).

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

J'absorbe beaucoup, je digère, je recrache, j'essaye de relier des fils, de réparer, de parler de vies irréparables.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

L'ado dit qu'il (elle) (je) a très envie d'une clope, d'un grand atelier crado, de monter le son et qu'il faudrait mettre beaucoup plus de rouge.

L'enfant dit qu'il est un peu perdu et préoccupé avec tous ces gens étranges dans les tableaux.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Des amis pour l'atelier ! (j'empile comme une vieille personne)

Cailloux, plumes, dominos, crânes, statuettes, livre du moment pour la pause.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Non — enfin s'il m'arrive de saturer techniquement je change de médium (cire, papier, plâtre, bijoux, édition, tout est possible).

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Plus ou moins... Certaines choses rendent amer, ou certaines pressions et ça c'est mauvais, mais je ne veux pas raccrocher.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui, on a vécu trois ans à Paris, là ton travail n'existe pas — ce qui a valeur c'est ton réseau et la marque de tes chaussures, à vomir d'hypocrisie, d'égotisme, de suffisance crasse et rancie. L'Allemagne est bien plus ouverte.

Pour quoi milites-tu ?

Pour des idéaux de gamins révoltés (à St Étienne on graffait au pochoir des slogans antifascistes sur les murs après le lycée).

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma naïveté

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Celle des autres

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Les courants, les propositions qu'ils croisent et absorbent (admiration plus qu'envie). L'écriture théâtrale à ce titre me fascine, c'est une palette d'immédiat et de bipolarité, on passe du tout au rien et du toi au je en une respiration.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Rien.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Ne veux pas faire autre chose

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

« Astique-toi les jambes avec des rigottes »

(magnifique formule de mon papa, qui me vient à l'esprit quand je suis à terre, ergo...).

Où est la joie dans ton métier ?

La nouveauté et puis les gens avec qui les choses ricochent, ça crée des fuseaux d'énergie.

Qui sont tes alliés ?

Ceux qui ouvrent, ceux dont le travail ou l'œuvre (parfois inlassable, obsessionnelle) te permettent de penser, ou de ressentir une forme d'au-delà, de communauté, un langage autre, ça c'est une nourriture vitale.

Qui sont tes ennemis ?

Les bureaucrates de l'art, recroquevillés sur leur haine et leur arrogance.

Est-ce que le fait d'être une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

(Aïe) pas dans le rendu technique de mon travail, mais dans les faits oui. C'est très consanguin, le milieu de l'art est très codifié, si tu es une femelle tu dois être soit très sexuée dans ton travail (avec un look représentatif de tes préférences) soit faire des petites choses faussement provocatrices (proprettes parce que les fluides et la crasse, ça passe mal), ah et surtout parler de Virginia Woolf (incontournable).

Je travaille dans les marges et je ne sors pas.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Peinture, supports, couteau et 2,3 pinceaux (ça, c'est le minimum).

D'où viennent tes revenus ?

Nathanael et moi. Au début nous étions brocanteurs (pas d'argent d'avance, levés pour vendre ou acheter à quatre heures le matin et la route, courir les Emmaüs, les salles des ventes, les décharges, les maisons abandonnées, jouer les faussaires, manger des pâtes, se chauffer au vin, mais tellement de liberté). Quand notre situation s'est stabilisée en 2001, j'ai pu avoir d'autres impératifs et reprendre la peinture, nous avons trois enfants, alors quand mes revenus (aussi hasardeux que les siens, il travaille avec une poignée de très gros marchands à Paris) baissent, c'est une source de conflits (ça et mon côté buté dans ma production).

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Je n'ai pas de diplômes (2 ans aux beaux arts et 2 ans de restauration de tableaux) alors femme de ménage, des trucs comme ça (très très rarement), vendre des tableaux aux puces, le crédit municipal parfois et une fois donner des cours en hôpital psychiatrique de jour, passionnant et éreintant (les personnes lunatiques sont moins effrayantes).

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Essayer d'avoir le plus de visibilité possible et selon les époques : atelier ouvert sur la rue, salons, expos... produire le plus possible et varier les formats (ça c'est nouveau).

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Partout et n'importe comment, dans des anciennes usines (j'ai eu pour moi 1200 m² de plancher dans une

ancienne filature du XIX^e au cœur d'un parc avec rivière), dans des ateliers communs, dehors sur une place, dans un garage, dans le jardin, dans la cuisine quand je n'ai pas d'atelier.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Je m'adapte, chaque contrainte entraîne une évolution technique.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

C'est le temps continuité/rupture qui pose problème : faire les courses/gérer le quotidien et ménage/peindre/préparer le repas/peindre/chercher enfants à l'école/devoirs/peindre/préparer le repas/temps familial.

Tout est fracture, je déteste ça.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

L'essentiel : du vin et du fromage

As-tu vraiment besoin de manger ?

Surtout pas à midi (ça brise la concentration), me nourrir pour les autres. Sédimenter et déplacer les nutriments à la manière des arbres.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

— De quoi aimerais-tu te défaire ?

— Des objets – mon rapport aux objets c'est limite pilleur de tombes...

J'ai fait une suite de trois rêves d'Afrique, le premier parle de guerre, le second parle de femmes et ces deux-là sont très violents, effrayants même, et me rejettent – dans le troisième je veux devenir griot et je suis une lente procession de sorciers vers la montagne, il n'y a pas

d'autres femmes je crois, mais je reste à la traîne pourtant, je cours en soufflant avec mes petites jambes, je porte un énorme sac à dos rempli de babioles et de cuillères qui cliquettent, je gesticule, je crie Attendez moi, alors le dernier sorcier se retourne (je suis contente, c'est un griot sénégalais que j'ai connu il y a longtemps) et me répond d'un air fatigué, et un peu déçu Mais tu n'as pas besoin de tout ça.
... voilà...

Pour Alain Jouffroy, « Peggy Viallat est un Soutine
femelle ».

As-tu vraiment besoin de manger, Maëva Tur ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Je dis simplement que je suis illustratrice. Pas très à l'aise avec l'idée de parler de moi (ce qui rend le présent exercice – votre serviteuse s'essayant à écrire sur son métier, donc sur elle-même – périlleux), je voudrais pouvoir m'en tenir à cette réponse prosaïque, mais la mine interdite de mon interlocuteur m'oblige généralement à développer : j'explique donc assez maladroitement que « je fais des dessins », ou encore « de la gravure », cette dernière affirmation ajoutant encore un peu plus au désarroi de mon interlocuteur, et donc à mon embarras. S'en suit généralement un échange sur les conditions logistiques de l'exercice de mon métier (« Mais tu travailles pour une boîte ? », « Non, je suis à mon compte, j'ai le statut d'Artiste-Auteur ») qui achève de plonger définitivement la personne dans le brouillard.

Tout se complique encore un peu plus si l'on me demande si je suis « une artiste » ; je me lance invariablement dans un *laïus* confus sur la différence entre le Grand Art et le besogneux artisanat, me défendant de prétendre appartenir à la même espèce qu'un Michel-Ange et jurant sur ma vie ne pratiquer mon métier

qu'avec l'application chaste du maçon qui construit son mur, dans une dernière tentative de donner la preuve de l'authenticité de ma modestie (ou d'offrir un élégant paravent à mon ego).

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Pas du tout. Mais je me fais très probablement des illusions.

Mise à jour (15 minutes après avoir écrit ma première réponse) : évidemment, je me fais des illusions ; pour autant, je n'arrive pas à mettre le doigt de manière intelligible sur le problème, ou plutôt le questionnement existentiel en jeu. Je ne suis pas non plus certaine d'avoir besoin de mettre le doigt dessus.

Créer, c'est quoi ?

C'est compliqué de répondre à cette question, car nos métiers se redéfinissent sans cesse eux-mêmes, de par leurs modes et conditions d'exercice, leurs destinations, leur Histoire, les histoires de ceux qui les exercent... La question pourrait plutôt être « créer, c'est quoi pour toi ? », mais j'y répondrais par les mêmes objections, je ne peux donner qu'une définition contextuelle et provisoire de ce que je fais. Lorsque j'ai commencé à travailler, je sortais d'études d'Arts Appliqués, précédées de plusieurs années de Philosophie de l'Art qui m'ont beaucoup construites. Je m'engageais dans une voie que je qualifiais d'artisanale, mais j'avais une approche très intellectuelle de mon métier : la technique était le vecteur d'expression d'une idée. Il fallait que mes dessins soient messagers ; dessiner, c'était nécessairement « dire » quelque chose. Chemin faisant, j'ai fini par reconsidérer la technique comme possible point de commencement du dessin (et peut-être que c'est seulement alors que je suis devenue

« artisanne ») : les formes, les couleurs et les procédés techniques ont pris de l'importance et de la prépondérance. Créer, pour moi, c'est composer avec ces variables sur le mode du jeu – parce que nous sommes les mêmes enfants qu'hier, et que le plaisir de jouer est sans doute la force motrice la plus efficace. J'aime à penser que les idées peuvent naître de l'image, après elle, grâce à elle.

Je ne sais pas ce que je répondrai si on me pose cette même question (« créer, c'est quoi pour toi ? ») demain, mais je donnerai probablement une autre réponse.

De toute manière, globalement, j'aime beaucoup les questions et très peu les réponses ; ces dernières sont surfaites, et c'est tellement plus intéressant de discuter des questions.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Le mot « œuvre » me semble mal convenir à ce que je fais (ou alors en son sens, le plus simple, d'ouvrage — dans mon cas, une simple image, ou une série d'images), mais la question reste posée... Commence-t-on à travailler quand les premières idées se manifestent confusément à la conscience ? Ou est-ce lorsqu'on saisit le crayon pour une première esquisse ? Lorsqu'on a déjà esquissé des dizaines d'ébauches et qu'on a choisi la seule qui nous semblait digne d'intérêt ? J'ai essayé d'y donner un semblant de réponse plus haut : hier, dans ma pratique quotidienne, au commencement, il y avait (pompeusement) le verbe. Aujourd'hui, le geste l'a largement remplacé. J'aime beaucoup la notion de geste parce qu'elle est fondatrice de beaucoup de disciplines artistiques. Le chef étoilé Alain Passard insiste beaucoup sur le « beau geste » en cuisine ; j'adore cette idée, qui s'applique à beaucoup de pratiques. Sans le beau geste, réalisé en conscience, nourri par le désir et prolongé par une certaine forme de joie, rien de bon ne peut advenir.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Je n'en sais rien. Dans le fond je crois que ça ne m'intéresse pas. Je fais un bout de chemin avec un projet, et en général lorsque je passe à autre chose c'est que le temps était naturellement venu. Je n'ai jamais eu de sentiment d'inachevé, ni même d'achevé, d'ailleurs. Cela s'explique peut-être par le fait que je ne perçois pas mon travail comme une succession de travaux avec un début et une fin, mais comme un continuum de projets qui se nourrissent les uns des autres.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Cette question me dépasse un peu. Et puis de quoi parle-t-on ? De la dynamique qui mène à la création ou de sa finalité (consciente ou non) ? Je suis épuisée rien qu'à l'idée de répondre à ces questions, d'autant que les réponses seront forcément insuffisantes, tant il y a de paramètres qui échappent à notre conscience... Je préfère observer les effets que tenter de démêler les causes.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À tout le monde – je ne veux pas présumer de qui pourra être touché par mes images – et à moi-même – chaque création est une mise en questions et en perspectives de mes pratiques.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Mon travail entretient un rapport direct avec le réel, parce que travailler fait partie de mon quotidien de manière très prosaïque : il découpe et rythme mes journées, il est l'une des modalités les plus importantes selon lesquelles j'habite mon corps, il me permet aussi de manger, de me vêtir et de me loger, d'avoir des interactions avec les gens... Mais mon travail n'a pas grand-chose à voir avec la réalité dans la mesure où ce n'est pas du tout un

enjeu, pour moi, de mettre « du réel » dans les images que je crée. Ce n'est pas une question qui se pose, ce n'est pas un enjeu *a priori*.

D'ailleurs, de quelle « réalité » parle-t-on ? Qu'est-ce qui est réel, qu'est-ce qui ne l'est pas, où placer la frontière ? On a tendance à penser spontanément que les œuvres qui entretiennent un rapport avec le réel sont celles qui ont une dimension politique, au sens large du terme ; je ne suis pourtant pas certaine que les œuvres fantaisistes, décalées, absurdes, désaxées ou romantiques, entretiennent un rapport moins ténu avec la réalité...

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Je n'ai pas l'impression qu'il y a une discontinuité entre l'enfant que j'étais et l'adulte que je suis (cette question pourrait laisser croire qu'il y a un passage, une rupture entre les âges). J'ai toujours eu l'impression d'être une même personne, à tout âge ; je suis encore une enfant, et l'enfant que j'étais était déjà l'adulte que je suis... (ce distinguo entre la personne enfant et à l'âge adulte est-il si bien fondé ?)

Toutes les deux, nous sommes très contentes du métier que j'ai choisi d'exercer.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

- Mon matériel de gravure,
- Beaucoup de post-its,
- Des carnets vierges,
- Du chocolat,
- Un tas de feuilles de brouillon griffonnées,
- De la poussière.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Non.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

La précarité financière qui accompagne les projets d'édition jeunesse et la manière dont le métier d'illustrateur jeunesse est déconsidéré.

Pour quoi milites-tu ?

Je ne me sens pas vraiment légitime à dire que je milite. Il y a un peu plus de deux ans, j'ai été emportée par les réflexions autour de l'antispécisme et du véganisme – ça a changé ma manière de voir beaucoup de choses ; depuis, en bonne fille de chef et passionnée de cuisine, j'anime des ateliers de cuisine végétale gratuits. C'est ma timide manière de militer, mais j'aimerais un jour faire plus, m'engager de manière plus directe et politique, que ce soit du côté de l'antispécisme, mais aussi des droits humains. Aujourd'hui je manque un peu de temps, et beaucoup de courage.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Pas à ma connaissance.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Je ne pense pas avoir besoin d'être sauvée.

J'ai conscience d'être une privilégiée : j'ai été élevée par une famille aimante, mes proches m'accompagnent dans mes projets, j'ai une bonne constitution physique et psychologique, je vis à l'abri du besoin matériel...

La vie n'est pas parfaite, mais je vais très bien.

J'ai conscience que le monde est instable et que ma chance peut tourner ; ce jour-là, j'imagine que ma famille et la pratique de la musique (plus que mon travail,

que j'aime pourtant beaucoup) me sauveront.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

La bienveillance, la douceur, l'empathie, l'altruisme...

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Finalement pas grand-chose, parce que je me rends compte que des enjeux similaires traversent beaucoup de disciplines artistiques.

Mais l'écriture demeure un mystère pour moi : je trouve ça terriblement compliqué d'écrire (rédiger ces quelques réponses m'aura d'ailleurs demandé une énergie disproportionnée). J'aimerais comprendre quelle est cette énigme que l'écriture met en jeu...

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Simplement de ne plus pouvoir subvenir à mes besoins avec mon métier.

Ce ne serait plus un métier ; cela deviendrait autre chose. Je trouverais un autre métier.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

J'ai encore une infinité de choses à découvrir, c'est exaltant de savoir qu'on peut continuer à apprendre toute la vie.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans les trouvailles, les découvertes accidentelles, les inventions, le jeu avec les formes, la résonance de la matière et de la couleur qui surprend toujours. La joie a une dimension très tactile, sensible, concrète.

Qui sont tes allié-e-s ?

Jusqu'à aujourd'hui, moi-même, mes proches qui sont des

soutiens inconditionnels, et les gens dans le métier qui émettent, qui mettent le doigt sur mes faiblesses, mes incohérences, les gens avec qui les projets sont difficiles à aboutir parce qu'on m'oblige à quitter ma zone de confort.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Je n'en sais rien : assez naturellement, je ne les fréquente pas (on peut donc considérer qu'ils n'existent pas).

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

L'illustration est un milieu encore très féminin, mes interlocutrices de travail sont souvent des femmes. J'ai la chance de ne pas subir de remarques ou situations sexistes au travail, en ce sens je n'ai pas l'impression que le fait d'être une femme a une influence sur ce que je fais. Mais cela doit avoir une influence sur ma manière de créer, puisque cela a une influence sur ma manière d'être dans mon corps, d'exister dans l'espace public, d'être avec les autres...

C'est une question qui, pour moi, dans le travail, n'a aujourd'hui pas beaucoup d'importance, même si j'ai conscience de l'enjeu considérable de cette problématique transposée à une échelle moins personnelle.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

J'ai besoin de mon matériel de gravure (gouges, encreurs et encres, gomme à graver et linoléum), de papier, crayons, de sommeil, de bons repas et de vacances.

D'où viennent tes revenus ?

De mon métier d'illustratrice, et de clients très divers : associations, centres culturels, petites et moyennes entreprises, éditeurs...

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Plus aujourd'hui ! J'ai été salariée à temps partiel pendant près de 6 ans (j'étais animatrice arts plastiques en centre d'animation). Début 2018, après des mois d'hésitation, j'ai pris la décision de me concentrer entièrement sur mon activité d'illustratrice. L'inquiétude de ne plus avoir de revenus fixes est largement compensée par la satisfaction d'embrasser pleinement le métier que j'ai choisi, et d'en vivre.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai donc eu un travail (que je ne qualifierais pas vraiment de « job », car c'était plus que ça) alimentaire pendant des années. Aujourd'hui, j'ai la chance de bien vivre de mon métier.

Je ne dépense pas beaucoup d'argent pour les voyages (je suis un peu fâchée avec le concept de « tourisme »), j'essaie de faire en sorte que les gadgets électroniques me coûtent le moins possible (en optant pour la récupération, l'occasion, le reconditionné, le réparable...), je me passe de télé sans difficulté. Par contre j'ai un budget nourriture et cuisine assez conséquent.

Je vis à Paris parce que mes proches y vivent, y travaillent, et parce que j'y fais beaucoup de musique. J'ai la chance de travailler à mon compte et de ne pas avoir à subir les aléas du métro aux heures de pointe, ce qui me rend l'expérience bien plus douce. Malgré les inconvénients qu'il y a à y vivre, c'est une ville pour laquelle j'ai beaucoup de tendresse (sans doute aussi parce que j'ai la chance d'y vivre dans de bonnes conditions).

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je loue un atelier avec 7 autres personnes au dernier étage d'une auberge de jeunesse. Après avoir passé quelques années à travailler seule, cette collocation

change tout : elle me permet de séparer clairement mon lieu de vie de mon espace de travail, j'ai des échanges enrichissants avec des artistes qui ont des pratiques différentes des miennes, nous partageons nos repas, parfois il nous arrive de travailler ensemble...

L'atelier et les gens avec qui je le partage font partie des choses qui me retiennent à Paris.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Aujourd'hui, tout est choisi.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Je vis avec un musicien qui travaille beaucoup ; nous avons tous les deux des horaires assez décalés, parfois nous travaillons le week-end, nous nous retrouvons assez tard le soir, nous avons des rythmes assez similaires qui s'accordent bien. Je n'ai pas d'enfant, mais je me doute que si j'en ai un, quand j'en aurai un, tout changera.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Beaucoup de fruits et légumes, du tempeh et du tofu (souvent fumés), différentes sortes de miso, des purées de sésame, d'amande, de cacahuète, de la mayonnaise maison, des câpres, des cornichons, de la bière artisanale, des laits végétaux, du houmous, des olives... Mes placards contiennent aussi tout un tas de céréales et légumineuses méconnues et délicieuses (amarante, sarrasin, petit épeautre, lentilles béluga...), ainsi que quelques bouteilles de très bons spiritueux (whiskies, gins, armagnac...). Mon garde-manger est archétypal de la caricature de bobo qu'on m'accuse d'être – accusation que j'embrasse aujourd'hui pleinement avec une certaine autosatisfaction et une autodérision sans doute stratégiques.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Absolument. Manger est une passion.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

La question que j'ai toujours voulu qu'on me pose est « quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose » ; ma réponse, invariablement, serait « quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ? » ; réponse à laquelle j'espère secrètement que mon interlocuteur répondra « quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ? », engageant ainsi un échange Monty Pythonesque (et sans doute très vite fatigant).

Autoportrait

Petite fille très sage à l'école, j'étais de ces petites merdeuses du premier rang qui se fichent presque de leur sale réputation de première de la classe. À peine un peu plus grande, j'étais toujours sage ; je ne fumais pas, je jouais du violon, je lisais, je boudais les joggings à pressions et ma mère m'achetait toujours impunément des caleçons à fleurs. Et j'étais une rebelle ; je pensais qu'il n'y avait pas plus frondeur que d'être sage. Mes caleçons à fleurs, mon violon et mes bulletins scolaires plaqués or étaient comme un grand doigt d'honneur aux injonctions de mes semblables. Pour être honnête, je ne le faisais pas vraiment exprès, j'étais comme ça. J'étais sage. J'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur, j'ai décidé que mon absence totale d'indiscipline serait finalement l'attitude la plus rock 'n' roll qu'on puisse imaginer (quitte à être la seule à le savoir). Je suis toujours cette enfant sage. Je dessine, je joue de la musique, je

cuisine... J'aime travailler à fabriquer des choses
belles et bonnes. J'ai à cœur de tout bien faire. J'aime
vivre, avec application et dévouement.

As-tu vraiment besoin de manger, Antoine Tharreau ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Musicien et professeur de piano.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Oui, mais il n'est pas très causant ! Mieux vaut avoir de bons amis avec qui discuter, une famille à l'écoute et éventuellement un psychologue pour régler les problèmes existentiels, car la création engendre parfois plus de problèmes et de questionnements qu'elle n'en résout...

Créer, c'est quoi ?

S'exprimer (par des gestes qui laisseront peut-être des traces, des souvenirs), raconter une histoire, transmettre des idées, des images.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Se laisser guider par le subconscient. S'accrocher à ce que l'on avait envie d'exprimer lorsque l'on a décidé de s'y mettre. Garder les idées claires, ou pas.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Je sens que l'œuvre est achevée lorsque *je* m'y sens bien (comme à l'abri d'une cabane qui viendrait d'être construite), ou bien lorsque j'ai l'impression de la découvrir comme si elle existait déjà avant, comme si elle était née de son plein gré et qu'elle avait vécu et enduré toutes les transformations du temps. Dans/devant une œuvre achevée, le silence et l'absence de lumière, comme à la fin d'un spectacle, sont alors moins angoissants.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Les idées musicales se bousculent parfois dans ma tête, il me tarde de les ordonner, de les structurer, afin d'en faire ressortir quelque chose qui me plaise. J'ai aussi envie que cela plaise à d'autres. J'aime l'idée de créer une musique narrative ou illustrative. Chaque auditeur peut imaginer différentes histoires suggérées par une même musique.

Ce que je crée peut éventuellement permettre aux auditeurs de s'évader et de s'ouvrir à diverses esthétiques musicales (à condition qu'ils acceptent de ne pas rester enfermés dans ce que les médias tentent de leur imposer !).

Je crée entre autres :

- pour m'évader, tout autant que pour me réfugier ;
- pour me structurer, tout autant que pour m'éclater en mille morceaux (de musique !) ;
- pour tenter de plaire tout autant que de surprendre ;
- pour construire quelque chose qui se veuille indestructible ; tout comme tâcher de rénover ou faire renaître ce qui m'inspire dans les musiques de nos prédécesseurs.
- pour être au service de la musique ; tout comme elle me le rend bien !

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À ceux qui sont suffisamment ouverts d'esprit pour apprécier la création anti-commerciale. À ceux qui apprécient malgré tout mon côté parfois commercial. Je m'a-

dresse au silence, qui semble parfois se sentir un peu seul... mais j'essaie tout de même de le respecter. J'essaie de m'adresser à un public le plus large possible (en essayant de surprendre les connaisseurs tout en captivant les curieux et les non-initiés).

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Mon travail est en rapport direct avec la réalité ; par ses aspects temporels, physiques, historiques, cérébraux, financiers, politiques, etc. Ceci serait trop long à développer et j'ai faim !

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
C'est un rêve, un idéal, avec tous ses risques et ses inconvénients ; on m'avait prévenu !

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Des papiers à remplir.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, mais dans tout métier il y a des avantages et des inconvénients, et je m'accroche toujours à ce que j'aime, même si cela me demande beaucoup d'énergie.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

On m'a souvent mis K.O., mais je me battrais toujours pour éviter le GIAOS ! (le jeu de mots n'est pas très original, mais cela répond assez bien à la question, je crois)

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui, mais la colère ne doit pas me faire perdre de vue les objectifs que je me fixe.

Pour quoi milites-tu ?

La paix, l'ouverture d'esprit, la liberté, le rire (ou si possible au moins le sourire), le respect (de la planète, de la vie, des gens, des animaux, de l'univers...), etc.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Non. Ou peut-être que oui, mais je crois que j'ai un détecteur anti-pièges.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma patience.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Mon âme, ma famille, mes amis, mes passions, mon travail (j'emploie rarement le terme « mon œuvre », car je trouve cela trop ambitieux), le(s) temps précieux, les bons souvenirs.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

La maîtrise du corps et le lâcher-prise dans la danse ou le théâtre, car c'est différent du domaine musical, la matière palpable ou modelable d'une œuvre d'arts plastiques, d'architecture, d'une sculpture (même si la musique est aussi palpable, à sa manière), les savoir-faire et connaissances liés aux diverses disciplines artistiques sont tous aussi attirants les uns que les autres.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Rien !

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Le fait de croire en ce que je fais, la conviction (l'auto-conviction aussi), les retours positifs que j'ai avec le public ou les gens que je rencontre par le biais de la musique.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?
Je mange.

Où est la joie dans ton métier ?
Dans le sourire.

Qui sont tes alliés ?
Ma compagne, ma famille, mes amis, mes « collègues », les gens qui aiment et défendent la musique, l'art... (le service culturel de la ville de Saint-Sébastien-sur-Loire !), les altruistes.

Qui sont tes ennemis ?
Je n'en ai pas vraiment.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?
Non (à part sur le plan grammatical, lors de l'accord en genre... je ne parle en effet qu'au masculin dans mes — rares — chansons... tout comme sur mon CV).

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?
Je n'ai pas forcément besoin de matériel pour créer (car la voix peut largement suffire), mais pour le travail de l'harmonie et des arrangements, un piano (ou clavier) est souvent bien utile (même si l'on peut, à terme, s'en passer... à condition d'avoir développé une bonne oreille harmonique au préalable, ce qui nécessite aussi un instrument approprié, de toute façon). J'utilise un dictaphone (téléphone), du papier à musique, des crayons... et surtout : une gomme ! Les instruments de musique sont favorables à la création, mais il ne faut pas les laisser gouverner les idées (les contraintes ou facilités techniques sont souvent trop directives).

D'où viennent tes revenus ?

Des cours de musique principalement, et parfois des concerts.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Oui, mais je trouve toujours un compromis afin de concilier musique, intérêt personnel et satisfaction de l'employeur, sans négliger mes convictions artistiques.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai décidé de privilégier mon activité pédagogique par rapport à mon activité artistique sur le plan professionnel, afin de me libérer du temps pour faire ce qui me plaisait dans le domaine de la création, je ne vis donc pas vraiment de mon art, mais j'arrive à vivre avec mon art.

Je fais des économies de temps de préparation pédagogique en axant davantage ma pédagogie sur le travail de l'improvisation que je cultive tout autant par le biais de ma démarche artistique. Je sacrifie une partie du temps que je devrais consacrer à l'éducation de mon fils, au bénéfice d'une activité musicale, dont il s'imprègne indirectement, ce qui est tout de même positif ; d'autant plus que j'estime qu'un enfant est peut-être moins malheureux quand il voit que ses parents ne sont pas trop frustrés. Je me sens souvent coupable d'un manque d'investissement en tant que parent, mais grâce à mon activité d'enseignant, je trouve régulièrement du temps pour mon fils en me rattrapant pendant les vacances scolaires.

Pourquoi vis-tu ici ?

Avec ma petite famille, nous avons choisi de vivre dans une maison pour avoir plus d'espace afin de travailler la musique (nous répétons avec notre groupe dans le garage que j'ai aménagé comme un mini-studio d'enregistrement), nous restons en ville, car c'est plus

simple pour donner nos cours (par chance, nous avons aussi un grand jardin, ce qui est agréable pour notre fils, nos animaux, la famille, les amis, les collègues musiciens).

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Dans de très bonnes conditions (pour l'instant mes cours en école de musique se passent dans un tout petit bureau, mais les conditions vont s'améliorer d'ici un an). Concernant mon travail à domicile (création artistique, activité instrumentale, préparation des cours...), les conditions sont quasiment parfaites, mais cela a un coût (loyer relativement élevé).

Le fait de devoir investir dans un lieu de travail correct avec du matériel adapté nécessite de nombreux sacrifices (temps passé à donner des cours supplémentaires en dehors des écoles de musique, à faire parfois des concerts à but lucratif, dépenses engendrées par les travaux, les réparations d'instruments, etc.), ce qui n'aide pas vraiment à être disponible pour la création ou la préparation pédagogique.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

J'ai choisi mon cadre de vie et mes conditions de travail, j'en subis le prix !

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

La présence de la famille dans un lieu commun de vie et de création peut avoir un impact négatif dans les moments où la concentration (qui est indispensable à la création) devient impossible, de même que la vie de famille peut se dégrader dès lors que le travail empiète sur le temps de vie commune. Il faut donc savoir être bien organisé, très clair avec tous les membres de la famille, répartir les temps de travail et les moments en famille,

tout est une question d'équilibre et de consensus. Ce n'est pas simple !

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

À boire (et un peu à manger) !

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non, mais j'ai un peu faim quand même (j'ai passé la matinée à répondre au questionnaire, ai-je le droit d'aller manger maintenant ?).

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

— Ça va ? (Alors, bien mangé ?)

— Oui merci ! (Bon appétit !)

Né en 1979 à Guérande, Antoine Tharreau est compositeur et professeur de piano. Après avoir appris la musique en autodidacte, il prend des cours de piano et obtient une licence de musicologie en 2003. Dès ses débuts en musique, il se met à composer, monte des groupes puis se produit, principalement en Bretagne. Il anime également un piano-bar durant deux étés. En parallèle, il enregistre quelques disques avec ses groupes L'œil du Sourd (rock jazz contaminé), SoonSoon (jazz), Buddha'f gang (jazz funk), Jadzooïd (jazz-rock farfadesque), Red Baron (jazz fusion), Spectrum (jazz rock psychédéliquement progressif), Bulle (jazz psyché), Sismal (jazz), Fû (jazz électrique). Aujourd'hui, il donne des cours de piano et anime des ateliers de musiques actuelles dans diverses écoles de musique de la région nantaise, et joue dans deux groupes : Eoth (jazz prog), fondé juste après la naissance de son fils, et Bolton (pop-rock électro). Il se

passionné pour les claviers électriques datant des années 60, 70 et 80, des claviers analogiques, électromécaniques et électromagnétiques : Rhodes MK II, Rhodes Bass, Yamaha CP70, Hammond L122, Farfisa Compact Duo, Philicorda GM 751, Mellotron M400, Moog Prodigy, Roland SH101, Roland Juno 106, Korg Micropreset, Hohner Electra Piano, RMI Electra Piano, Stylophone... Il joue également de la guitare, de la basse et de la batterie.

As-tu vraiment besoin de manger, Mathieu Simonet ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Je suis avocat et écrivain.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je ne sais pas. Pendant longtemps, j'ai dit (et je le dis encore parfois) que l'écriture a été pour moi une manière de communiquer avec mon père qui souffre de problèmes psychiatriques et qui m'a appris à écrire. L'écriture est le langage mystérieux qui permet de dialoguer lorsque la communication est impossible. Et pourtant, au moment où je t'écris cette réponse, j'ai un doute. C'est peut-être une légende que je me suis construite. Une légende qui m'a aidé à me construire.

Créer, c'est quoi ?

Écrire, pour moi, c'est d'abord écrire des premiers « jets ». C'est ce qui m'intéresse le plus. J'écris notamment dans deux situations. Lorsque mon corps (ou ma tête) déraile : l'écriture m'apaise en quelques minutes. Et aussi lorsque je me sens particulièrement bien, quand

j'écris par exemple le matin après une nuit de sommeil : j'ai la sensation de « survoler » la ville. L'écriture, c'est une forme d'apesanteur. Le lendemain (comme après un lendemain de cuite) on se rend parfois compte que cette « écriture du premier jet » n'avait finalement aucun intérêt, que tout est bon à jeter. Mais pendant le temps de l'écriture, tout était là, en place, essentiel.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Ça commence souvent sur un coup de tête. Une forme d'évidence. À la suite d'une rencontre. Ou d'une idée qui me traverse la tête. Une œuvre commence souvent « à répétition » : il y a plusieurs départs. J'ai l'image d'une petite voiture avec laquelle on ferait des va-et-vient avec sa main. Ce n'est pas qu'on hésite à la faire partir, mais on se prépare à l'envoyer loin. On peut finalement la fracasser contre un mur. C'est rare de commencer une œuvre et de la terminer.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

J'accomplis deux types d'œuvres : des livres et des « dispositifs » (des jeux créatifs, symboliques, intimes et collaboratifs aux contours informels). Un livre est terminé lorsque mon éditeur au Seuil, René de Ceccatty, est satisfait ; j'ai une grande confiance en lui. J'ai le sentiment qu'il voit mes livres avec une longueur d'avance ; du coup, il voit également la fin un peu avant moi. Mes dispositifs, en revanche, ne sont jamais achevés. Et cela m'angoisse un peu. Ou, pour être plus précis : j'aurais, je crois, un plaisir à les voir se solidifier, d'une manière ou d'une autre, même si cela n'aurait finalement pas beaucoup de sens.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui

me dépasse. J'ai un rapport un peu mystique à l'écriture. Je n'ai pas l'impression d'avoir du talent ou d'avoir quelque chose d'important à écrire. Je me sens « sujet » de l'écriture, un peu comme si je devenais une poussière. Tout à coup, je suis là, à ma place, pas inférieur, pas supérieur, mais juste là, sans me poser de questions, sans pleurer, sans rire. Parfois quand j'entends des croyants ou des adeptes du yoga, je me dis : c'est pour ça que j'écris, pour sentir moi aussi cette forme de paix.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Pendant longtemps, j'imaginai des lecteurs précis, des gens que je connaissais, et j'anticipais le plaisir ou le déplaisir qu'ils auraient à me lire. Puis, j'ai écrit pour un « lecteur fantôme », comme une marionnette à qui je donnerais la réplique. Aujourd'hui, j'écris essentiellement pour « moi », je suis devenu ce lecteur fantôme. Je me parle à moi-même comme si nous étions deux.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Seule l'écriture du réel m'intéresse. Je n'ai aucune imagination. Ce n'est pas tout à fait vrai. Disons que je n'ai aucun goût pour l'imagination (pour l'instant en tout cas ; j'ai parfois l'impression qu'il y a un verrou qui s'ouvrira un jour, et que je pourrai alors mentir). Aujourd'hui, si j'utilisais l'imaginaire dans mon écriture, ce serait un jeu sans saveur, quelque chose de « faux », une posture. Le réel m'inspire. Et j'ai le sentiment (parfois un peu naïf) que mon écriture aura un impact concret sur les choses, sur les gens. Quelle va réussir à déplacer de quelques centimètres certains préjugés, certaines frontières, certains mécanismes de tensions.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je crois que l'enfant et l'adolescent seraient fiers de l'écri-

vain que je suis devenu. Ils seraient incrédules. Et en même temps, j'ai toujours su que je deviendrais écrivain. C'était mon fantasme réel. Je ne pouvais que devenir ça : « écrivain ». La seule question que je me posais était de savoir quand : à vingt ans ? À cinquante ans ? À soixante-dix ans ? Après ma mort ?

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Mon bureau est un peu « schizophrène ». Il y a celui de mon cabinet (d'avocat) et celui de ma chambre. Sur le premier, il y a toujours beaucoup de papiers, de stylos, un ordinateur, des choses à classer, des post-its. Je n'arrive pas à travailler dessus, à écrire. Sur le deuxième, il n'y a rien, sauf une lampe à gauche qui s'allume au toucher. C'est mon amoureux Baptiste qui m'interdit de poser quelque chose dessus. Ce vide me fait du bien. Je n'écris jamais à mon bureau. Je vais toujours ailleurs. J'ai besoin de « recommencer à zéro », d'être sur un espace vierge. À l'instant, j'écris dans la salle de réunion du cabinet, parce qu'il est 7 heures 30 du matin, que personne n'est arrivé. J'écris aussi dans des cafés, dans le métro. Les lieux collectifs sont davantage mon bureau.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, souvent. Je n'en ai jamais marre de l'écriture en soi, mais de mes projets lorsqu'ils se concrétisent, lorsque je les connais par cœur, que j'en connais les limites. Il y a toujours un moment où le manuscrit me pèse : on devient un vieux couple. C'est souvent au moment où je sens cette lassitude, ce besoin de séparation, que j'envoie à mon éditeur mon manuscrit, en sachant qu'il est inachevé. Je le lui refile, un peu comme une patate chaude. Je n'en peux plus, j'étouffe. J'ai besoin d'air. Mon éditeur me renvoie la balle en douceur. En étant souvent sévère. J'ai besoin de cet échange pour aller plus loin.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Jamais. L'écriture ne se discute pas. Elle peut dormir. Elle peut prendre des poses. Elle peut être maniérée, ankylosée, insupportable. Mais elle reste là, avec ses défauts, ses manies. C'est une forme de peau que je regarde vieillir.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Dans mon métier d'avocat ? Je suis rarement en colère. Je peux être en état de colère intérieur. Mais je ne l'exprime pas. Il y a deux situations qui me font discrètement « sortir de mes gonds ». Quand un juriste ne comprend pas mon raisonnement (avoir appris une langue commune et ne pas être capable de se comprendre est pour moi insupportable). Et aussi, quand le lien avec l'autre (par exemple avec un adversaire) est impossible, qu'il y a quelque chose entre nous qui glisse comme un poisson dans la main. Je sens une forme de colère, car je n'arrive pas à lâcher. Je n'arrive pas à accepter que ce ne soit pas possible. J'évolue un peu actuellement. Je mûris. Mais je garde une colère silencieuse.

Pour quoi milites-tu ?

Pour l'écriture pour tous. J'ai milité pour le droit des homosexuels (avant le Pacs notamment, au début des années 90). J'ai milité pour les associations qui défendaient les nés sous X. Je représente aujourd'hui la Société des gens de lettres (SGDL) au sein de l'Observatoire de la liberté de création qui se bat contre la censure et l'auto-censure. L'Observatoire mène un travail essentiel, porté notamment par l'avocate Agnès Tricoire.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui, mais je ne m'en souviens pas.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'écriture. La confiance en moi. La confiance en les autres. Le quotidien. Mon amie Anne-Sarah. Et mon amoureux, Baptiste.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Les rencontres impossibles.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Je ne ressens pas vraiment d'« envie ». Je suis fasciné par ceux qui sont à l'aise avec leur corps (la danse), avec le rythme (la musique). Je suis fasciné par cette forme d'abandon. Mais je ne ressens pas d'« envie », car j'ai le sentiment de partager autrement cet abandon.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Ma meilleure amie a perdu la vue. Je viens de terminer un documentaire sur elle. Ce film traite notamment de l'écriture (de son écriture) : comment continuer à écrire quand on perd la vue ? Elle y arrive. Je ne sais pas si je pourrais écrire en dictant, sans utiliser un stylo ou un clavier. Techniquement cela serait bien sûr possible, mais je ne sais pas si mon cerveau pourrait trouver une forme de douceur ou d'excitation si l'écriture devait passer par la voix (notamment pour me relire). J'espère que, moi non plus, dans la même situation, je n'abandonnerais pas. Pour l'un de mes dispositifs (pour lequel je demandais à mille patients d'écrire leur adolescence sur des carnets), j'avais reçu le mail d'une femme qui m'expliquait avoir perdu l'usage de ses bras ; elle ne pouvait plus écrire à la main. Elle me demandait « l'autorisation » de m'envoyer son récit d'adolescence sur un fichier Word. Cette demande m'avait bouleversé. Parce que cette femme posait une question sérieuse. Elle croyait réellement que j'avais

le pouvoir de lui dire non.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

La question ne se pose pas. Jamais. C'est sans doute ce qui m'empêche d'abandonner. J'aime écrire, et j'aime mon écriture. Les critiques ne me gênent pas terriblement. Je n'ai pas besoin de la reconnaissance pour écrire. J'écris comme je mange. Sans discussion. Sans réfléchir. Sans fierté. J'écris en étant vertical.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Par l'écriture. Il suffit que je prenne un carnet, un stylo, ou n'importe quoi qui me tombe sous la main. L'écriture automatique me remet d'aplomb. Ouvre des fenêtres. L'écriture est une douceur permanente. J'ai le sentiment de regonfler.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans la première version de mes textes ; le reste est toujours un peu pâle.

Qui sont tes alliés ?

Mon éditeur. Mon attachée de presse. Mon mari. Et quelques « lecteurs symboles ».

Qui sont tes ennemis ?

Un homme de ma famille. Une amie qui m'a trahi. J'ai peu d'ennemis. Et même lui, même elle, je n'ai pas spécialement de haine contre eux. Il y a toujours un reste de tendresse. Je m'éloigne d'eux. Mes représailles ne vont pas plus loin.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

J'ai longtemps voulu être une femme. Depuis plus de

vingt ans, je suis heureux d'être un homme. La question du genre, de la sexualité, l'ambiguïté entre le masculin et le féminin sont des questions importantes pour moi. Mais je ne crois pas qu'être un homme a eu une influence sur mon travail. Ou si, bien évidemment que ça a une influence : ne serait-ce que pour la sonorité des phrases (puisque j'utilise le « je », et donc le masculin). Je suis incapable d'imaginer l'écrivain que j'aurais été (ou pas) si j'avais été une femme. Je suis donc incapable de réfléchir à l'influence de mon sexe sur mon écriture.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Du papier et un stylo. Et depuis quelques années, je peux écrire avec un ordinateur. Je suis souvent à la recherche d'une bonne table, d'une bonne chaise. Mais je peux aussi écrire assis par terre. Je suis comme ceux qui sont capables de dormir n'importe où, même pour quelques minutes. Je peux écrire n'importe quand, n'importe où. J'ai une capacité à entrer dans ma bulle. L'écriture est l'art du pauvre.

D'où viennent tes revenus ?

Longtemps mes revenus provenaient essentiellement de mon métier d'avocat. Aujourd'hui, c'est de moins en moins le cas. Aujourd'hui, mes revenus proviennent à 50 % du droit et à 50 % de la création (pas tant de l'écriture de mes livres, mais des activités autour de mes livres : résidences d'écriture, film, lectures). Je tends à développer des activités d'écriture en entreprise. Je vois mes revenus changer de couleur. Cela me plaît.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non. J'en ai fait quand j'étais étudiant (télémarketing essentiellement ; j'ai aussi été serveur au Théâtre de la Colline. J'ai été renvoyé lorsque j'ai fait tomber un pla-

teau sur lequel avaient été posées des coupes de champagne).

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

En 2003 (j'étais alors avocat depuis six ans), j'ai décidé que je gagnais suffisamment bien ma vie. Qu'il ne fallait plus que j'augmente mes revenus. Ne pas augmenter le chiffre d'affaires de mon activité d'avocat me semblait aussi important que ne pas le réduire. Je me suis alors mis à mon compte. Et j'ai peu à peu libéré du temps en gagnant la même chose, d'année en année. Je n'ai jamais eu de goûts de luxe (je ne sais par exemple pas conduire). Mais j'ai toujours eu le luxe de ne pas vérifier ce que je dépensais. Je ne fais pas d'économies, pas de sacrifices. Je vis dans un appartement en location à Paris, le même depuis plus de quinze ans. Je vis ici parce que je suis tombé amoureux. Je reste à Paris, en France parce que je parle mal anglais (une autre légende : penser que c'est à cause de mon père).

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je ne suis pas sûr de bien comprendre la question. En tant qu'écrivain, je travaille dans des conditions assez confortables. J'ai des interlocuteurs qui me stimulent et qui me laissent une grande liberté dans mon travail ; je ne suis jamais sans projet d'écriture concret, sans sollicitation : tout cela est très stimulant. Par ailleurs, je ne suis pas un écrivain « connu », il n'y a pas d'enjeu commercial autour de mes livres, je n'ai donc aucune pression. C'est un équilibre qui me convient.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Je choisis tous mes thèmes d'écriture et la manière de les aborder. Parfois j'ai subi un titre, ou quelques tournures de phrases (j'ai du mal à admettre qu'il faut privilégier

une formule grammaticale correcte au détriment d'une succession de sons qui me semble plus « esthétique ». Je « subis » également la date de parution de mes livres (pour le premier, je voulais absolument qu'il sorte en janvier ; le sortir plus tard, cela imposait de changer une de mes premières phrases. J'ai cédé ; je le regrette un peu).

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Je ne sais pas si j'aurais pu écrire avec un enfant. J'ai besoin d'écrire quand je veux, de manière un peu égoïste et puérile. La présence de mon amoureux (de mon « mari ») est essentielle. C'est un « cadre » qui me permet d'avoir la tête vierge pour écrire. S'il est absent pendant quelques jours, cela influence mon écriture ; quelque chose se dérègle dans mes phrases. Il est la partie cachée de l'iceberg.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des pâtes fraîches, des yaourts aux fruits, des tomates cerises, du jambon, des bouteilles de Badoit, du jus de pamplemousse, du jus d'orange, de la moutarde, des confitures, de la salade, une bouteille de champagne.

As-tu vraiment besoin de manger ?

J'adore manger. J'ai toujours faim. Je mange souvent la même chose (beaucoup de pâtes) ; je suis un monotone de la nourriture.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

— Veux-tu partir demain avec moi pour écrire quinze jours dans une maison à la campagne ?

— J'aurais adoré ; malheureusement je suis sous l'eau.

Mathieu Simonet est avocat, écrivain et réalisateur. Il est notamment l'auteur des Carnets blancs, de La Maternité et de Barbe rose. Son prochain roman, Anne-Sarah K. (à paraître aux éditions du Seuil en 2019) est consacré à son amie d'enfance, Anne-Sarah Kertudo, juriste militante sourde qui perd peu à peu la vue.

As-tu vraiment besoin de manger,
Ryoko Sekiguchi ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Traductrice.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?
Je pense qu'au début, oui. Plus maintenant.

Créer c'est quoi ?
C'est respirer. Ou penser. Le genre de choses sans lesquelles on ne peut tout simplement vivre.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
Ce n'est pas moi qui commence une œuvre, c'est la parole, la phrase de quelqu'un, un dialogue qui « déclenche » une œuvre.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?
Maintenant, quand je commence, je sais que le livre sera achevé. Il a déjà une fin. Après, c'est juste une question de temps.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?
Pour apprendre à vivre/mourir.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?
Aux vivants et aux morts.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?
Le même rapport que le travail du menuisier entretient avec la réalité.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
J'ai toujours pensé faire ce métier, depuis enfant, donc pas d'autre choix.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?
Téléphone, ordinateur, stylos, dictionnaires, courriers qui traînent, quelques livres qui restent à traduire (toujours), trois talismans, masking tape, protège-poignet, coupe-ongle

Est-ce que parfois tu en as marre ?
Jamais.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?
J'ai déjà arrêté d'être poète.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?
Non. Ou oui, dans les détails, comme pour tous les autres métiers.

Pour quoi milites-tu ?
Pour qu'on puisse être conscient, sensible à ce qui nous entoure, à notre vie.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?
Dans la vie oui, mais dans le métier, non.

Qu'est-ce qui te sauve ?
Les bons livres, les bons vins, le soleil.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?
L'odeur, le goût, le toucher, les sons et voix.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?
La musique.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?
Le manque d'importance, la vulgarité, le manque de sensibilité.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?
Les malentendus.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?
Je pense que rien ne dure éternellement. Même le fait d'être à terre.

Où est la joie dans ton métier ?
Dans le fait de ne jamais faire la même chose.

Qui sont tes allié-e-s ?
Ceux qui pensent que tout est une question de langage.

Qui sont tes ennemi-e-s ?
Ceux qui refusent de discuter.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

OUI.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

D'un ordinateur.

D'où viennent tes revenus ?

De l'écriture (traduction comprise).

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Maintenant, non. Tout ce que je fais, je considère que je le fais parce que ça a du sens. La traduction de manga, par exemple, certains considèrent cela comme un boulot alimentaire, moi, non.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Comme je n'ai personne à charge, je m'organise assez facilement. Lorsque je ne gagne pas d'argent, je ne sors pas, je ne dépense pas, c'est tout. Par ailleurs, je suis dans le même appartement depuis dix ans parce que j'ai trop de livres et que je ne peux plus déménager.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je peux travailler presque partout à condition d'être assise. Dès que j'ai quelques minutes libres, je peux écrire, que ce soit dans un café ou dans un avion. Je me considère presque comme un artisan de l'écriture.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Mon malheur personnel fait que j'habite toujours toute seule depuis l'âge de 27 ans. Donc je fais toujours avec.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Mon frigo est rempli de condiments, salaisons, marc de saké, produits de fermentation, bref presque aucun in-

grédient principal (que j'achète tous les jours), mais beaucoup d'« accompagnateurs de plats ».

As-tu vraiment besoin de manger ?

Manger, n'est pas une question de « besoin », mais de destin. On est condamné à manger.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

— Pourquoi a-t-on besoin de toujours poser des questions ?

— Parce que cela nous permet de ne jamais en finir.

Ryoko Sekiguchi est écrivaine et traductrice.

As-tu vraiment besoin de manger, Laurent Sagalovitsch ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

D'abord je rougis, je bafouille, puis entre mes lèvres, je marmonne écrivain. En souriant bêtement. Et en priant pour que la personne ne me demande pas ce que j'écris. Ce qui évidemment ne manque jamais d'arriver.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Hormis le problème d'être né, de vivre sur une planète inconnue, de ne rien comprendre à ma vie et à l'existence en général, de ne pas savoir qui je suis vraiment, de cohabiter avec un type bizarre et inadapté à l'existence, de m'interroger sur le silence de Dieu pendant la Shoah, de me demander ce qu'ils mettent dans leurs friandises pour chats pour les rendre aussi mabouls, non je n'ai aucun problème d'aucune sorte.

Créer, c'est quoi ?

Résister, se donner une raison de se lever le matin, essayer, faillir, recommencer, échouer à nouveau. Vivre, malgré

tout.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est comme de repartir à la guerre. Après s'être bien reposé, arrive le moment où il faut remonter sur son destrier et affronter l'ennemi afin de s'en faire un ami.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Elle ne l'est jamais, évidemment, mais disons que lorsqu'elle m'écoeure de trop, lorsque mentalement, je sens que je ne peux plus rien pour elle, que je suis sans forces, que sa seule vue me donne envie de vomir, je sais alors qu'il est temps de la laisser vivre sa vie. Avec tous ses défauts.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

J'essaye toujours d'être au plus près de mes obsessions. De comprendre qui je suis vraiment et d'où je viens. Écris sur ce que tu connais, conseillait Sherwood Anderson au jeune Faulkner. Je m'en suis toujours tenu à ce conseil. C'est pour cela que peu ou prou j'écris toujours sur le même sujet. Il faut être obsessionnel dans son écriture. Ressasser toujours les mêmes antiennes. Afin de rester au plus près de soi. De sa vérité intime. Quitte à se répéter.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À moi, au fantôme de ma mère, aux disparus en général.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Je ne sais pas bien ce que c'est la réalité. Vraiment. C'est un concept qui m'est un peu étranger. La réalité de la vie au quotidien, de l'existence en général, du chaos du monde en général, je ne sais pas trop ce que c'est. J'imagine qu'un écrivain est toujours hors du monde tout en étant les deux pieds dedans. Je ne sais pas bien répondre

à cette question en fait. Je n'ai jamais travaillé. Je n'ai jamais eu un vrai patron, des collègues de travail, des horaires à respecter. J'ai toujours vécu à la marge du monde réel. Seul. D'où mon embarras à répondre.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Que c'est cool. Que j'ai tenu bon. Que je n'ai pas dévié de ma trajectoire. Que je suis resté fidèle à mes rêves d'enfant ou d'adolescent même si je n'ai pas été footballeur professionnel. Que oui, malgré tout, je ne m'en suis pas si mal tiré. Et que je peux être fier de moi.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Un ventilateur. En toutes saisons. Pourtant je ne vis pas dans un pays chaud, mais j'ai toujours besoin d'air. Je ne sais pas bien pourquoi. J'ai besoin d'avoir les cheveux dans le vent pour écrire. Bon en même temps, je suis chauve. Comprenne qui pourra.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Mais j'en ai tout le temps marre. Tout le temps. C'est une manie chez moi. Un côté plaintif assez pénible à vivre. Enfin c'est plutôt une indignation permanente. La vie est un scandale permanent et tout m'énerve. Tout. D'ailleurs je suis perpétuellement fatigué. Ce n'est pas vraiment une fatigue physique juste un sentiment d'immense lassitude qui fait que toutes les trois secondes, je ne peux m'empêcher de soupirer : « Je ne sais pas ce que j'ai mais je suis fatigué ».

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Ce sont plus des envies passagères qui ne durent pas. Quand je suis découragé, ce qui arrive environ trois fois par jour. Un sentiment d'inutilité. C'est que je n'ai aucune jouissance à écrire. Aucune. C'est toujours une tor-

ture de s'y mettre. Une torture renouvelée chaque jour. Et parfois je me dis à quoi bon souffrir autant ? Dans ces moments-là, je rêve alors d'être facteur. De marcher dans les rues de la ville, de livrer le courrier, de marcher tant et plus que je rentre à la maison si épuisé que je m'effondre sur mon lit. La bonne fatigue physique qui peut être vécue comme une ivresse.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Est-ce qu'il y a des choses qui ne me mettent pas en colère serait plutôt la question à poser. Une nouvelle fois, j'ai une capacité d'indignation infinie. Pour ce qui est de l'écriture et du monde de l'édition, ce serait plutôt cette impression que l'écrivain est la dernière roue du carrosse. Qu'on te fait une fleur en te publiant et que partant tu as plutôt intérêt à marcher droit. Après, je trouve que c'est un monde, celui de l'édition, qui marche sur la tête. Totalement irrationnel avec des pratiques opaques, très opaques. Beaucoup, beaucoup trop de livres sont publiés sans qu'on comprenne vraiment la raison. En même temps, je suis légèrement parano... mais non, ce monde de l'édition réagit à des principes d'un autre siècle. Sans grande éthique. Laissez à lui-même hors de toute intervention des pouvoirs publics. Une sorte de mafia incestueuse où tous les coups sont permis. Où si tu n'as pas la carte, tu n'existes pas vraiment.

Pour quoi milites-tu ?

Je n'ai pas l'âme d'un militant et cela me navre quelque part. Cela vient de mon indifférence au monde je crois. Ou de ma relative misanthropie. Ou de mon désespoir. Le monde ne m'intéressant pas vraiment, je le laisse aller comme bon lui semble. Et je me sens impuissant devant la bêtise en général. Convaincre les gens de changer, à

quoi bon ? Cela ne servira à rien. La connerie est éternelle. La connerie est subséquente à la condition humaine. En même temps... Cette phrase de Fitzgerald dans la fêlure « Il faudrait comprendre que les choses sont sans espoir, et pourtant, être fermement décidé à les changer », je la fais mienne. La révolte est inutile, mais il faut quand même la tenter. Pour la beauté du geste. Pour pouvoir se regarder dans la glace. Mais c'est plus une démarche personnelle. Par exemple, un ami m'a convaincu de devenir végétarien. Je suis très heureux de l'être devenu — enfin, en partie ; je crois que je suis dans le vrai. Pour autant, je ne ressens pas à mon tour la nécessité d'imiter sa démarche en essayant de persuader un autre ami de cesser de manger de la viande. C'est une grande faiblesse de caractère, je le reconnais volontiers.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Je préfère penser que non.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma femme. Mon chat. La musique. Les livres. Les médicaments. La nature. Le rire.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

La mémoire du peuple juif. Et celle de ceux morts en déportation.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Le rituel de l'exercice qui ne tend pas à créer, mais à s'entraîner. Comme faire ses gammes pour un musicien. Ou dessiner son chat juste pour s'échauffer les doigts. Je ne trouve rien d'équivalent dans l'écriture.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

À part une maladie invalidante, rien. Rien.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Moi. Moi. Et encore moi.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je dors et j'attends le moment où j'aurai retrouvé des forces pour aller de l'avant. Cette petite impulsion qui me dit qu'il est temps de retourner au travail. J'ai longtemps pensé que la fatigue mentale était juste une vue de l'esprit, je le pense encore parfois et je dois me faire violence pour m'accorder des pauses.

Où est la joie dans ton métier ?

Hein ?!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Qui sont tes allié·e·s ?

Ma femme. Mon chat. Mes amis.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Tous les autres.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Probablement, mais je suis étranger à cette problématique. Désolé...

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordinateur et un endroit où je suis seul.

D'où viennent tes revenus ?

De mon blog. De mes faméliques droits d'auteur. De bourses.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non, pas en ce moment.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai toujours vécu avec une compagne qui assurait un salaire décent à notre vie de couple. Je suis un homme au foyer. Je revendique cette condition. Je m'occupe des courses, de ranger la maison, de préparer à manger. Quand il m'est arrivé de me retrouver seul, j'ai vécu alors à l'économie. Au ralenti. Sans rien dépenser de superflu. À dire vrai, je suis un piètre consommateur. J'ai horreur des dépenses inutiles. Même quand il m'arrive d'avoir une rentrée d'argent conséquente, une bourse par exemple, je ne sais pas quoi en faire. Je panique. L'argent m'effraye. De toutes les façons, j'ai besoin de peu pour vivre même si j'ai un côté petit-bourgeois qui réclame un minimum de confort pour aller dans l'existence. Je n'ai pas l'âme d'un squatteur ou d'un bohémien. Mais sinon, je me contente de ce que j'ai.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'ai l'incroyable chance d'avoir dans mon appartement un bureau à moi. C'est pour cela aussi que j'ai quitté Paris afin de disposer de plus d'espace. Vivre à deux, voire à trois si je compte mon chat, dans un 30 mètres carrés, m'apparaît comme la plus grande des infortunes. Comme un non-sens. Une infamie. Un défi permanent et une usure. Un scandale humanitaire.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

J'ai vraiment choisi de quitter la France pour venir ici au Canada. Et il est évident que rentrait dans ma réflexion l'idée de disposer d'un endroit à moi. La promiscuité me tuait.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi in-

fluence tes conditions de travail et ta création ?

Incontestablement, le fait de vivre en couple m'équilibre dans mon travail. L'écriture est vraiment un travail d'une effroyable solitude. Personne ne peut t'aider. Tu vis en vase clos avec toi-même. Et si tu n'as pas une personne pour te sortir de cet état-là, je crois que cela peut devenir à la longue dangereux. Je pourrais rester des années, seul, sans parler à personne si ce n'est à moi-même ce qui peut finir par être problématique. Ainsi, vivre à deux m'oblige à penser ma journée. Comment je vais l'employer. À quelle heure je me mets au travail, à quelle heure j'arrête. Cela me donne un cadre salutaire. Sinon j'aurais tendance à m'éparpiller.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Heu, une seconde, je vais voir... Voilà, je viens d'aller jeter un coup d'œil et j'ai trouvé : du beurre, des tomates, des poires, de l'eau, un œuf, des carottes râpées, du houmous maison, des olives, de la feta, des câpres, du chou rouge, de la moutarde, des cornichons, du concombre à la crème, du Tahiné, la conserve du chat, du persil, des pommes, une endive, une mangue, des prunes.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non ! Mais je crois que j'ai besoin de faire à manger. Cuisiner est chez moi une respiration salutaire. Un vrai plaisir. Une gageure. Une manière de me faire plaisir, mais surtout de faire plaisir aux autres. De s'oublier. De passer un bon moment.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Je sais seulement que j'ai toujours redouté qu'on me pose précisément cette question-là parce que je ne saurais pas y répondre. La preuve !!

Laurent Sagalovitsch n'aime personne. Quand il ne déblatère pas sur son blog, il écrit des romans que personne ne lit.

As-tu vraiment besoin de manger, Cécile Roumigière ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Autrice m'a longtemps semblé plus simple, moins « prétentieux », on peut être autrice ou auteur de tellement de choses... Mais « un auteur, une autrice », ça peut aussi être entendu comme « auteur autrice d'une œuvre », c'est encore plus énorme. Pourquoi donc tout cela est-il aussi compliqué ? Mon métier, c'est d'écrire, donc je suis écrivaine.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je ne parlerai pas de « problème », mais de « violence » et de « douceur ». Douceur du sourire de ma grand-tante, de l'amour inconditionnel qu'elle nous portait, et du patois qu'elle parlait. Mon rapport premier au langage est une dualité : enfant, j'entendais le patois de ma grand-tante, de mes grands-parents (on disait « patois », l'occitan est une création intellectuelle d'un parler quotidien, une entité qui recouvre des dizaines de parlers dif-

férents). Ma mère me racontait les coups de règle qu'elle avait reçus, à l'école, quand elle oubliait de répondre en français.

Mon écriture vient de là, de cette dualité à la fois violente et douce. Violence de la domination d'une culture sur une autre, d'une classe sociale sur une autre, douceur de l'enfance protégée. Je ne parle pas l'occitan, je l'ai absorbé, il est sous-jacent dans mes phrases, dans ma façon d'écrire. Depuis que j'ai compris ça, je ne me bats plus contre certaines allures portantes.

Créer, c'est quoi ?

Le premier mot qui me vient est « raccommoder ». Raccommoder pour réparer, pour remettre d'accord ce qui ne l'est plus. Sur les pas d'Anaïs Nin, je dirais qu'écrire, c'est « créer un monde dans lequel je puisse vivre ».

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Un regard posé sur quelque chose. Un mot, puis deux, une phrase dans un carnet. Un personnage, d'autres. Une situation. Trois trillions de questions et tout ce tri à faire, pour arriver à tisser une histoire.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Est-ce qu'une œuvre est jamais achevée ?

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Parfois je me dis que j'ai le complexe de la Fée turquoise, un complexe non encore répertorié dans les listes des troubles mentaux... La Fée turquoise, Gina Lollobrigida dans le *Pinocchio* de mon enfance, donne vie à un bout de bois, elle veut à tout prix que le monde soit beau.

Plus sérieusement, j'écris d'abord pour jouer avec les mots et les personnages. Je me fais mon petit théâtre toute seule, j'écris ce que j'aurais aimé lire, enfant, ado-

lescente. Je me parle à moi-même, peut-être, en espérant qu'un écho de cette voix touchera certains lecteurs.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Je pense qu'on n'écrit jamais que pour soi. Les autres entrent dans nos livres (ou n'y entrent pas) par effraction consentie.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Tout ce que j'écris est ancré dans la réalité. Je la tords, j'explore les détails, les lieux, les sensations, jusqu'aux bords du réel. J'aime flirter avec le réalisme magique.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Sans doute l'enfant amoureuse de Fifi Brindacier et des héros de capes et d'épées trouverait-elle que tout ça manque un peu d'aventure... L'adolescente qui découvre Rimbaud et Maupassant pourrait peut-être admettre apprécier deux ou trois passages de ressentis lancés d'un trait.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Des photos, des dessins, des stylos, des crayons de toutes les couleurs, des feutres-pinceaux... Tout un attirail pour peindre et dessiner, moi qui ne peins pas, qui ne dessine pas. Des cahiers, des carnets, une tasse de café (vide). Une mini poupée mi-vaudou mi-yōkai, une carte postale avec le mot « voyages » en rouge, un pendentif poisson africain en métal, une carte du huit de carreau avec « j'ai crié ton nom » écrit au feutre noir dessus, un ruban rouge de *S'aimer*. Une photo de Catherine Deneuve dans *Les Demoiselles de Rochefort*, une des 65 ans de Cannes avec Marilyn Monroe, une autre de Jeanne Moreau près de la roulette de *La baie des anges*, Hitchcock caché derrière mon ordinateur. Un oiseau en fil de fer rouge de

Carole Chaix. Une photo de jeune fille d'Agnieszka Sosnowska et le dessin d'une chouette, elles me regardent écrire le roman en cours. Tous ces objets sont utiles, inspirants, inutiles, indispensables et... encombrants. Longtemps, j'ai eu un drôle d'objet ancien, un classificateur. C'est un galet en ivoire ancien qui servait à décrypter les classes de noms en Chinois. J'aimais bien le sentir dans ma main quand j'avais du mal à écrire. Je ne sais pas où il est passé, il faudrait que je le retrouve.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Marre ? Je ne sais pas. Envie d'autres choses, parfois, oui. De voyager, d'inventer un jardin.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Jamais. D'une façon ou d'une autre, je reviens toujours à l'écriture.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Il y en a tellement... Le rapport aux financiers chez les éditeurs, le manque de collectif, les faux-semblants, les modes stériles...

Pour quoi milites-tu ?

En ce moment, pour l'accueil des réfugiés, des migrants. Pour le respect des droits des femmes, pour celui des autrices et des auteurs. Pour la liberté et la laïcité, dès que je peux.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Marrant, je n'y avais jamais pensé... Mais oui, au moins une fois. Après... je suis un peu naïve, souvent, je préfère ne pas voir.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma naïveté, qui sait ? Un élan de vie qui me rattrape toujours – jusqu'ici !

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

La liberté de penser. Le temps passé à regarder l'océan, les oiseaux et les étoiles. Ceux que j'aime.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Peut-être quelque chose du côté du corps, des sensations physiques éprouvées par un danseur ou un chanteur. L'universalité des sensations avec la musique, les couleurs.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Le désespoir.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Le refus de céder au désespoir.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je marche dans les rues de Paris, dans la forêt, sur les falaises. Je respire et je marche.

Où est la joie dans ton métier ?

Le choc inattendu et poétique de deux mots rapprochés. Le travail partagé avec un illustrateur, une illustratrice, un éditeur, une éditrice. Les rencontres et les échanges avec des gens extraordinaires, un peu partout. Les échanges émus parfois avec des lecteurs, comme ce père qui est revenu me voir, sur un salon : « J'ai lu le livre que je vous ai acheté pour mon fils, c'est la première fois que je lis un livre... Vous n'en auriez pas un autre, plus long ? »

Qui sont tes allié·e·s ?

Mon amoureux, mon fils, des illustratrices complices, des organisateurs de rencontres tout aussi complices, des éditrices, des éditeurs... Le chat (quand il regarde les nuages passer).

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Les amers, les jaloux. Les censeurs ! Le chat (quand il s'étale sur mon clavier).

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Bien sûr, oui ! La société, à tous les niveaux, est pétrie de ces distinctions. Côté conditions de création, on sait tous qu'une autrice n'a que difficilement la même considération qu'un auteur, « considération » qui aboutit à un moment ou un autre à « rémunération ». Sans être amère, c'est un fait, il faut le savoir, et le combattre. Si j'étais née quelques années plus tard, ou dans un autre milieu social, un milieu qui donne plus d'assurance, je pense que j'aurais été réalisatrice. Je suis une grande admiratrice d'Agnès Varda, qui a su trouver sa route personnelle dans tout ça. Et de toutes les réalisatrices actuelles, qui s'imposent.

Après, côté écriture, je ne pense pas qu'on écrive en tant que femme ou en tant qu'homme. Sauf si c'est un parti pris. Je pense que c'est plus subtil que ça. On est tous un mélange des deux, selon l'endroit d'où l'on écrit, il peut y avoir une teinte sexuée, mais tout autant une teinte féminine chez un auteur qu'une teinte masculine chez une autrice. La complexité humaine dépasse largement ces contingences, non ?

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De carnets (pages blanches, non lignées), de feuilles de

papier blanc, de stylos noir fin, toujours les mêmes, de feutres-pinceaux noir japonais, toujours les mêmes, de crayons à papier, de bics orange ou magenta. Mon ordinateur et une imprimante. De silence. Du réel.

D'où viennent tes revenus ?

En gros, pour moitié des rencontres, lectures et ateliers, l'autre moitié de mes droits d'auteur directement liés aux livres (à-valoir, ventes, Sofia et autres sociétés de gestion des droits d'auteur).

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Mon tout premier livre jeunesse a été nommé dans un prix qui m'a amenée à faire beaucoup de rencontres et à ce que mon nom circule dans les écoles. Après, tout s'est enclenché, les invitations à des salons, les demandes ici ou là. Au point que j'ai eu envie de rencontrer les lecteurs différemment, notamment avec les lectures en direct, d'où l'idée de monter le collectif *Plateau Lecture*.

J'ai la chance de vivre dans un appartement qui était là avant moi, ça enlève un énorme poids budgétaire. La peinture s'écaille. Faute de pouvoir acheter un revêtement de sol (il y a toujours quelque chose à payer avant), on vit depuis des années sur des tapis à bout de trame, mais ce n'est pas si important. Je voyage peu, c'est mon plus grand manque.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Pour la première fois depuis des années, j'ai gardé trois mois d'affilée sans rencontres, sans sortir de chez moi. Au niveau de l'écriture, ça change tout ! L'émiettement du temps entre les rencontres et l'écriture est sans doute ce

qui est le plus compliqué à gérer.

Je travaille chez moi, mon compagnon aussi. Avec la problématique bien connue de « la chambre à soi »...

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Tout est choisi, c'est la fréquence des rencontres par exemple qui ne l'est pas. Si je pouvais, financièrement, je garderais beaucoup plus de plages d'écriture au long cours. Et si j'aime travailler chez moi, avec mon compagnon, j'aimerais parfois pouvoir m'isoler, créer une bulle hors du temps pour écrire.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

On est précaires tous les deux, nos précarités s'équilibrent plus ou moins et le fait que je vive en couple me permet d'écrire à plein temps. Seule avec un loyer à payer, je ne suis pas certaine que j'y arriverais, en tout cas, pas à Paris. Côté temps, si je vivais seule, ce serait plus simple de créer une bulle.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Du fromage, des œufs, des laits végétaux, du houmous, des yaourts de soja, des légumes. Des restes de riz ou de pâtes. Selon les jours, du vin blanc.

As-tu vraiment besoin de manger ?

J'ai bien peur que oui.

Cécile Roumiguière est née dans une rue en pente de Rodez. Elle y a développé sa tendance à dévaler au gré de ses envies. Elle a ensuite grandi à Carcassonne à l'ombre d'un château, dans une HLM pleine de co-

pines. Persuadée que la Cité brûlait avec son feu d'artifice chaque 14 juillet et qu'on la reconstruisait tout au long de l'année, elle a appris l'art de faire et refaire. Après un bac de sciences, elle suit des études de lettres et cinéma à Montpellier avant de rejoindre Paris pour des cours de théâtre : elle veut mettre les mots en scène. Elle devient assistante de réalisation et très vite scénariste des spectacles. Après dix ans de scène, elle glisse dans le monde du livre par le biais de l'album jeunesse qui lui permet de rester au plus près de l'image. Aujourd'hui, elle écrit aussi des romans sans image. À vrai dire, ses histoires en sont truffées, comme elles grouillent de séances de cinéma, de filles rebelles, d'amitié et de châteaux imaginaires. Et de jardins aussi : depuis qu'elle a planté des arbres, elle trouve que c'est important, les jardins.

As-tu vraiment besoin de manger, Dominique Rocher ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Réalisateur, ou scénariste-réalisateur.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Pas de manière aussi consciente que ce que la question sous-entend.

Je me demande souvent ce que désirent mes personnages. C'est souvent le point de départ des histoires que l'on raconte. En général les personnages ont un moteur intime qui les entraîne vers un but bien réel. Un objectif qui est censé tout résoudre. Qui est censé rendre le monde meilleur. Mais ça veut dire quoi être heureux ? C'est quoi l'accomplissement ? Est-ce que ça dure toujours ?

Créer, c'est quoi ?

C'est ce que je sais faire. J'ai commencé très tôt et je ne sais pas pourquoi ça a marché. Comme à un artisan, les

gens m'ont dit « C'est bien ce que tu as fait », alors j'ai continué. Ça marche avec la réaction des gens, ce n'est pas simplement une obsession solitaire. Il y a une action qui provoque une réaction. Du coup, créer, c'est quoi ? C'est mon métier.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est extrêmement dur pour moi. Commencer une œuvre c'est choisir le sujet. Je passe beaucoup de temps à choisir. J'ai du mal à enchaîner les projets. Ça doit incarner toutes les obsessions que j'ai à un moment et en plus ça doit avoir un sens dans la durée. On sait qu'on va travailler dessus pendant trois ou quatre ans. Je dois avoir besoin de raconter ça maintenant et besoin de me dire que ça m'intéressera dans quelques années. Quand je trouve enfin un sujet sur lequel commencer à travailler, il faut ensuite que je réussisse à convaincre un producteur qu'il faut faire un film là dessus.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand j'ai exploré toutes les pistes. Au cinéma c'est un peu particulier, il y a beaucoup de technique. Il y a le son, l'image, la musique, le montage... On écrit le film, on le tourne, on le monte, on le postproduit. Il y a beaucoup d'étapes et elles fabriquent la réflexion sur l'objet final. Chacune de ces étapes est elle-même limitée par l'argent, et donc par le temps. Il faut trouver l'équilibre entre le sentiment d'avoir été au bout de son œuvre, et le temps qui nous est imparti pour faire aboutir cette réflexion. Cela peut parfois être très compliqué. Tu te bats jusqu'à être à bout de forces, et là, quand tu n'en peux plus, mon expérience est que le film est fini à ce moment précis. D'ailleurs je ne regarde presque plus jamais un film que j'ai fait une fois qu'il est terminé.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Parce que personne d'autre ne le fait. Il y a un manque à combler. C'est valable pour chaque auteur.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À moi. Je fais des films avant tout pour mon regard. Si le résultat me plaît, alors il peut potentiellement plaire à d'autres.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

J'aime les fictions qui font bouger les lignes. J'aime le réalisme fantastique. Une histoire doit s'ancrer dans la réalité, être crédible, mais pas forcément réaliste, naturaliste. Il existe un espace incroyable dans la fiction qui permet de montrer que le monde n'est pas exactement comme on nous le présente. Le fait de se dire : permettons-nous d'avoir des doutes sur ce qu'on nous présente comme la réalité. La remise en cause de soi-même. Admettre que l'on ne sait pas.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je pense qu'il y a une part de fierté. Beaucoup de surprise. Adolescent, je me voyais plus père de famille à 35 ans, avec plusieurs enfants. Professionnellement je pense que je serais très fier d'avoir accompli mon rêve d'adolescent. C'est à la hauteur de ce que j'imaginai.

Après je ne sais pas si l'adulte dirait à cet enfant de faire le même chemin. Parce que c'est un métier qui demande énormément de sacrifices. Il y a des gens qui ont la chance de faire ce métier dans la joie, ce n'est pas mon cas. Je ne suis pas ingrat, je suis conscient de ma chance de faire un métier créatif, que j'aime énormément, mais je me demande quand même pourquoi j'ai choisi un métier si compliqué. On s'expose à beaucoup de dureté et de précarité. Je ne suis pas sûr que je dirai à l'ado que j'étais

« Vas-y fonce, c'est génial » aujourd'hui. Je pense que la naïveté et le fait de ne pas savoir ce qui m'attendait ont été nécessaires pour que je suive ce chemin.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai pas de bureau. Je suis nomade et très minimaliste. J'ai uniquement mon ordinateur, un carnet grand format et un stylo feutre noir — toujours le même, je les achète par dizaine — et éventuellement un scénario papier. Je ne me suis toujours pas fait à la lecture numérique.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, bien sûr.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Bien sûr. Je me force même à me poser cette question régulièrement. Il n'est pas question de me gâcher la vie avec un métier qui est censé être une passion. Je pourrais très bien faire autre chose, me reconverter complètement. Je veux faire des films parce que j'en ai envie et pas par obligation sociale, parce que je le peux, parce que j'ai l'opportunité de continuer. Non, il faut en avoir envie. C'est essentiel même.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

La colère est un sentiment que j'éprouve peu.

Pour quoi milites-tu ?

Chaque film est politique. À partir du moment où tu t'exprimes c'est politique, à travers tes personnages, une vision du monde, une manière de parler. J'essaie d'exprimer mes idées à travers mes histoires, mais sans faire de film spécifiquement politique.

Pour prendre un exemple très concret quand j'ai reçu la

fiche des figurants pour jouer les rôles de zombies dans *La nuit a dévoré le monde*, j'ai vu qu'il n'y avait que des Blancs. Ce n'est pas un choix de la chef de figuration, ça s'est trouvé comme ça. Alors je lui ai dit « Paris ce n'est pas ça, il y a des Noirs, des Arabes, des Asiatiques, il y a des femmes, des gros, des petits, des vieux. » Et du coup, elle m'a répondu : « Tu en veux combien ? » Ça m'a surpris comme question. Donc on a discuté de chiffres, de pourcentages, de quotas en quelque sorte. Je voulais rendre compte de la réalité, mais ce n'était pas naturel dans le processus de fabrication du film.

Autre exemple, Julie, la productrice exécutive, fait partie d'une association qui s'appelle Deuxième regard, qui défend les femmes dans le cinéma français, donc quand elle me propose des noms en général elle me propose d'abord des femmes. Ça m'allait très bien. Les chefs d'équipes sont donc à 90 % des femmes. Ça me va très bien que le film porte ce drapeau-là. Je suis très content de ça.

Ce sont de petits combats sur des détails en fait. Un film est composé de plein de gestes, donc si tu ne fais rien, tu vas rester dans la normalité. Je suis constamment amené à prendre des décisions artistiques et chaque décision est politique. Chaque décision présente un engagement, une vision de la société dans laquelle on souhaite vivre.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Rarement, ou en tout cas j'ai tout fait pour les oublier.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Quel est le danger ? Ma plus grande peur c'est d'avoir la sensation de n'avoir pas utilisé le temps qui m'était imparti. Ce qui me sauve c'est de faire tout ce que je peux pour accomplir ce que j'ai en tête. De ne pas perdre mon temps. Le temps est la notion centrale dans ma vie. Si je devais mourir l'année prochaine, est-ce que j'aurais des

regrets ? Ce qui me sauve c'est que je me dis que je ferai exactement ce que je fais actuellement.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Énormément de choses me touchent, mais je me sens totalement impuissant. Alors je détourne le regard, trop souvent.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

J'aimerais savoir tout faire, dessiner, peindre, faire de la musique. Je pratique tous ces arts, mais très médiocrement. C'est pour ça que je fais un métier de chef d'orchestre. Je suis mauvais dans toutes ces disciplines, mais j'adore travailler avec des gens qui sont très très bons et les faire se rencontrer.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Ne plus avoir envie.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Faire des films c'est un travail où tu rassembles beaucoup d'énergie autre que la tienne et tu ne peux pas forcer les gens. C'est très difficile de dire qu'on va faire des films quoiqu'il arrive et contre tout le monde. Tant que les gens ont envie de travailler avec moi et de faire des films, je continue. C'est aussi tout ce que je sais faire, donc il vaut mieux que ça continue comme ça.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

J'ai tendance à m'effondrer régulièrement. Me relever me prend beaucoup de temps. Je n'ai pas de solution magique, j'essaie de prendre soin de moi pendant un temps. Je disparaïs. Et puis un jour je réapparais.

Où est la joie dans ton métier ?

Il y a en beaucoup. Mais depuis quelques années, j'ai réalisé que j'étais incapable d'être heureux et d'exprimer la joie. Comme je disais que j'étais incapable d'être en colère, je n'arrive pas à exprimer et à ressentir une joie forte. Je travaille là-dessus en ce moment. Par contre peut-être qu'en travaillant la joie je vais débloquer la colère aussi.

Qui sont tes alliés ?

Je suis quelqu'un de très seul. Mon alliée principale c'est Philippine, ma compagne, même si je ne partage pas tout avec elle. Par exemple je ne lui fais pas lire de scénarios, je ne lui parle pas de mon film, je ne lui montre pas le montage. Ce n'est pas que je n'estime pas son avis, c'est juste que ça me permet de créer un lieu protégé avec elle, dans lequel je peux échanger. J'aime bien avoir quelqu'un près de moi à qui je peux me plaindre sans qu'elle puisse porter un jugement sur mon travail.

Ensuite ma famille, bien sûr.

Mais professionnellement je suis très prudent. Je ne fais pas partie de ces cinéastes qui créent une famille autour d'eux. Quand je commence à travailler avec quelqu'un, je dis tout de suite que je ne suis pas fidèle, qu'on ne retravaillera pas ensemble. C'est un peu une blague, mais c'est aussi une manière de dire qu'avec moi, rien n'est acquis. Ce qui compte c'est de trouver la bonne personne pour le film, même si on se connaît depuis dix ans. Je navigue plutôt seul donc.

Ensuite tant que les choses vont bien, j'ai plein d'alliés. Philippine sera là si j'ai un problème. Les autres, je ne sais pas. Si j'enchaîne les échecs, pas sûr qu'ils seront là pour m'aider à me relever.

Qui sont tes ennemis ?

Mon ennemi c'est l'opposé de la curiosité. L'indifférence.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Forcément. Je pense qu'en tant qu'hommes, on est un peu plus libres. Quand je discute avec des réalisatrices, elles me disent qu'il peut y avoir une forme d'autocensure. Une réserve lorsqu'elles présentent leurs films. Alors que moi le truc qui m'a permis de faire ce métier c'est que je n'ai jamais eu peur de présenter un travail, de monter sur scène, d'avoir un discours et de le confronter au retour des gens. Je n'ai jamais eu peur de m'exprimer. C'est aussi une question d'individu, je ne veux pas généraliser, mais j'ai l'impression que c'est un métier plus difficile d'accès pour les femmes.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Pour écrire : un ordinateur, internet. Ensuite pour la fabrication du film, la liste est très longue, mais elle ne me concerne pas directement. Sur un tournage par exemple, j'ai juste besoin du scénario et de mon découpage. Mais je pourrais venir les mains dans les poches, mon équipe sait exactement où on va quand démarre la journée. Ensuite on puise dans ce que l'on a accumulé. Je passe mon temps à lire et à me cultiver. Ça finit par ressortir d'une manière ou d'une autre. Ça fait partie du travail de création aussi, je pense.

D'où viennent tes revenus ?

J'ai vécu du film récemment. Mais j'étais peu payé. C'était un contrat de jeune auteur. J'ai vécu ces dernières années avec l'équivalent d'un smic en moyenne. Les gens qui me donnaient l'argent ont été très économes. Là je travaille sur un autre projet et le producteur est irréprochable là-dessus, il veut que ça se passe dans de bonnes

conditions, alors il me paye bien.

Le développement du premier film a été très long et c'est ce deuxième projet qui m'a permis de tenir en parallèle. J'arrive donc à vivre de l'écriture et de la réalisation. Mais là l'allocation chômage des intermittents que j'ai touchée à la fin du film se termine et il est temps que j'avance sur le nouveau projet. J'arrive à jongler, mais ce n'est pas confortable. Je crois que ce ne le sera jamais vraiment !

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'en ai fait. Je n'en fais plus. J'ai eu de la chance, ça a toujours été des boulots qui touchent à mon métier de près ou de loin. Un de ces boulots typiques pour les réalisateurs, c'est la publicité. Ça demande une sorte de sincérité avec le client, il faut aimer le film qu'on va faire, sinon le client ne va pas avoir envie de travailler avec toi. Et moi j'en ai rien à foutre, j'ai du mal à avoir un vrai intérêt pour la marque. Je suis incapable de générer de l'intérêt pour les clients. J'ai envie de faire un bon film, qui va me plaire à moi, et eux en général, bah ils veulent plaire à tout le monde.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Ça a été très compliqué. J'ai fait des commandes pas du tout artistiques pour financer le développement de mon film. Parce que clairement on ne peut pas vivre avec l'argent qui est donné pour le développement d'un film. Actuellement, le développement de mon nouveau projet et le chômage financent mon quotidien. J'ai un budget mensuel qui est très bas, d'autant plus que j'ai l'obligation pour mon métier de vivre à Paris. Ça m'a obligé à être très minimaliste. Forcément, on se prive sur le logement parce que les prix sont indécents. Je partage un espace de vie minuscule avec ma compagne. Le fait d'avoir peu

d'espace est difficile. On sort peu. On fait attention à tout. Sauf sur la nourriture. On s'interdit tout produit industriel, d'autant plus que la personne avec qui je vis est cuisinière de formation.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Mon appartement est très petit, donc je n'ai pas de bureau. Quand je suis en développement, la prod me fournit un bureau, et là comme je suis en étape de recherche je n'en ai pas. Je travaille dans les cafés. Parfois on me prête un bureau pour une journée ou deux. Mais pas plus. Je n'ai pas de lieu fixe et ça me manque. J'ai besoin de calme. J'aimerais avoir un bureau qui serait un refuge mental, un lieu où tu sais que tu ne seras pas dérangé. Ça change radicalement ma manière de travailler.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Le fait de vivre à Paris. C'est un vrai problème. Il faudrait décentraliser la France. On est obligé de vivre à Paris si on fait du cinéma et donc on vit dans des studios et des petits appartements qui coûtent une fortune.

Ce qui est choisi c'est la manière dont je gère mon temps. C'est le gros luxe de ce métier. Mon frère est vigneron et lui il dépend de la nature. J'ai grandi là-dedans, mon père était vigneron aussi et c'est vraiment ce que j'ai voulu éviter. Je suis maître de mon temps.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Je n'ai pas encore d'enfants donc la question ne se pose pas pour l'instant. Je pense que, inconsciemment, tant que je n'avais pas fait mon premier film, je ne pouvais pas avoir de famille.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Pas grand-chose. On achète au jour le jour, des trucs frais. On cuisine tous les jours, surtout Philippine dont c'est le métier.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Bien manger est au cœur de notre vie, à Philippine et moi. C'est très important. Pas seulement manger, mais manger des bonnes choses, de qualité. C'est un vrai problème surtout quand tu vis à Paris, car c'est très dur de trouver des produits de confiance.

Sur le tournage du film c'était important. La cantine était très bonne. D'ailleurs comme on manquait d'argent il a été question de rogner sur la nourriture et de proposer des plateaux-repas. Et là il y a eu un soulèvement de la part des régisseurs et de moi. S'il y a un truc sur lequel il ne faut pas plaisanter sur un tournage, c'est la nourriture, car c'est le nerf du moral de l'équipe. Tout peut se jouer là-dessus. Il peut faire froid, pleuvoir, mais si on sait qu'on va bien manger, alors ça va.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Je n'ai pas la question, mais la réponse est certainement « je ne sais pas ».

La passion de Dominique Rocher pour les films l'a amené à travailler en tant qu'assistant-réalisateur dès sa sortie d'école de cinéma. Il a ensuite créé sa société de production en collectif avec laquelle il a fait ses premiers courts métrages. En 2011, Dominique Rocher est lauréat d'un programme de mécénat qui lui permet de tourner *La vitesse du passé*, un drame de science-fiction romantique avec Mélanie Thierry. Le court métrage, diffusé notamment sur Canal+ et dans

les cinémas du réseau MK2 en avant programme, a été présenté dans certains des plus grands festivals internationaux. Dominique Rocher vient de terminer le film *La nuit a dévoré le monde*, un film produit par Haut et Court avec Anders Danielsen Lie, Golshifteh Farahani et Denis Lavant, sélectionné en compétition internationale aux festivals de Rotterdam, Tribeca et Premiers Plans. Il développe actuellement une minisérie fantastique en trois épisodes pour Arte.

As-tu vraiment besoin de manger, Melle Pigut ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Je réponds que je suis créatrice culinaire, ensuite j'explique généralement plus en détail en quoi consiste une grande partie de mon activité : que j'imagine des recettes bio & véganes et que je donne des cours de cuisine.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

S'il n'y en avait qu'un...

Créer, c'est quoi ?

Créer, inventer, plonger dans son monde intérieur et en laisser sortir des vagues.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est excitant et super fatigant. Commencer à partir de rien, demande énormément de motivation pour moi, j'ai toujours du mal à « démarrer ».

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Pour moi, rien n'est jamais vraiment achevé, je suis perfectionniste et mes envies et idées peuvent avancer très vite. Du coup, je dois décider à un moment que c'est terminé, pour pouvoir passer à un autre projet.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

J'écris des livres de recettes véganes, imaginées avec des produits biologiques de saison. C'est un engagement pour un monde meilleur. J'espère inspirer les lectrices et lecteurs, leur montrer qu'il n'est pas nécessaire de tuer et de détruire pour se nourrir.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Je crée des recettes pour les « vrais gens ». Je crée des plats pour nourrir les gens, leur estomac, leurs papilles, leurs sens. Je les accompagne et je simplifie au maximum mes recettes pour qu'elles soient facilement reproductibles. Quand j'imagine mes recettes, je pense toujours aux personnes dans leur cuisine qui vont pouvoir se faire facilement plaisir, peu important leur niveau et leurs connaissances.

Plus particulièrement, je m'adresse à des personnes végé/véganes ou qui ont la curiosité de s'intéresser à une alimentation différente. J'ai à cœur de montrer qu'il est possible de se passer de produits animaux et cela, sans se couper du plaisir de manger. J'essaie d'accompagner un maximum de personnes à passer le cap de manger sans exploiter les animaux.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Il a les deux pieds dedans, je nourris les gens, je me nourris, je cuisine, je mange, je rencontre des gens, c'est très ancré dans la réalité.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Je pense que mon moi enfant aurait été étonnée et ravie de mon travail. À l'époque j'étais attirée entre autres par les métiers de poète et archéologue... Je pense que je voulais de la liberté et de la créativité et j'ai ces deux ingrédients.

À l'adolescence, j'étais plus paumée que jamais. J'avais une vision de la vie qui semblait si loin de celle de mes camarades, je rêvais d'un monde plus juste, j'avais besoin de m'exprimer, mais chez moi, on n'avait pas le droit d'être artiste. Finalement, j'ai trouvé un contournement à cette interdiction en faisant quelque chose de beau, qui me permet de créer et de m'exprimer, tout en étant très utile au quotidien.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je ne travaille pas sur un bureau, j'ai essayé, ce fut un échec total. Je travaille en partie dans ma cuisine et en partie sur un canapé avec un ordinateur portable sur mes genoux. J'ai besoin de confort et de temps. Dans ma cuisine, il y a quelques outils qui me facilitent la vie, mais rien d'extravagant... à part un blender surpuissant hors de prix.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oh OUI !

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Quand je reçois des critiques négatives gratuites, quand j'ai l'impression de tourner en rond, quand je perds mon mojo... Parfois, j'ai envie de faire autre chose, d'écrire, de photographier ou de repartir sur les routes, voyager comme je l'ai pas mal fait pendant ma vingtaine.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en

colère ?

Oui. Le poids du capitalisme se fait ressentir que ce soit avec mon entreprise, dans la création culinaire ou dans le monde de l'édition.

D'un côté, il m'arrive de recevoir des messages de personnes m'accusant presque d'arnaquer les gens avec les prix de mes cours et de mes livres. Je devrais travailler gratuitement, comme c'était le cas pendant plusieurs années lorsque je tenais un blog de cuisine. De l'autre, il y a la réalité, la charge de travail contre le peu d'argent qui arrive dans mes poches, face aux nombreuses charges à payer, comme tout le monde. La cerise sur le gâteau, ce sont les entreprises (nombreuses et variées, tout le monde à droit à sa part du gâteau : agroalimentaire, communication, édition, start-up, etc.) qui s'enrichissent sur le dos des créateurs en les rémunérant peu ou pas du tout, sans que ça ne dérange personne.

Parfois j'ai l'impression qu'on attend de moi que je vive dans la rue pour pouvoir offrir mon savoir-faire. Ainsi, je pourrais aider gratuitement les gens à bien manger et ces derniers seraient libres de disposer de leur argent durement gagné pour continuer à acheter des produits qui enrichissent de grosses entreprises. C'est absurde. Même si je rêve d'une société différente où l'argent ne serait pas le centre, on ne peut nier que nous vivons aujourd'hui dans un monde basé sur l'argent. Rémunérer et encourager les personnes qui font un travail qui a du sens est important.

Le sexisme ambiant me fait souvent rager aussi. Dans mon métier, la perception des médias et du public des créatrices et créateurs est très différente. À parcours équivalent, les femmes sont des ménagères qui s'ennuient dans leur cuisine et font des petites recettes, quand les hommes sont des Chefs ingénieux, élevant la cuisine au rang d'Art.

Pour quoi milites-tu ?

Pour un monde plus juste.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Je ne suis pas sûre de comprendre la question, peut-être que ça répond à la question. Je pense que certaines personnes ont voulu se servir de moi, ça oui.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Depuis l'enfance, on me dit que je suis une « tête dure », il faut traduire que j'ai une volonté très forte. Je me dis souvent que la vie est un rouleau compresseur, mais je peux être un bulldozer. Je veille à ne rien écraser sur mon passage, mais j'avance envers et contre tout. C'est drôle parce qu'en même temps, j'ai toujours eu du mal à savoir ce que je voulais. Mais je suis aussi capable de me réinventer, j'en ai besoin d'ailleurs et ça m'a souvent sauvée.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Je ne sais pas si j'ai la prétention de vouloir sauver quoi que ce soit. Je rêve de pouvoir sauver les animaux qu'on tue par millions. Je rêve d'un monde où on tend la main à son prochain.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Je voudrais pouvoir m'exprimer davantage, faire passer des messages à travers des émotions.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Le manque d'envie, des problèmes financiers ou personnels.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

J'ai trouvé un équilibre qui me permet de gagner de l'ar-

gent avec une activité que j'aime dans des conditions qui me plaisent. C'est quelque chose que j'espérais, mais qui me paraissait presque impossible. Forcément, ça donne envie de continuer tant que possible.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je déprime un moment et je me laisse le temps de me retrouver et de retrouver le goût de créer.

Où est la joie dans ton métier ?

J'adore réussir un plat que j'avais imaginé dans mon esprit, j'adore voir les yeux des gens pétiller quand ils goûtent ma cuisine, leurs retours hyper enthousiastes, ça me nourrit autant que mes petits plats.

Qui sont tes allié·e·s ?

Mes allié·e·s sont mon compagnon, mes proches et quelques collègues féminines précieuses qui me soutiennent. Ce sont aussi les personnes qui aiment mes recettes, viennent à mes cours, aiment mon travail, m'encouragent, parlent de mes activités.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Moi-même principalement, quand je ne crois pas en moi, quand je me compare à d'autres, quand je me plains.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Mon métier et la communauté végane dans laquelle j'évolue sont majoritairement féminins. Et pourtant, le sexisme est très présent, ça a donc des répercussions.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

En premier lieu, j'ai besoin de fruits et légumes de saison. Ensuite, j'ai besoin d'autres ingrédients pour créer des

recettes. Pour le matériel de cuisine, je reste assez minimaliste et je me fournis principalement dans des magasins de seconde main. J'ai besoin de matériel de cuisine et d'un peu d'accessoires pour le stylisme culinaire. Ensuite, j'ai besoin d'un appareil photo pour photographier mes plats, d'un peu d'espace pour les mettre en scène et puis d'un ordinateur pour tout traiter.

D'où viennent tes revenus ?

Principalement des cours de cuisine que je donne dans mon atelier. Une petite partie vient également de la création de recettes. Je n'ai jamais gagné beaucoup d'argent, mais je sais me contenter de peu.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Plus maintenant, même si j'accepte certains devis pour l'argent, ce qui revient — pour moi — à un chouette boulot alimentaire.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Au départ, je faisais des ménages à mi-temps et je tenais un blog de cuisine, avec lequel je ne gagnais rien. Je passais mon temps à conseiller des « nouveaux végés », à créer des recettes, j'adorais ça, mais en fin de journée, je devais tout quitter pour faire le ménage dans des bureaux. Je trouvais cette situation absurde, alors j'ai fini par quitter mon job alimentaire. Je n'avais droit à aucune allocation chômage, je me suis jetée à l'eau et j'ai tenté ma chance en donnant des cours de cuisine.

Je suis quelqu'un de très économe, je n'ai pas tellement d'envies matérielles, je n'ai pas spécialement besoin d'un confort extraordinaire. Je dépense donc très peu.

Je vis en France dans un appartement dans un village. Habiter plutôt à la campagne est un choix, être en appartement est plus économique (on a longtemps vécu dans un

petit studio), pour la localisation, c'est un pur hasard. J'habite avec mon compagnon, nous ne serions pas contre vivre autre part. En France, il nous serait difficile de trouver un autre logement, ayant peu de revenus et aucun garant. Mais ce qui nous freine vraiment, c'est que nous n'avons pas trouvé d'endroit dans le monde où nous aurions vraiment envie de vivre.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'ai pas mal de liberté dans mes conditions de travail, ce qui est très important pour mon équilibre. Je travaille en partie de chez moi et en partie à mon atelier.

Chez moi, je mélange la vie quotidienne avec mon compagnon — le plus important à mes yeux —, la gestion de mon entreprise et la création de recettes (recherches, élaboration, photos, rédaction). Il y a des moments où je travaille énormément, d'autres où je suis plus relax. Je ne m'impose pas d'horaires à respecter, ce n'est pas mon fonctionnement. J'ai besoin de calme et de temps, beaucoup de temps. J'essaie de ne pas me surcharger de travail, je me fais confiance pour faire ce que j'ai à faire et ça marche plutôt pas mal comme ça.

Mon atelier se trouve à Paris, à plusieurs centaines de kilomètres de chez moi. La demande y est plus grande, alors c'est là que je donne mes cours de cuisine, dont j'organise soigneusement la programmation pour minimiser mes déplacements. Du coup, quand je viens donner des cours, j'en donne un maximum en un minimum de temps, c'est fatigant, mais en même temps, un peu grisant et hyper motivant. Je donne tout ce que j'ai et puis... je rentre chez moi et j'accuse le coup, je me transforme en zombie pendant 24 h à 48 h.

Avant d'ouvrir mon propre atelier de cours de cuisine, c'était bien plus énergivore. Je devais louer des lieux pour chaque cours. Ce n'était pas toujours facile à orga-

niser, je ne pouvais stocker que peu de matériel et je devais me déplacer avec toute la nourriture dans un sac à dos, physiquement, c'était dur, mentalement, c'était épuisant. J'apprécie donc vraiment d'avoir mon espace, c'est un véritable confort, il est bien situé, il est organisé comme je l'ai décidé, je suis libre de déterminer les dates de mes cours et ça change tout.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Il n'y a pas grand-chose de « subi », j'ai besoin de liberté de mouvement et de temps.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

J'adore la vie avec mon compagnon, on vit ensemble depuis dix ans, on est très amoureux, il me motive et m'encourage. Pour la création culinaire, il est top, il goûte mes plats et me booste avec son enthousiasme gourmand et ses commentaires pertinents. Il est toujours là aussi si j'ai besoin d'aide pour mon entreprise. Par contre, j'ai besoin de solitude, et du moins de contraintes possibles au quotidien. Et ça tombe bien, lui aussi, on est très cool, on se laisse beaucoup d'espace pour respirer.

J'aurai du mal à fonctionner avec une famille plus grande que ça, me gérer moi-même est déjà un défi au quotidien.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

PLEIN de bonnes choses végétales ! La nourriture, c'est mon métier et ma passion alors mon frigo est très gourmand. On y trouve des produits bio de saison très basiques que je transforme en plats délicieux. Il y a toujours des restes, ça permet de faire de bons repas rapidement !

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui oui, vraiment, comme tout le monde.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

— Comment vas-tu ?

— Je vais bien, merci !

Sérieusement, j'ai déjà eu du mal à répondre aux questions posées...

Créatrice passionnée, pédagogue enthousiaste et autrice de livres de recettes, Melle Pigut imagine depuis une décennie des recettes accessibles et popularise une alimentation éthique et gourmande. Sa cuisine, teintée de multiples influences, se joue des conventions en étant tour à tour réconfortante, traditionnelle, légère et parfumée. Elle est la fondatrice de La Parenthèse Végétale, l'atelier dédié à la transmission de la cuisine bio végétale dans le 20^e arrondissement de Paris.

As-tu vraiment besoin de manger, Coline Pierré ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Quand je suis mal à l'aise, je dis auteure, en pensant le e très fort. Quand j'ai à peu près confiance en ma légitimité mais pas en mon féminisme, je dis écrivain. Quand je suis plus assurée, je dis écrivaine. Quand je suis prête à amorcer un débat et que j'ai envie de provoquer les oreilles (ou le conservatisme ou le sexisme) de mon interlocuteur ou de mon interlocutrice, je dis autrice (et généralement, en effet, ça provoque). Mais le plus souvent, j'hésite, je regarde mes pieds et je baragouine : « J'écris des livres pour enfants ». Et tandis que je m'autoflagelle de cette formulation hypocrite, on me demande de répéter parce qu'on n'a rien compris.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je crois que j'écris à cause d'une incapacité et à cause d'une capacité : parce que je ne sais pas parler et parce que je sais écrire. J'ai de la chance, le monde s'est bien organisé. Je mets donc souvent en scène des personnages

qui entretiennent un rapport singulier avec le langage, comme une manière non pas de résoudre mon problème mais bien de dialoguer avec lui.

J'aurais sans doute pu faire de la musique, la chanson aussi m'aurait permis de nourrir cette discussion. Si l'envie de l'écriture était là en premier, mon vrai amour identitaire d'adolescence est la musique. Mais j'ai choisi l'écriture parce que je n'ai jamais osé monter sur scène, parce que je n'ai jamais osé prendre la place de leader, parce que l'écriture était l'art qui me confrontait le moins directement au monde tout en me confrontant au monde, parce que l'écriture permet l'hésitation et le retour sur soi, qu'elle permet de douter, de se tromper et de réécrire longtemps avant de figer. Et puis parce que c'était ce que je savais le mieux faire.

Créer, c'est quoi ?

Certains jours, c'est tenter d'escalader un glacier à mains nues, d'autres fois, c'est comme le dévaler en luge et se laisser porter par l'inertie du glissement qu'on a initié. Écrire, c'est aussi essayer de réparer, de se réparer soi et le monde, c'est tenter de mettre de l'ordre et du désordre à la fois, bousculer ce qui nous dérange et protéger ce qu'on aime. C'est essayer de donner du courage et des envies, à soi comme aux autres. C'est se construire, brindille par brindille, phrase par phrase, livre par livre, une petite place dans le monde. C'est jeter une bouteille pleine de morceaux de soi à la mer et espérer que quelqu'un la trouve, que des amitiés, des connexions, des liens se tissent.

C'est faire du politique avec de l'intime.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est tomber amoureux d'une idée, la laisser hanter notre esprit et notre corps, la séduire et la laisser nous séduire,

puis l'embrasser pour la toute première fois. C'est une liberté absolue. Les choix futurs ne participeront qu'à refermer cette liberté pour lui donner une forme, un corps, un visage. Mais ce n'est pas triste parce que c'est ce qui lui permettra de vivre, d'exister ailleurs que dans le chaos de mon esprit, d'exister pour les autres.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand, après avoir longuement peaufiné les détails, j'ai envie de tout chambouler à nouveau parce que plus rien ne me convient, parce qu'elle me sort par les yeux. Quand je ne l'aime plus du tout, c'est signe que je ne sais plus la voir et qu'il est temps de la confier au regard des autres.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Parce que c'est ce que j'aimerais lire, parce que c'est ce qui me ressemble, parce que c'est ce que je sais faire et ce que j'ai envie d'apprendre à faire mieux. Parce que c'est ce qui me passionne, m'obsède et surtout me rend heureuse. Je rêve parfois d'écrire des livres plus universels, des livres qui toucheraient tout le monde, tous les adolescents, les enfants et les adultes, et puis je me souviens : je ne suis pas universelle.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

J'écris avant tout pour celles et ceux qui se sentent en décalage avec les autres, pas à leur place dans les groupes, pas à leur place dans les rapports de force, pas à leur place à l'école, pas à leur place dans le monde, dans la réalité. Celles et ceux pour qui les livres sont parfois des amis plus réconfortants que les êtres de la vie réelle.

J'écris aussi à mon fils, à l'enfant, l'adolescent, l'adulte qu'il est et qu'il sera, pour lui donner des armes. J'écris encore à mon compagnon, pour essayer de le faire re-

tomber régulièrement amoureux de moi.

Et bien sûr, c'est à moi que je m'adresse, à l'adolescente mal à l'aise et chancelante que j'étais. Je tente de la faire rire, de la reconforter, de la toucher, de l'encourager, de la rendre fière. Et puis je m'écris à moi adulte, pour les mêmes raisons et pour élargir et enrichir mon empathie.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Dans mes livres, j'essaie de transcender la réalité. J'y prends pied comme on pousse sur le fond de la piscine pour tenter de rejoindre la surface. Je contrôle la réalité de mes livres comme une maniaque parce que la réalité de la vraie vie me laisse trop peu de prises. Je la transforme, je la déforme légèrement en prenant soin de toujours conserver quelque chose de son apparence. Je décale mon regard sur la réalité pour tenter d'en inventer une autre qui me convient davantage, et de mieux voir celle dans laquelle j'ai les deux pieds englués.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

L'enfant est heureuse et émerveillée (elle s'émerveille facilement), l'adolescente est plutôt fière, mais aussi déçue, car la réalité de sa vie d'adulte ne correspond pas vraiment avec son fantasme romantique. Cette existence n'est clairement pas assez rock 'n' roll.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Un clavier, une souris et un écran posé sur deux gros livres, un manuscrit à retravailler, une tasse de café tiède, deux ou trois tasses vides, des stylos mâchouillés, des post-its, des tampons et de l'encre, un carnet, des polaroïds ratés de Martin, Cyrus et moi, un dessin de Loïc Froissart qui représente un ours jouant du ukulele, des patchs Calvin & Hobbes et Fuck Anxiety, une petite stèle en bois peint offerte par Martin sur laquelle il est inscrit

« Dream big & dare to fail », une balle d'élastiques, une gomme, deux piles, deux post-its sur lesquels sont inscrits des mots et des bouts de phrases que j'aime, une ancienne clé rouillée de chez mes parents, une petite pince à cheveux violette, de jolies boîtes vides, un médiateur, souvent deux ou trois livres (en ce moment : *Le bon gros géant* de Roald Dahl, *Bad mother* d'Ayelet Waldman, et *La société anglaise* de François Bédarida). Et puis sur le mur qui me fait face, il y a des dessins, des textes, des photos, des images que j'aime. Par exemple : un dessin intitulé « What Sylvia Plath taught me » et, en ce moment, le plan du trajet suivi par les personnages du livre que j'écris.

J'adore mon bureau (la pièce), il est lumineux et coloré, c'est l'une des pièces les mieux décorées de la maison, il héberge les livres de Monstrograph et mes livres publiés, ma collection de livres de et sur Sylvia Plath, c'est ma grotte ouverte sur le monde, mon refuge, mon sanctuaire païen, ma *chambre à moi*.

Mais je n'y travaille presque jamais.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

La lenteur de ce métier me fatigue et m'exaspère souvent : la lenteur pour écrire un livre et le corriger, la lenteur des éditeurs pour accepter ou refuser un texte, pour envoyer un contrat, pour publier un livre, pour envoyer les redditions de compte ou payer les droits d'auteur. Cet étirement du temps éditorial crée de l'inertie, de la lassitude, de l'impatience. En toutes choses, j'aime aller vite, trop vite, je construis des meubles Ikea à l'envers parce que j'ai regardé la notice trop rapidement, j'écris des phrases qui n'ont pas de sens parce que j'ai tapé trop hâtivement, j'envoie des emails incomplets, j'aime ce que provoque l'empressement sur mon organisme et mon cerveau. J'aime réfléchir vite et sauter du coq à l'âne dans

les moments d'exaltation, autant que j'aime le silence, la solitude et l'introspection. Alors pour moi, écrire et publier des livres, cet art de la lenteur et de la solitude conjugués, est autant contre nature qu'évident.

C'est en partie pour ça que j'ai créé Monstrograph avec Martin, pour court-circuiter cette temporalité, et remettre de la spontanéité dans mon travail, dessiner un livre en une semaine et le publier un mois plus tard, ne plus dépendre du rythme et des décisions des autres.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non, mais je passe mon temps à chercher des manières d'enfiler de nouveaux gants, pour en avoir une panoplie toujours plus vaste à ma disposition.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Les contrats d'édition me mettent dans un état mixte assez désagréable : à la joie et à l'excitation de partir pour une nouvelle aventure se mêle l'agacement, la colère et l'indignation en découvrant le contenu de certaines clauses.

Le manque d'engagement et d'enthousiasme auquel je suis parfois confrontée, l'impolitesse et les logiques comptables ou politiques qui président à des décisions humaines, me mettent aussi très en colère.

Pour quoi milites-tu ?

Je milite pour l'optimisme et l'enthousiasme, pour la bienveillance, l'empathie, l'attention aux autres. Je milite pour le droit au silence et au bafouillement. Je milite peu dans les actions collectives parce que je ne m'y sens pas à ma place, alors j'essaie de le faire directement ou indirectement dans mes livres et dans ma vie intime.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Je passe ma vie à me tendre moi-même des pièges pour déjouer l'attraction terrestre du conformisme et de la langueur. Je sais que mon orbite tend naturellement vers la norme parce que mon organisme croit que la norme me rendrait heureuse (il a été éduqué à croire ça). Mais mon organisme se trompe, la norme me rendrait malheureuse, ou éventuellement, elle m'entraînerait dans une certaine tranquillité éteinte. Alors pour me piéger, parce que j'ai une trop bonne capacité d'adaptation, je me suis forcée à ne pas faire les bonnes études, je ne suis pas allée dans les bonnes universités, les prépas ou les grandes écoles, je n'ai jamais eu de vrai travail, j'ai abandonné les emplois non créatifs pour lesquels je me débrouillais bien. Je ne me suis jamais projetée dans aucun vrai métier de la vraie vie, pour que l'écriture et la musique restent toujours les seules choses qui comptent pour moi, les seuls objectifs professionnels qui méritaient que je leur consacre de l'énergie.

J'ai été élevée dans le souci de ne pas déranger, de ne pas dénoter, de me soucier du regard des autres, alors je m'oblige à déranger, à dénoter, à n'en avoir rien à faire du regard des autres. J'ai toujours été attirée par un certain flegmatisme, préférant rêver aux livres parfaits que je pourrais écrire plutôt que de suer à écrire des livres imparfaits. Alors je me lance sur des routes bancales sans possibilité de sortie, j'embarque les autres dans mes projets pour m'obliger à les mener à bien, j'annonce à mes éditeurs des textes que je suis loin d'avoir terminés, je propose des projets que je ne sais pas du tout comment mener. Et ça fonctionne.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Mon goût pour la solitude, mon indépendance forcenée, mon amour, mon fils, mes (rares) amis et mon envie de

trouver des alliés. La joie.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

L'enthousiasme, la gentillesse et l'idéalisme, la curiosité.
Le silence et le doute.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Tout. J'envie l'abstraction et le geste de la peinture et du dessin, j'envie le mutisme et l'universalité de la musique, j'envie le collectif du cinéma, j'envie l'immédiateté du théâtre, j'envie l'incarnation de la danse. J'envie ce qui manque à l'écriture : le fétichisme des accessoires et des outils, le lien direct avec le public, la faculté de créer des sensations sans avoir besoin du langage, et un rapport au corps autre que le mal de dos et d'épaules.

Alors je fais des lectures musicales, je compose des chansons, j'apprends à chanter et à danser les claquettes, je dessine, je monte des projets collectifs, parce que je veux avoir un peu de tout ça, je veux incorporer tout ce qui me manque dans ma pratique. Je tente de m'emparer, avec mes possibilités et le temps dont je dispose, de tout ce qui me fait envie. Je ne me limite pas à mes capacités, je ne m'interdis pas les autres arts sous prétexte que je ne suis pas douée ou que mille autres le font mille fois mieux que moi. Il n'y a pas de concurrence, je ne vole rien à personne, je ne revendique rien, j'ouvre simplement mon écriture.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Ne plus avoir d'idées. Sans idées, je ne tiens pas la longueur, je broderais un napperon de vide.
Mourir, malheureusement.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Les idées, justement, qui hantent des petites parties de mon cerveau en criant : « Ne m'abandonne pas ».

Le fait qu'écrire me rend heureuse, surtout. Si je n'écris pas pendant plusieurs semaines, je dépéris, je tourne en rond, je m'ennuie de moi, je m'assèche comme une vieille plante oubliée. Écrire est mon engrais.

L'envie d'être aimée, et celle de faire mieux.

Mon appétit.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je suis irritable, de mauvaise humeur, pessimiste, chiante, jusqu'à n'en plus pouvoir de moi-même (ou jusqu'à ce que les autres n'en puissent plus de moi). Puis je me confronte aux œuvres que j'aime et qui me donnent de l'énergie. Je regarde des films et des séries vues cent fois, j'écoute des musiques mélancoliques, je relis toujours les mêmes livres. Je lance des projets collectifs (comme ce livre). Je joue de la musique et je chante aussi, car le chant est un anxiolytique puissant.

Où est la joie dans ton métier ?

Partout. Dans le surgissement d'une nouvelle idée, dans le commencement d'un livre, dans les moments où l'écriture avance d'elle-même et où les personnages prennent corps, quand l'écriture m'écrit, qu'elle me permet de découvrir ce que je pense, dans l'acceptation d'un texte par un éditeur, dans le déballage du carton de livres, dans les retours positifs des lecteurs, dans l'adrénaline des lectures sur scène, dans les rencontres importantes, avec des lecteurs ou avec d'autres autrices et auteurs (il y a parfois des rencontres belles et intenses qui durent le temps d'un salon, d'une rencontre scolaire, de quelques journées — certaines perdurent autrement, d'autres disparaissent avec le retour à la réalité, une infime partie d'entre elles tisse son fil et grandit —, mais quoi qu'il en soit, il en

reste toujours une trace, un souvenir). Dans la fierté.

Qui sont tes allié-e-s ?

Martin, Cyrus, celles et ceux qui sont embarqués dans la même galère et qui se serrent les coudes, celles (et puisqu'il faut bien admettre que les alliées sont très majoritairement féminines, je continuerai cette liste au féminin) qui défendent les livres, les œuvres d'art et les artistes, celles qui les soutiennent, qui font appel à elles, qui les rémunèrent justement et rapidement, la Charte des Auteurs et Illustrateurs Jeunesse, le SNAC bd, la SGDL, le CPE, la toute jeune Ligue des auteurs professionnels, les libraires, bibliothécaires, médiathécaires, professeurs et enseignantes, employées de mairie, bénévoles, lectrices, blogueuses, éditrices, journalistes, médiatrices, chargées d'action culturelle, programmatrices de festivals et de salons, attachées de presse, et toutes celles qui se battent aux côtés des artistes et qui considèrent qu'écrire peut être un métier.

Qui sont tes ennemi-e-s ?

Celles et ceux qui pensent que les artistes n'ont pas besoin de manger, de se loger ou de payer la crèche de leurs enfants, celles et ceux pensent qu'artiste n'est pas un métier, mais un loisir d'héritier oisif ou de salarié passionné. Moi-même lorsque je me déconsidère, lorsque je jalouse, ou que je me laisse aspirer par le gouffre de la procrastination.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

J'écris non pas avec ma féminité, mais avec quelques milliers d'années d'histoire des femmes et du patriarcat sur le dos, avec tout ce que j'ai intégré de la norme en ce qui concerne mon genre, avec les injonctions silencieuses qui

pèsent sur moi et que j'absorbe comme une éponge, exemplairement. J'écris donc avec ma culpabilité de n'être pas assez présente pour mon fils, de n'être pas une assez bonne mère, parce que je pourrais passer plus de temps avec lui et moins de temps à écrire, parce que parfois je pense à mon livre en cours lorsque je joue avec lui. J'écris avec la conscience de ce qu'on nomme la littérature féminine, avec la peur d'y tomber, et l'envie de la défendre en même temps. J'écris avec la volonté forcenée de mettre en scène des personnages féminins forts et indépendants, des personnages qui — discrètement ou à grand fracas, en tout cas contre le réalisme —, renversent les stéréotypes de genre.

J'écris aussi avec ma peur irrationnelle d'un jour abandonner et de me laisser absorber toute entière par la vie domestique (bien que Martin et moi partagions totalement ces tâches), ou plutôt : j'écris contre cette peur, avec l'énergie que ça m'apporte de me battre contre elle. J'écris avec ma peur compulsive de manquer de temps, avec mon obsession pour l'égalité, j'écris avec mes contradictions, ma frustration, mon manque de confiance en moi et mon sentiment d'imposture (parce que je suis une femme ? probablement au moins en partie). Surtout, j'écris avec mon envie, malgré tout, plus que tout, d'être à la fois écrivaine, femme et mère, et mon ambition de faire les trois du mieux que je peux.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De mes lunettes de vue, d'un ordinateur, d'une prise de courant, d'une imprimante, d'encre et de papier, et si possible d'internet (mais j'imagine que si internet s'autopulvérisait, je m'en sortirais avec une bibliothèque). De stylos V-Ball 0,5 mm de couleur pour les corrections (c'est à peu près ma seule coquetterie).

Et idéalement de temps, d'un temps long qui déroule son

tapis vierge devant moi, pas d'un temps fragmenté par mille obligations.

Un cerveau reposé et du café sont également très utiles.

D'où viennent tes revenus ?

De mes droits d'auteur et droits dérivés (un peu), de lectures performées (un peu), d'ateliers d'écriture, de création sonore, et de rencontres (beaucoup), de boulots alimentaires (un peu), de bourses (parfois), de la CAF (un peu).

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Je fais de temps en temps de la rédaction. J'écris des textes de commande, de communication, et des tests psychologiques. Il y a quelques années, c'était mon travail à plein temps. Désormais, c'est un tout petit à côté dont je pourrais objectivement me débarrasser, dont je voudrais me débarrasser, dont j'annonce régulièrement que je vais me débarrasser — mais l'angoisse m'en empêche. Parfois rassurant, toujours anxigène.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Je vis dans une maison brinquebalante en périphérie d'une ville moyenne. La vie y est abordable, la maison n'a pas coûté très cher, il y a le nécessaire à proximité, nous avons de l'espace, un jardin et une place en crèche. Ce n'est pas le lieu de vie dont je rêve, j'aime la vie en ville, les cinémas, les librairies, l'agitation, les terrasses de café. Mais ce dont j'ai le plus besoin pour l'instant, c'est ça : de la place pour ne pas avoir l'impression d'étouffer et pouvoir faire de la musique, un jardin pour mon fils, pour respirer et pour faire quelques cultures, et une place en crèche pour avoir du temps. Nous sommes un couple d'écrivains avec tous deux des revenus irréguliers, mener une vie peu coûteuse est indispensable pour ne pas dé-

penser notre temps en angoisse et en travaux alimentaires.

Nous partons rarement en vacances et généralement pas bien loin, nous roulons peu en voiture, nous sortons rarement, nous restons beaucoup chez nous. Nos principales sorties consistent à aller au parc avec notre fils, nous balader en ville ou travailler au café. Ce sont des sacrifices qui ne nous coûtent pas beaucoup par rapport à la liberté des vies que nous menons.

On ne fait pas beaucoup le ménage même si parfois le désordre m'agace, la maison n'est pas très bien décorée, la plupart des travaux attendent depuis des années, les jouets de Cyrus et notre bazar envahissent toutes les pièces, le linge traîne, le jardin est plein d'herbes folles et la pelouse est trop haute, on brûle souvent des choses dans des casseroles, je ne suis pas toujours très bien habillée et presque jamais maquillée. Ce sont d'autres sacrifices faits à la normalité. Mais la plupart du temps je m'en fiche.

Les seuls « loisirs » pour lesquels nous nous autorisons à dépenser un peu plus d'argent ce sont les livres, les instruments de musique et le matériel de son, la nourriture, et les livres et les jouets pour notre fils (on le gâte trop).

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Depuis que nous vivons dans cette maison, j'ai chaque jour le choix de m'installer dans mon bureau, dans mon salon, dans mon jardin, sur ma terrasse, dans mon canapé, dans ma cuisine, sur mon lit, ou au café. C'est un luxe nouveau. Je peux changer de lieu d'écriture, j'ai de l'espace autour de moi et le silence ou le bruit dont j'ai envie. Je peux faire des pauses dans un espace naturel, alterner avec une activité plus physique comme le jardinage ou aller marcher ou courir (je le fais rarement, savoir que c'est possible me suffit).

Dans l'idéal, bien sûr, j'aimerais avoir une piscine ou un lac dans mon jardin (ou disons à moins de 500 m) pour commencer mes journées par un ou deux kilomètres de nage, mais je devrais survivre sans.

J'ai débarrassé mon écriture de la question de l'espace, ou du moins j'ai agrandi mon espace tandis que le temps s'est un peu resserré. J'écris aussi dans les trains, dans les halls de gare, dans les chambres d'hôtel, dans les cars régionaux. J'adore écrire dans les lieux de passage et de mouvement. J'écris en musique, dans le silence ou dans le bruit. J'écris particulièrement bien au petit matin (le problème reste de se lever) ou le soir, dans les extrémités. Mais la plupart du temps, j'écris la journée.

Je peux écrire partout, c'est une chance. J'ouvre mon ordinateur, je sors ma pompe à vélo, je gonfle ma bulle et j'écris.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Ce qui est choisi (et qui est immense) : la liberté — dont je ne pourrais pas me passer — pouvoir faire de ce que j'aime le plus mon métier.

Ce qui est subi : les boulots alimentaires, la précarité, l'angoisse quand je ne gagne pas beaucoup d'argent, le manque de temps, les conditions de publication, mon besoin en sommeil.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Je travaille lorsque mon fils est à la crèche ou lorsqu'il dort. Et même si j'aime passer du temps avec lui, c'est une contrainte temporelle, comme faire à manger, répondre à des emails, aller à des rendez-vous, faire des démarches administratives, étendre du linge. Ça affecte mon travail en ce sens que ça le limite en horaires. Je n'écris pas quand « l'inspiration » tombe du ciel ou

quand ça me chante. J'interromps parfois des séances d'écriture productives parce que je dois chercher mon fils à la crèche, faire à manger, ou rendre un travail alimentaire. J'ai d'ailleurs remarqué que c'est entre 17 et 22 h que j'écris le mieux, mais je n'écris presque jamais à ces horaires-là parce que ce n'est pas vraiment compatible avec une vie familiale. Parfois aussi, je n'écris pas, parce que ne pas écrire, errer sur internet, ne pas être productive, fait partie de mon écriture. Et j'ai du mal à l'accepter. Il m'arrive d'être frustrée de ne pas écrire quand je le voudrais, ou de ne pas réussir à écrire durant les plages horaires où je le pourrais, et cette frustration se répercute parfois sur ma vie familiale, mais j'espère que les moments d'exaltation se répercutent eux aussi, qu'ils compensent.

Il me semble qu'être parent et artiste est plus compliqué (ce pour quoi, sans doute, un certain nombre d'artistes choisissent de ne pas avoir d'enfants) parce que la société n'est pas adaptée à notre petite minorité invisible. Elle est prévue pour ceux qui travaillent en semaine et en journée, ceux dont les horaires de travail sont circonscrits, réguliers et correspondent au modèle dominant, elle est prévue – et c'est triste à dire – pour des métiers qui ne sont pas des passions, qui ne sont pas solubles dans vie privée.

Paradoxalement, j'écris davantage et avec plus de joie depuis que j'ai une famille, depuis que j'ai des horaires, que mon temps de travail n'est plus dilué à loisir dans ma vie quotidienne. Et puis j'écris avec l'espoir que mes livres puissent devenir des amis pour mon fils quand il sera plus grand, j'écris avec sa fantaisie et sa créativité, avec ce qu'il m'apprend (sur les enfants, sur le monde, sur moi), avec l'énergie, l'envie d'être un meilleur être humain et une meilleure mère, et l'optimisme qu'il m'apporte.

Vivre avec un autre écrivain influence aussi beaucoup mon travail : je vois Martin écrire ou ne pas écrire, nous travaillons tous deux à la maison, nous discutons de nos textes en cours en marchant vers la crèche, nous nous encourageons réciproquement quand nous sommes découragés, nous relisons nos manuscrits, nous écrivons des livres ensemble. Nous partageons notre rythme de vie et de travail, notre précarité. Nos emplois du temps sont suffisamment souples (à la faveur d'un agenda partagé parfois féroce­ment tetrisesque) pour pouvoir l'un et l'autre nous absenter plusieurs jours pour des festivals, des rencontres, des ateliers, des signatures, de lecteurs. Nous comprenons les va-et-vient des marées de l'autre parce que nous les vivons aussi. Des gens me disent souvent que travailler avec son compagnon, être toute la journée avec lui, ça doit être difficile, horrible. Mais ils se trompent. C'est un plaisir, un confort indéniable, et plein de délicieux nutriments pour le couple.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Pas mal de légumes, toutes sortes de tofus, du tempeh, du seitan, de la panisse, des nuggets végétaux et du ketchup pour les jours où j'ai besoin de réconfort, du fromage végétal fait maison, du fromage pour mon fils, du houmous, du jus de fruits, du cidre, des flacons de comprimés de vitamine B12, des tomates séchées, des olives, des champignons, de la levure maltée, des confitures, de la sauce tomate, de la moutarde, du lait d'avoine, de la crème de soja, des cornichons aigres-doux, de la citronnade maison, des restes.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Ça dépend des points de vue. Ceux qui me doivent de l'argent, les mairies qui trouvent que les tarifs de la Charte ou du CNL sont très élevés, ou les salons qui

veulent que je vienne bénévolement à une remise de prix diraient manifestement non. Mon esprit aimerait parfois dire non (ça rendrait les choses plus simples). Mais mon corps dit indéniablement, catégoriquement, gourmandisement, joyeusement oui, OUI, OUI.

Et puis, manger est quand même l'une des choses les plus joyeuses et réconfortantes au monde. Il ne fait pas de doute que les artistes, comme tout le monde, ont besoin de joie et de réconfort au moins trois fois par jour.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

J'aime qu'on m'interroge sur des choses auxquelles je n'ai jamais réfléchi parce que ça m'oblige à inventer une réponse.

Coline Pierré a passé son adolescence à rêver de devenir à la fois folk-star et écrivaine, mais elle a privilégié la seconde voie, celle qui permet de se cacher derrière son écran pour bafouiller. Mais les rêves d'enfance ont la vigueur de leur jeunesse et ils ont fini par fissurer le bitume de sa timidité. Sans s'en rendre compte, Coline a fait de la littérature une excuse pour monter sur scène et y jouer enfin de la musique. Désormais, si elle n'est toujours pas une folk-star, elle est écrivaine et musicienne. Et oser utiliser ces deux mots pour se décrire en se sentant légitime est son travail de tous les jours. Tant pis pour les bafouilles.

As-tu vraiment besoin de manger, Éric Pessan ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Je dis que je suis écrivain. Si la conversation s'engage, j'explique que j'écris des romans, des textes pour la jeunesse, du théâtre et de la poésie. Si la question est purement administrative, je réponds que c'est mon seul métier, je cotise pour ma sécurité sociale et ma retraite grâce à ce travail.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je me suis toujours refusé à autoanalyser mon travail comme les raisons qui ont fait de moi un écrivain. Je considère que je suis le moins bien placé pour savoir si mon rapport à l'écriture est sous-tendu par un inconscient besoin de me réapproprier le langage (ou de lutter contre lui). Ce que je peux dire c'est que, très jeune, j'ai appris que le langage était trompeur, piégé souvent. J'ai passé mon adolescence et le début de ma vie professionnelle à faire de la radio : c'était une autre forme de travail sur le langage, par l'oralité pure, par l'éphémère aussi. Quand j'ai vraiment commencé à écrire (vers 14 ans), je ne pensais pas au langage, je pensais à l'histoire, aux

personnages. Le rapport au langage est venu plus tard, lorsque j'ai compris qu'il ne suffisait pas d'écrire, il fallait *bien* écrire. Avoir des idées ou assembler des scénarios ne fait pas un livre.

Je suis quelqu'un qui réfléchit par écrit : la pensée naît au fur à mesure que je l'écris. J'ai l'impression de réfléchir autant par mes mains que par mon esprit. Mon rapport au langage passe essentiellement par la main.

Créer, c'est quoi ?

C'est essentiellement du plaisir. Cela ne signifie pas que ce n'est pas un travail, avec des contraintes, de la rigueur, des phases de profondes dépressions, mais c'est le plaisir qui prédomine.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

L'exaltation de ce qui va être. Parfois, j'ai du mal à savoir à quel moment je commence vraiment à écrire un texte : je prends des notes, je creuse des idées, je me documente sur un sujet et je réalise que j'ai déjà commencé à écrire.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand la fatigue des relectures et des corrections l'emporte sur le plaisir.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

C'est une très bonne question que je n'ai pas pu m'empêcher de me poser et à laquelle je n'ai jamais trouvé de réponse. Je ne suis pas devenu écrivain que je voulais être lorsque j'étais adolescent. J'ai grandi en lisant de la science-fiction et du fantastique, à 15 ans j'écrivais des textes qui relevaient de ces deux genres. Peu à peu, j'ai *glissé* vers la littérature générale. Quand un sujet de roman ou de pièce de théâtre se présente à moi, je ne cherche pas à savoir d'où il vient : s'il m'exalte, si je sens

un désir de le traiter, je me lance. Je crois tout de même que ce qui a dévié mes projets adolescents c'est le rapport à la langue : dans la littérature générale, j'ai trouvé une intensité de l'usage du langage qui fait parfois défaut dans les littératures de « genre » (souvent, d'ailleurs, à cause de traductions hâtives dans le cas d'auteurs anglo-saxons, il suffit de relire Ray Bradbury ou Isaac Asimov pour se rendre compte à quel point les traductions ont été bâclées). Peu à peu des sujets plus sociétaux se sont imposés à moi, ainsi que l'analyse des rapports humains, des névroses familiales.

A priori, je ne m'interdis rien (j'ai souvent rendu hommage à des thématiques issues de mes lectures adolescentes : dans les Géocroiseurs [La différence, 2004] trois météores vont s'abattre sur un village, Muette [Albin Michel, 2012] est une jeune fille qui paraît se transformer en animaux, La Hante [l'Atelier contemporain, 2014] modernise des mythes liés à la chasse et à l'animalité, Dans la forêt de Hokkaido [L'École des loisirs, 2017] parle d'une adolescente aux rêves divinatoires, etc.).

Peut-être qu'un jour j'écrirai un roman de science-fiction, je crois que j'aimerais bien, mais que je m'en empêche jusqu'à présent parce que ce serait une sorte d'acmé de mon parcours. Je crois aussi que la question politique a pris peu à peu une telle importance que je ne sais plus quelle science-fiction je souhaiterais écrire. En extrapolant sur mes angoisses présentes, je n'arriverais qu'à imaginer des futurs tragiques.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

J'ai écrit certains de mes textes en pensant à une seule personne : au cœur du cœur du manuscrit, il y avait un destinataire invisible (mort ou vivant, qui lira le livre ou ne le lira jamais, cela n'a pas d'importance). La plupart du temps, j'évite de penser aux lecteurs et surtout pas à mes

proches, cela me paralyse.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

À mesure que je vieillis, la complexité du monde contemporain et la complexité des individus m'apparaissent bien plus passionnantes que ce qui se passe sur les lunes de Jupiter. Je travaille depuis un an à un roman qui sera – je l'espère – à la fois très fantaisiste et très concret, il répondra aux questions que je me pose sur les marges de manœuvre que la société nous laisse : que faisons-nous pour rendre le monde supportable ? Comment luttons-nous contre tout ce que l'on nous présente comme inéluctable ? Comment agissons-nous en dehors de l'allégeance, du suivisme ou de l'opposition aux partis politiques traditionnels ? C'est un texte ambitieux pour moi, il me définit en tant que citoyen. Il y a une expression que je déteste : on nous demande d'être acteurs de nos vies, or l'acteur joue un rôle écrit par d'autres. J'écris un roman quasi burlesque qui proposera d'être l'auteur de sa vie. Plutôt que de calquer à la réalité, dans ce texte-là je préfère la réinventer.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je garde toujours à l'esprit qu'il serait fier, mais qu'il aurait aussi un peu honte. Quand j'avais 15 ans, je pensais qu'un écrivain était riche, qu'il était traduit dans le monde entier, que sa parole avait un poids dans les débats, qu'il était adapté au cinéma. Mon écrivain étalon était un type comme Stephen King : sympa, modeste, millionnaire, célébré, mis en scène par Brian de Palma, Stanley Kubrick, David Cronenberg, John Carpenter... Il faudrait une longue discussion avec l'adolescent que j'ai été pour lui expliquer que je suis heureux même si je vends 2000 exemplaires d'un livre, même si je n'ai jamais été imposable depuis que je ne fais qu'écrire, même si les

rare fois où j'ai voulu publier une tribune dans la presse, mon texte a été refusé.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Mon bureau est un foutoir où une girafe aurait du mal à retrouver ses petits. Mais il y a des livres : je garde certains livres posés là parce que je sens qu'ils ont en eux des phrases pouvant m'inspirer. Souvent, je ne les ouvre pas, leur présence est purement symbolique (c'est presque une superstition, ou du fétichisme). J'ai de quoi écouter de la musique, j'ai tout un matériel pour dessiner (le dessin, c'est ma récréation dans une journée d'écriture), j'ai des trucs et des machins dont j'ai fini par oublier la provenance. Je n'ai plus déménagé depuis 17 ans, les choses ont eu le temps de s'accumuler : j'ai un *stormtrooper*, Batman, une boîte scellée avec une œuvre de l'artiste Pierre-Yves Freund que je n'ai jamais ouverte (préférant le mystère de ce qu'elle peut bien contenir à sa découverte), j'ai un livre d'artiste créé par mes amis des éditions de l'Attente sur lequel j'ai commis le sacrilège d'écrire (il s'agit d'une édition de « Bagatelle pour un massacre » de Céline dont le texte a été remplacé par des pages rouge sang, je m'en suis servi comme cahier de notes), j'ai un poster de Philip K. Dick disant que « La réalité n'est qu'un point de vue », j'ai de vieux comics punaisés (des versions américaines de Spiderman, Daredevil et des X-Men offerts par des amis), j'ai des billets de théâtre accrochés aux murs (là, c'est très narcissique : des billets de mes pièces lorsque j'ai pu les voir jouées), j'ai quelques dessins de Patricia Cartreau aussi, avec qui je partage ma vie. Et j'ai un antique Bescherelle en guise de tapis de souris (il appartenait à ma mère enfant, il est noté à l'intérieur : Mlle Dartenuc Bernadette, 6 passage Bardos, Bordeaux, Gde).

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, régulièrement. Quand je ne sais pas comment je vais vivre dans trois mois. Quand je fais des dossiers et que mon projet est refusé alors que le projet de quelqu'un qui a obtenu trois bourses et deux résidences la même année est accepté. Quand un éditeur m'informe que mon livre ne sera plus commercialisé et que les stocks vont être pilonnés. Quand je sens que je pourrais devenir jaloux ou aigri. Jamais quand j'écris.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Objectivement, j'ai 48 ans, j'ai travaillé dans l'animation socioculturelle, j'ai préparé un DFA (diplôme permettant de diriger un centre socioculturel), mais j'ai écrit mon premier roman plutôt que mon mémoire, j'ai travaillé quelques années comme directeur d'antenne d'une radio associative, cela fait presque 15 ans que je n'ai d'autre métier qu'écrivain. Soyons réalistes, je suis totalement mort sur le marché du travail. Même pour travailler dans une structure littéraire, il vaut mieux avoir des diplômes qualifiants qu'une grande connaissance de la littérature ultra-contemporaine. Non-diplômé, je ne pourrais même pas mener des ateliers de creative writing en fac. Si je raccroche, je n'ai plus rien. Cela ne signifie pas pour autant que je continue par cynisme ou résignation. J'ai quatre livres à paraître, j'en écris deux en ce moment, j'ai en moi encore des dizaines de livres. J'ai cette chance inouïe d'exercer un métier qui correspond à une passion. Il faut juste que je veille parfois à ne pas m'essouffler.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

L'entre-soi, le mépris, les passe-droits, les escrocs, les quite-poussent-quand-tu-es-fragile, le sourire qui naît au coin de certaines lèvres quand tu ne publies pas chez

l'éditeur à la mode (Albin Michel, dans certains milieux, c'est la lèpre), le même sourire quand tu écris pour la jeunesse, les heures et les heures perdues à composer un dossier pour un appel d'offres qui est pipé d'avance, l'arrogance, l'enfumage, l'auteur jeunesse avec qui tu parages une table ronde qui explique aux élèves qu'auteur n'est pas un métier, qu'elle écrit depuis que ses enfants sont grands parce qu'elle s'ennuie, que c'est son éditeur qui lui suggère les sujets de ses livres, la fin et le titre..., elle m'agace tout autant que l'auteur de littérature disant qu'il ne s'écrit rien de bien depuis la mort de Lautréamont, ou que le poète qui explique que le roman est un genre mort et réactionnaire, ou que l'auteur de théâtre qui méprise la poésie, ou que le libraire qui souffle parce qu'il se publie trop de livres.

Pour quoi milites-tu ?

Ma sensibilité est profondément ancrée à gauche. J'en reviens souvent à la déclaration de principes du parti socialiste (celle adoptée en juin 2008) : « Être socialiste, c'est ne pas se satisfaire du monde tel qu'il est, c'est vouloir changer la société. L'idée socialiste relève, à la fois, d'une révolte contre les injustices et du combat pour une vie meilleure. Le but de l'action socialiste est l'émancipation complète de la personne humaine ». Ces phrases sont à mes yeux parfaites. Cela ne veut pas dire que je sois un militant socialiste, le PS a largement trahi sa propre idéologie, cela veut dire qu'il y a là matière à s'inspirer pour combattre quotidiennement : je milite pour une société où l'humain est au centre, je milite contre la performance et la compétitivité, je milite pour un monde où chaque individu est important et émancipé. Je milite aussi pour un monde laïque, où la religion est une affaire individuelle et absolument pas un modèle politique. Je milite pour le droit d'être idéaliste (vous

avez remarqué ? Dès que l'on s'approche de ce genre d'idées, il y a toujours quelqu'un qui vous infantilise en vous jugeant idéaliste. Avoir des idéaux est devenu péjoratif, tout autant qu'être intellectuel dans la Chine des années 50). Je milite pour le droit des individus à évoluer, à ne pas être écrasés par une prédestination sociale dès leur naissance. Je milite pour qu'un trader ait moins de pouvoir qu'un poète. Je milite pour que l'on ne reconduise pas menottés à la frontière des gens qui ont risqué leur vie dans des bateaux surchargés. Je milite contre les 80 personnes qui détiennent autant de fortune que les 3,5 milliards de gens les plus pauvres de la planète. Je milite, lorsqu'un avion s'écrase, pour que la mort d'un homme d'affaires ne coûte pas 1000 fois celle d'un enfant. Je milite contre ce nœud coulant libéral et financier qui étouffe nos vies. Je pourrais continuer éternellement cette liste.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Le principal piège souvent revenu est de croire aux promesses : les gens veulent travailler avec toi, ils t'appellent, ils te sollicitent, et te laissent tomber dès qu'ils se lassent où dès qu'une pépite brille plus fort que toi. Cela induit maintenant de ma part une certaine méfiance lorsque naissent des projets bien que je n'aime pas être méfiant, j'aimerais pouvoir m'enthousiasmer sans crainte.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Le désir. Tant que j'aurai le désir et la joie et l'exaltation de l'écriture, je continuerai.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Le désir, donc. Et sans doute une certaine naïveté, une fraîcheur. Un ami auteur m'a expliqué que si je voulais un grand prix littéraire, il fallait que je m'investisse, que

je rencontre chaque juré, que mon visage devienne familier à leurs yeux. Je préfère croire que j'aurai le Goncourt un jour parce que j'écrirai un livre formidable.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

La musique est très importante dans ma vie : j'en écoute souvent, j'écris en musique, j'adore les projets croisés avec des musiciens. La musique possède une immédiateté que la littérature n'a pas. Quand j'étais ado, lors des fêtes, il y avait toujours un type avec une guitare sèche qui aimantait les filles. Les écrivains ne peuvent pas rivaliser : lire un poème lors d'une soirée, c'est casser l'ambiance tout de suite.

Et pour être très pragmatique : j'envie la possibilité de l'intermittence aux artistes du spectacle vivant (même si leur statut est difficile à obtenir et à conserver). Un auteur exerce une profession libérale, sans droit au chômage.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

La mort.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Le désir encore vif, les rencontres avec les lecteurs, voir des collégiens jouer un de mes textes, recevoir une lettre d'un-e lecteur-trice ; le fait qu'en fermant les yeux chaque soir je pense au plaisir que j'aurai à écrire le lendemain.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je regarde celle avec qui je partage ma vie, je regarde mes enfants et je me dis qu'ils n'ont pas besoin d'un compagnon ou d'un père écrasé au sol.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans l'acte même de l'écriture et dans les échos de cet acte chez les lecteurs.

Qui sont tes allié·e·s ?

Au fil du temps, on se constitue une famille, mouvante, changeante : des artistes, d'autres écrivains, des éditeurs, des journalistes littéraires... C'est forcément un peu un entre-soi, mais cela permet d'échanger, de partager. J'ai déjà demandé à des amis auteurs de lire des textes en cours pour m'aider à voir ce qui n'allait pas. Je rends volontiers ce service à d'autres auteurs. Cette communauté-là est essentielle. Vivant à la campagne, je suis sinon très isolé.

Et mes autres alliés sont les lecteurs de mes livres, ceux pour qui mon travail a de l'importance.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Les éditeurs qui ne paient pas les droits aux auteurs, les metteurs en scène qui bloquent les droits d'un de mes textes de théâtre pour deux ans et n'entreprennent aucune démarche pour le produire, les élus cyniques pour qui la littérature n'est viable que si elle génère de hauts profits, ceux qui méprisent la culture, les cadres comme les militants du Front National, la professeure de français qui dit devant moi à ses élèves que cela ne sert à rien de lire un auteur contemporain tant que l'on ne maîtrise pas tous les classiques de la littérature, le rire imbécile du député qui m'avoue qu'avec ses responsabilités il n'a pas le temps de s'amuser à lire un livre, l'administrateur d'un collège – qui annule une rencontre organisée et budgétée par un professeur-documentaliste parce qu'il ne sait pas ce que sont les AGESSA et qu'il ne veut pas le savoir – me déclarant au téléphone qu'il ne travaille pas avec les écrivains amateurs, mais seulement avec les professionnels qui ont une association pour facturer, les laboratoires

privés qui copyrightent l'ADN de l'humanité, les sociétés qui veulent m'interdire de planter des tomates dans mon jardin et d'en replanter l'an prochain en gardant des graines, celles et ceux qui n'ont jamais lu un poème, non pas parce qu'ils ou elles n'ont pas accès aux livres ou à la lecture, mais parce qu'ils ou elles sont convaincus que lire de la poésie c'est perdre un temps précieux...

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Je ne sais pas ce que j'écrirais si j'étais une femme, mais je sais qu'être un homme me rend sans doute les choses plus faciles. Sauf quand on m'invite plusieurs mois en résidence et que j'explique que je ne souhaite pas être séparé trop longtemps de ma famille : ce genre de réponse fait ouvrir de grands yeux à mes interlocuteurs, cela les surprend de la part d'un homme alors qu'ils ne seraient pas surpris de l'entendre de la bouche d'une femme.

Être un homme m'évite d'avoir à sans cesse justifier ma pratique. Mes amies auteures me confient que leur statut d'écrivain est régulièrement remis en question. Cela m'évite aussi de me faire draguer par mes éditeurs.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un stylo, un carnet, un ordinateur et une connexion internet qui facilite le travail de recherche. Un Bescherelle et un dico en ligne ou en papier quand vient le moment de me relire.

D'où viennent tes revenus ?

Pour moitié de mes droits d'auteurs (entre la jeunesse, la littérature adulte et – parfois – le théâtre. Mon théâtre est beaucoup joué par des amateurs ou en milieu scolaire, cela fait circuler les textes, mais ne rapporte pas un centime à l'auteur). Pour moitié par des ateliers d'écri-

ture et des rencontres rémunérées. J'anime aussi ponctuellement des soirées littéraires et j'écris dans des revues ou des magazines.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Je n'aime pas la notion de « boulots alimentaires », j'anime des ateliers d'écriture et parfois des rencontres littéraires, ce sont mes « boulots » parallèles, mais je les considère comme partie intégrante de mon travail. Je serais incapable de rester chez moi à écrire tout le temps. J'ai fait le choix voici quelques années de me recentrer sur les publics « captifs » ou « n'écrivant pas ». Quand je travaille avec des éducateurs de rue ou des professeurs formidables, j'ai l'impression d'être en parfait accord avec ma sensibilité politique et mes convictions d'éducation. Année après année, je vais dans les classes, je vais à la rencontre de groupes, et je tente de convaincre les participants que lire est une chose plaisante et qu'écrire est une activité extraordinaire. C'est parfois très difficile, c'est souvent très valorisant, et je me sens à ma place.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

D'une manière générale, nous vivons chichement. Ma compagne est plasticienne, nous partageons les mêmes angoisses et la même précarité. D'un côté, nous avons fait le choix d'une vie qui peut être qualifiée de « bourgeoise » : j'ai contracté un crédit pour acheter une maison du temps où j'avais un CDI ; vivant à la campagne dans un village sans gare ni bus, nous avons deux voitures ; nous avons eu trois enfants ; nous avons un grand jardin... et d'un autre côté, nous n'avons jamais été impossibles, nous frôlons régulièrement les minima sociaux, nos enfants ont intégré dès leur plus jeune âge qu'ils n'auront jamais autant de jouets ou d'appareils électroniques que leurs camarades. Je crois que ça a été compli-

qué pour chacun d'entre eux, mais ils ont compris nos choix de vie et ils sont maintenant de jeunes gens conscients de la valeur de l'argent et du travail. Notre fille aînée est étudiante et vendeuse en CDI depuis deux ans dans une boutique d'encadrement, elle est boursière, autonome. Si nous avions pu, nous lui aurions évité d'avoir à travailler en parallèle de ses études.

Acheter une maison voici dix-sept ans avec un crédit immobilier très bas nous permet de vivre avec peu. Nous serions incapables de régler un loyer pour un appartement moitié plus petit que notre maison et nous ne pourrions présenter aucune garantie à un éventuel propriétaire. C'est la raison pour laquelle je vis à la campagne et pas en ville : le prix de l'immobilier est bien plus bas, et dans moins de deux ans, la maison sera totalement payée, l'argent du crédit servira à aider nos enfants. Pour ma part, je m'achète très peu de vêtements, je les porte jusqu'à ce qu'ils tombent en morceaux, j'évite les marques. Nos meubles sont de bric et de broc. On fait du camping l'été. J'écris ce texte sur un PC acheté en promotion, je n'ai jamais eu le MacBook que je vois entre les mains d'une grande partie des écrivains. Je cuisine plutôt que d'aller au restaurant (et j'adore cuisiner). Je n'ai jamais voyagé au-delà de l'Europe. Mais je n'ai pas l'impression de vivre en me sacrifiant : notre économie est vulnérable, mais nous n'avons jamais connu le dénuement.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Lorsque j'ai un livre qui marche, j'accepte moins d'ateliers ; lorsque les droits d'auteurs diminuent, j'en accumule plus. Pour être concret, depuis janvier 2017, la vie est devenue très difficile suite à l'effondrement de deux projets : j'ai dû arrêter d'écrire un roman sur lequel je travaillais depuis une petite année pour ajouter des ate-

liers à mon emploi du temps. Je pensais que cela serait pour un ou deux mois, cela a duré six mois. Forcément, quand je reprends un texte laissé de côté depuis six mois, ça a des conséquences sur le texte lui-même. J'aurais écrit sans me préoccuper de devoir gagner ma vie, le roman serait déjà fini. Et maintenant que je le retravaille, il évolue, il ne sera pas le livre que j'aurais écrit sans cette longue coupure. Il m'a fallu du temps pour le réapprivoiser, pour retrouver l'exaltation originelle. Et la reprise de l'écriture se fait par la transformation de certains chapitres, voire de la structure. Je ne peux pas mettre un projet en stand-by pendant aussi longtemps sans qu'il soit affecté dans son fond et sa forme. Je n'écrirai jamais le roman que j'avais projeté voici deux ans. Peut-être sera-t-il plus mûr, peut-être perdra-t-il en spontanéité et en énergie, je n'en sais rien. Il faudrait que j'aie dans des univers parallèles pour rencontrer d'autres moi-même n'ayant fait aucune coupure pour comparer les différences.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Je choisis mes éditeurs, je choisis le rythme de mes publications, je choisis d'animer des ateliers avec tel ou tel type de public. Le reste est subi : une brusque commande peut ajourner un travail d'écriture (des commandes imprévues, cet hiver – par exemple – l'Opéra National de Paris m'a proposé un beau projet que j'ai accepté et qui m'a contraint de bousculer mon calendrier). Je subis les bonnes autant que les mauvaises nouvelles, cela fait partie intégrante de l'activité d'écrivain : un coup de fil ou un message peuvent bousculer brusquement un emploi du temps compliqué.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Avoir une famille m'a offert une stabilité que je n'aurais jamais connue, sinon. Et sans doute l'énergie d'avancer. C'est en grande partie parce que j'ai eu des enfants que j'ai commencé à écrire de la littérature jeunesse. Je me suis demandé si j'écrirais les mêmes livres en l'absence d'une famille, si je ne me censure pas pour ne pas blesser mes proches, la question demeure théorique, il me faudrait de nouveau un voyage à travers les multivers pour trouver un autre moi célibataire et sans descendance. Je suis persuadé que j'ai pu publier une trentaine de livres grâce à la force que me donne ma famille.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Le frigo est souvent bien garni : habiter à la campagne, c'est prendre la voiture pour aller faire les courses, alors il faut rentabiliser le déplacement. On y trouvera des légumes (achetés chez un producteur, non bio, mais raisonné, dont les prix sont équivalents à ceux des supermarchés, ce sont des légumes de saison uniquement – impensable de manger des tomates en janvier), toutes sortes de fromages – l'un des piliers de notre alimentation, des sauces (pâte de curry vert, pickles à la mangue, moutarde, pesto...), peu de viande (mais de la viande quand même, achetée chez un boucher), des glaçons pour l'apéritif, des jus de fruit...

As-tu vraiment besoin de manger ?

J'ai envie de répondre très littéralement à cette question : oui. Je reçois une cinquantaine d'invitations chaque année où l'on me demande de traverser la France pour venir participer sans rémunération à un salon du livre sur deux ou trois jours. Cette semaine, je me suis fait engueuler par une professeure de français qui monte une de mes pièces de théâtre avec ses élèves et juge grossier de ma part que je n'aille pas à mes frais à 600 km de

chez moi pour assister à la représentation. Et je ne parle pas des lectures et signatures aux quatre coins du pays. Cinquante invitations, c'est une par semaine, c'est à chaque fois un ou deux jours d'absence, un ou deux jours loin de ma famille, loin de mon bureau, où je ne gagne pas ma vie, alors je refuse. Parfois les organisateurs le comprennent, parfois ils se vexent. Dans la littérature jeunesse – autre exemple –, il existe ces prix où l'on informe l'auteur qu'il a été sélectionné, qu'un certain nombre de classes liront ses livres à condition qu'il s'engage à être présent tout un week-end sans être rémunéré. Comme si le fait de faire lire les livres d'un auteur méritait une récompense. Et il y a les prix qui ne sont remis que si l'auteur est présent (à ses frais souvent) pour recevoir sa composition florale ou le chèque qui couvrira à peine le billet de train acheté à la dernière seconde. Et il y a les délais – souvent très importants – entre l'action effectuée et le paiement de cette action, les collectivités ne se rendent pas compte que le temps ne s'écoule pas à la même vitesse au village et au château.

Écrire est un métier. Rencontrer des lecteurs, faire un discours, répondre à des questions est un métier. Les écrivains ont besoin que leur métier leur rapporte de l'argent pour pouvoir manger. Cette évidence simplissime est si souvent perdue de vue.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

En règle générale, on demande toujours à l'écrivain pourquoi il a écrit tel ou tel livre. Je rêve que l'on me pose les questions du comment. Cela arrive, mais tellement plus rarement : les questions de choix de narration, d'usage de temps, de structure, de point de vue, de découpage en chapitre ou fragments. J'ai l'impression de pouvoir répondre sincèrement à ces questions-là, et pas

d'inventer des justifications et des théories après-coup.

Enfant, Éric Pessan découvre que le whisky contenu dans un verre s'en échappe en apesanteur pour former une sphère flottante, que lorsque l'on est piqué par une araignée radioactive on devient un justicier masqué, qu'avec un peu d'ingéniosité un naufragé réinvente sa vie sur une île déserte visitée par de dangereux cannibales. Adolescent, il fréquente les monolithes noirs orbitant autour de Jupiter, les couloirs de l'hôtel Overlook, part en Grande Garabagne et se passionne pour un homme ébloui par le soleil sur une plage algérienne ayant un pistolet dans sa poche. De tout ceci, il garde la conviction qu'ouvrir un livre c'est aller vers une possible surprise, que lire et écrire sont des bonheurs inquiétants et nécessaires. Tout le reste n'est que hasards, contingences matérielles compliquées, et ne mérite pas d'alourdir le plaisir offert par la littérature.

As-tu vraiment besoin de manger,
Eddy Pallaro ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Je dis que je suis auteur de théâtre ou écrivain.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?
Celui qui concerne la vie et la mort je crois, comme pas mal de gens.

Créer, c'est quoi ?
C'est affiner son ouïe et sa vue. C'est ouvrir ses sens. C'est dialoguer avec soi et les autres. C'est être en lien avec ce qu'on a de plus profond et avec ce qu'il y a de plus grand. C'est être précis. C'est modifier le réel s'il existe, tant il y en a de perceptions différentes. C'est jouer au médium. C'est puiser dans la vie pour en extraire de la matière. C'est œuvrer. C'est du travail.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
C'est le début d'un voyage. C'est une inconnue. C'est un mélange d'angoisse et de joie. C'est la peur de l'échec et l'excitation de trouver quelque chose de rare. C'est se

fixer un cadre de travail, une hygiène de vie, une rigueur.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand je suis fatigué. Quand je ressasse. Quand je sens que la pièce n'a plus besoin de moi.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Parce que je suis ce que je suis. Parce que je ne suis pas maître de ce que j'écris : j'ai une histoire, je vis à une époque précise, entouré de certaines personnes, dans tel environnement, en France... Parce que je viens d'où je viens et que je ne sais pas où je vais.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Aux lecteurs, au public, puisque j'écris pour le théâtre, à moi, à ceux qui ne sont pas indifférents à ce que j'écris — à ceux qui viendront après moi ?

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Il me permet de m'approprier la réalité, de la transformer, de trouver une certaine liberté. Il me permet de m'échapper, de m'évader. Il me procure de la joie, des angoisses, des douleurs, de la sérénité. Il me permet de gagner de l'argent, de me nourrir, de me vêtir, de m'occuper de ma famille, d'être indépendant, de structurer mes journées, de rencontrer des personnes, de voyager.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Il est surpris. Il se demande comment tout cela est arrivé. Même s'il est dubitatif parfois, il m'encourage à m'affirmer. Il lui arrive d'avoir peur. Mais il reste positif. Il me dit qu'on ne vit qu'une fois.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Il y a le plateau de mon bureau d'abord, en bois, sur des

tréteaux. J'aime le côté sommaire et brut. C'est un bois que j'ai verni pour le protéger. Il y a quelques crayons, une gomme, un taille-crayon, un cahier, mon ordinateur. Parfois il y a des livres, des dossiers, mais la plupart du temps il y a juste le nécessaire pour travailler.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Marre, non. Mais il m'arrive d'être fatigué.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non. Pour faire quoi ?

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

L'arrogance peut-être. Le travail mal fait ou bâclé. Mais ça concerne tous les métiers. Ce n'est pas lié qu'aux pratiques de l'écrit.

Pour quoi milites-tu ?

Je ne suis pas militant. Si je devais militer pour une cause, ce serait peut-être pour celle du temps, le temps pour soi et pour créer.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Peut-être, mais je ne m'en suis pas rendu compte. J'ai peut-être pris ça pour des accidents.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Mon fils, ma famille, mes ami-e-s, mes amours, les livres, écrire, les arts, la démocratie.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Mon fils, ma famille, mes ami-e-s, mes amours, les livres, les arts, la vie, la démocratie.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Je pourrais envier à certaines pratiques de ne pas avoir à affronter la question du sens.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

La mort, la faim, la dictature.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

L'intérêt pour mon travail.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je ne fais rien. Je me repose. Je ne m'expose pas. Je prends soin de moi. J'attends que mon corps ait de nouveau des forces.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans les petites choses, l'élaboration d'une phrase, dans le développement d'une intuition, dans la découverte d'une inconnue, et puis dans le partage.

Qui sont tes allié·e·s ?

Ceux qui me veulent du bien, qui m'encouragent, qui sont francs, qui prennent du temps pour ce que je suis et ce que je fais. Mon corps est mon allié, la vie.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

La complaisance, la flatterie, l'arrogance.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Je suis issue d'une culture, d'une éducation. Je suis né et j'ai grandi à une certaine époque dans un pays précis. Donc, oui, le fait que je sois un homme a une influence sur ce que je suis et mon travail.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?
D'un ordinateur, d'un crayon et d'un cahier.

D'où viennent tes revenus ?

De mes droits d'auteurs liés aux représentations de mes pièces ou à la vente de mes livres, de commandes, de lectures, d'ateliers d'écriture.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'écris aussi pour me nourrir.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Je saisis les opportunités qui se présentent à moi. Je n'ai pas de stratégie ou d'organisation précises. Je travaille quotidiennement. J'initie des projets. Je réponds à des demandes. Je suis curieux de différentes formes d'expression et de gens. J'aime faire des expériences. Je poursuis des collaborations avec des gens que je connais depuis longtemps. J'en démarre de nouvelles. Certaines s'arrêtent d'elles-mêmes. Je transmets ce que je crois savoir. Je continue à apprendre. Les choses se mettent en place plus ou moins naturellement. Je suis mon intuition.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'ai plutôt de bonnes conditions de travail. Je travaille la plupart du temps chez moi. J'essaie juste de faire attention aux rythmes et aux besoins de mon amie et de mon fils.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Je pourrai dire que rien n'est subi parce que j'ai choisi.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

J'ai un peu moins de temps pour l'écriture, car je dois

m'occuper de mon fils (aller le chercher à l'école, jouer avec lui, le nourrir, le coucher...). Mais de façon générale, j'arrive à me ménager de bonnes plages de travail. Je suis obligé de programmer un peu plus les choses. Il y a moins de place pour l'improvisation.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des carottes, un radis noir, des courgettes, des betteraves, du fenouil, du brocoli, une aubergine, des cornichons, des olives, des galettes de blé noir, des pruneaux, du soja, de la confiture d'abricot à la lavande, du pecorino, de la provola, du gorgonzola, du poisson, de la moutarde, du beurre, des câpres, du pineau des Charentes, du vin blanc, du jus de pomme.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Certains disent que c'est un des derniers besoins de l'homme. Mais j'aime le plaisir que cela me procure. J'aime cuisiner pour moi et pour les autres. Souvent le midi je fais un repas très léger pour rester bien éveillé l'après-midi.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Je n'ai jamais voulu qu'on me pose une question particulièrement.

Eddy Pallaro a commencé le théâtre en tant qu'acteur.

Aujourd'hui, il écrit et met en scène ses pièces. Il a créé une association, « L'atelier des fictions », qui est un outil de production et de diffusion. Il collabore avec différentes personnes, dont Béragère Vantusso et Jean-Baptiste André. Ses pièces sont éditées chez Actes-Sud-Papiers, les éditions Lansman, et les éditions Crater.

As-tu vraiment besoin de manger,
Martin Page ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Je dis écrivain. C'est un beau mot, simple, heureux et quotidien. Pendant longtemps j'ai eu du mal à l'utiliser, c'était trop chic pour moi. J'ai des amis qui n'y arrivent toujours pas, pour eux un écrivain c'est un génie mort. C'est triste qu'on mette de telles idées dans la tête des gens. Je suis pour une utilisation accueillante du mot « écrivain ». Que des gamins qui ne savent pas qui est Flaubert s'en saisissent. Il ne s'agit pas de désacraliser ce mot, mais de rendre ce sacré disponible. J'aime l'idée que le même mot serve pour Franz Kafka et Amy Sherman-Palladino.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

J'ai un problème avec tout, je crois. J'ai du mal à me connecter avec les autres. Je n'ai jamais cessé d'être ce gamin solitaire dans la cour de récréation. Je suis nul en relations sociales. Je ne sais pas trop comment ça marche, prendre un café avec quelqu'un est compliqué je trouve.

Je suis à l'aise quand on a un truc porté en commun : quand on cuisine ensemble, quand on jardine, quand on fait du sport, quand on crée un livre collectif. J'ai souvent un sentiment de fin du monde, ça me rend angoissé, joyeux et inspiré, et je crois que j'arrive à être bien avec ceux qui vivent sous ce climat de catastrophe, car ils savent que tout compte, que nous sommes proches, que nous sommes frères et sœurs, qu'un sourire est important et que tout est une question de vie ou de mort, alors qu'on se doit d'être légers et extravagants.

Créer, c'est quoi ?

Donner du plaisir et des armes. Mais le plus important : le réjouissant, calmant, réconfortant, excitant, punk, politique, plaisir. Écrire c'est convoquer des parfums et pour moi c'est un parfum de cannelle, de *pumpkin mix spice*, de frizzy pazy, d'une orange piquée de clous de girofle.

C'est aussi foutre le bordel et envoyer balader toutes les injonctions au bon goût, à la respectabilité, à l'approbation, à la cohérence.

Je me souviens avoir lu un article d'un critique qui s'insurgeait que la littérature puisse être vue comme un réconfort. Le pauvre homme était en colère. Tant pis pour lui. La littérature, ça peut être tout, réconfort (punaise, il faudrait lui offrir un livre sur l'origine du blues, il apprendrait des trucs sur le réconfort et les artistes, il faut vraiment avoir eu le cul bien au chaud pour sortir un truc comme ça), pas réconfort : on s'en moque, lui mettre des limites (« Ça sera ça, mais pas ça ») est le signe d'une volonté de l'étriquer et de la cadrer. Je revendique l'aspect totoresque de certains de mes livres. Je ne dis pas que la littérature ne doit être que ça. Mais c'est une de ses possibilités. On va faire ce qu'on veut, mec. Il y a en France, une volonté de légiférer sur le monde des

arts : il s'agit de contrôler, de dire le vrai et le bien. Il y a quelques années, un écrivain (un académicien, je crois) disait : « J'ai toujours l'impression que le romanesque, raconter des intrigues, c'est sale ». C'est frappant de voir que le milieu littéraire est plein d'affects qui recyclent de vieilles morales religieuses : « c'est sale », « c'est mal », « ce n'est pas pur », « les lecteurs sont paresseux », « le style n'est pas assez lavé », « le seul engagement possible pour l'écrivain c'est la littérature », « il ne faut pas utiliser de métaphores », etc. Mais punaise, lâchez-nous avec votre puritanisme. Les prédicateurs règnent. Comme nous sommes vraiment cernés, la France a une autre triste particularité, c'est la proximité d'artistes soit avec le pouvoir en place (de droite ou de gauche), soit avec des systèmes politiques totalitaires (la collaboration, l'antisémitisme, le racisme, le sexisme, une complaisance à l'égard de la pédophilie, le stalinisme pour les surréalistes, Aragon, Éluard et tant d'autres, le maoïsme). Contrôle du milieu artistique, climat de violence intellectuelle : les artistes et leurs soutiens sont trop souvent du côté de la force et de l'autorité. J'ai besoin d'écrivains qui critiquent la norme et la coercition et ne les applaudissent pas sans cesse, j'ai besoin, par exemple, de *Men explain Lolita to me* et *80 books no woman should read*, de Rebecca Solnit, du *Ventre des femmes*, de Françoise Vergès, de l'œuvre d'Édouard Glissant, de celle de Paul Nizan et de celle de Mireille Havet. Un ami me racontait que dans les écoles d'art il y a quinze ans, le dessin et la peinture étaient vus comme périmés, il fallait faire des installations ou de la vidéo. C'est quand même assez gonflant tous ces gens qui veulent dire le bien et le mal, le pur, le chic, qui est artiste, qui ne l'est pas. La religiosité athée du monde de l'art ne me dérange pas en soi (même si la lecture de Michel de Certeau serait nécessaire à ces croyants), mais on aurait un monde plus libre et plus

joyeux si on y accueillait aussi, par exemple, l'esprit de Jah Rastafari, des yōkai, de wicca, et quelques korrigans. Et si on donnait le prix Goncourt à Rumiko Takahashi, Kery James ou Ryan Murphy, pour mettre un heureux et salubre bordel dans le soi-disant monde des lettres.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est un peu comme sauter dans le vide avec du tissu, du fil et une aiguille pour, peut-être, arriver à construire un parachute.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand je me dis « Ok, ça va », j'écris alors les quelques pages de Remerciements (je chéris ces pages même s'il n'y en a que dans mes romans adulte). Ensuite il y a la lecture de Coline, celle de ma meilleure amie, Manon, celle de mon éditeur ou éditrice, des correcteurs. Puis les épreuves, et je demande toujours des secondes épreuves. Et quand le livre sort en poche, je redemande des épreuves et j'écris une postface.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Ça tient à ma biographie, à mon corps, à mes idées, et à ma position : comme un danseur qui danse avec la gravitation (avec et contre cette force fondamentale de l'univers). J'écris en réagissant aux forces sociales, psychologiques, historiques qui s'exercent sur moi, elles sont un poids et dans le même temps j'y trouve mon élan et de la puissance, elles me permettent de créer des figures qui, je l'espère, sont belles et émeuvent. Des formes qui peuvent donner à d'autres des idées pour aussi jouer avec ces gravitations. Nous avons une liberté folle dont nous ne faisons pas beaucoup usage.

Ensuite j'écris pour donner à entendre des voix qu'on n'entend pas. Je veux défendre les gens ordinaires. Je

veux dire leur beauté et leur génie.
Des livres m'ont sauvé la vie et sont des amis, et je veux que mes livres aient la même importance pour des lecteurs.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À moi. Pour pas mal de raisons, j'essaye de me séduire et de m'impressionner. Je m'adresse aux autres aussi, car je veux qu'on m'aime. Je veux tellement qu'on m'aime même si je ne suis pas capable de faire de concessions pour ça (dans le travail, en tout cas) et que quand ça arrive ça m'embarrasse un peu. Bizarre truc paradoxal.

Et puis, de temps en temps, on m'appelle pour me demander de rencontrer le public d'une médiathèque, ou des élèves d'une école, d'un collège, d'un lycée (jamais la fac, *natürlich*, perdue dans la brume). Pour moi, c'est l'occasion de gagner un peu d'argent, de réfléchir à mon art, de dialoguer, d'apprendre des choses des profs et des élèves, d'être dans le bonheur de la rencontre et surtout je crois que j'accepte parce que je suis souvent invité dans des établissements scolaires des quartiers pauvres et que je veux dire aux élèves, à ces élèves, qu'ils sont doués, qu'ils auront face à eux des obstacles violents (la France est un pays d'héritiers qui sont souvent des séides de Sheev Palpatine), mais que leurs pensées sont importantes et belles, qu'ils sont eux-mêmes des êtres importants et magiques. Je suis un ancien mauvais élève, j'étais boursier, mon père a connu la pauvreté et pire que ça, j'ai été confronté à des trucs que ne vivront pas la plupart des gens, mais par d'autres aspects, j'ai été favorisé et privilégié. J'ai eu de la chance. Ce qui a compté, par exemple, dans mon parcours, c'est une ou deux profs qui ont pensé du bien de moi et m'ont valorisé. Je veux valoriser ceux qui n'ont pas été valorisés par le système, leur dire qu'ils sont géniaux et que leurs pensées comptent.

Ils sont les *padawans*. Le mépris social en France est immense, il est aussi porté par les progressistes, ça fait des dégâts considérables. Le classement (l'idée qu'il y aurait des bons élèves et des mauvais, par exemple), la compétition, cette morale qui voudrait qu'on mérite nos succès et nos échecs, voilà les ennemis. Quand on est pauvre ou pas bon, on a l'habitude de baisser les yeux, d'être modeste, de croire qu'il y a des gens qui nous sont supérieurs, et je me bats contre ça. Ne plus jamais baisser les yeux. Je m'adresse donc aussi à ceux qui veulent nous faire baisser les yeux pour leur dire « Jamais. Allez vous faire foutre. Nous allons reprendre ce qui nous appartient. »

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

C'est le gros truc à l'assaut duquel je lance mon imagination.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Il est soulagé. On revient de loin. *My soul looks back and wonders how I got over* (Mon âme regarde en arrière et se demande comment j'ai bien pu y arriver). L'avenir reste incertain, je ne sais pas comment on vivra dans un an, mais j'ai déjà fait ce chemin. Alors soulagé, heureux et un petit peu triomphant. Comme un enfant pirate sur les mers du sud, sabre en main, des cicatrices sur le corps, j'ai remporté des combats et des batailles.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je ne travaille pas à mon bureau.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Pas de l'art, mais de la dureté du milieu de l'art et du monde. « Vous ne pouvez imaginer ce qu'il faut de force mentale pour affronter le monde extérieur. Le monde, tel

que les gouvernements et le système l'ont voulu, est devenu une prison mentale. Nous vivons un enfermement chaque jour. », disait Marvin Gaye.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Ça ne serait pas simple, je n'ai pas de diplômes, je suis très lent pour apprendre. Je ne sais pas ce que je ferais, j'en parle parfois à Coline, je pense dans un premier temps que je serais magasinier ou vendeur, je ferais un boulot qui n'exige pas de qualifications, puis après, à moyen terme, j'ai pensé à coach de calisthenics, passer un BTS de nutrition (pour donner des consultations en nutrition végétarienne), ouvrir un cabinet de voyance... L'idée sera de continuer à être artiste dans ces métiers. De tout temps, des boulots étranges ont permis aux inadaptes de s'en sortir. Notre position paradoxale de dominants symboliquement (nous bénéficions d'une image sociale positive, notre voix peut-être entendue) et de dominés économiquement nous donne accès à un savoir et à une complexité auxquels n'ont pas accès les vrais dominants. Alors de cette expérience, de ce savoir, il y a des choses à faire, et je crois que ce sont souvent des choses sublimes. J'ai confiance en l'invention. Je me prépare à l'invention depuis l'enfance. C'était une question de survie.

Je me souviens du génie littéraire et politique de Mohammed Ali et combien le système a été violent et destructeur à son égard. Combien les individus libres, doués et issus de milieux défavorisés morflent, encore plus les racisés, encore plus les femmes.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Il y a tellement de raisons d'être en colère contre le milieu artistique, j'ai commencé une liste mais comme elle faisait plusieurs pages et que je ne veux pas me griller, j'ai

tout supprimé. Dernièrement sur facebook, un écrivain a dit « Je déteste les enfants » et les gens ont trouvé ça tellement drôle et cool, je suis effaré par l'oppression généralisée que les enfants subissent et personne ne les soutient. J'ai de la colère aussi à l'égard de mon pays bien-aimé et de sa tradition intellectuelle pleine d'esprit de sérieux et de mépris pour la culture populaire (il n'y a pas eu d'Alan Lomax en France, et c'est dramatique, personne ne le voit, personne n'en parle et surtout pas les supposés amis du peuple et des artistes). Je suis en colère contre l'admiration pour le patrimoine, la fétichisation de certains auteurs et de certaines maisons d'édition, contre la censure, contre les notables littéraires, le snobisme, le copinage, les couvs moches et sans imagination (alors que tant de graphistes voudraient bosser), l'argent public qui profite aux plus privilégiés, contre cette vague de republication d'écrivains antisémites, et contre l'ignominie moissonneusebatteusesque capitaliste qui imprègne toute l'industrie et au-delà (il n'y pas d'exception culturelle pour les artistes), détruit notre art et notre planète. Mais montrer sa colère c'est s'exposer au bannissement. Je suis un père et un amoureux, je ne prendrais pas le risque de fragiliser notre situation et notre si politique vie de famille. Autour de moi, de plus en plus de gens ont peur d'exprimer leurs idées. Je suis prudent, je mens, je contrebande, je carnavales. *I Spy*, de Pulp, *Mercury Poisoning* de Graham Parker, *Paint a Vulgar Picture* de The Smiths, et *Dinosaurs will die*, de NoFx, n'existent pas en littérature contemporaine (à part certains, comme François Bon qui, depuis quelque temps, n'est pas loin de NoFx). Une telle irrévérence n'existe pas, par trouille, par conformisme. La chanson (en particulier le rap) est bien plus offensive et libre. On a des choses à apprendre de cet art. Le monde de l'art est violent d'abord à l'égard des artistes les plus créatifs et qui ne jouent pas le jeu. Ça

veut dire qu'il faut ruser, être malins, chercher des alliés et, parfois, se créer nos propres labels. Mais j'ai pris assez de coups, je ne suis pas Son Gokū, alors je me protège.

Je vois la passion unanime des enfants pour les livres et les histoires et, quelques années plus tard, ces mêmes enfants qui ont peur des livres, s'en défient, les trouvent ennuyeux et pas pour eux. Il y a quelque chose (je veux dire : un mouvement profond) qui exclue, qui éloigne des livres et de la lecture, qui pousse à en faire un truc réservé à une partie de la population. C'est la même chose que la musique : dans mon histoire, ce qui m'a dégoûté de la musique c'est le conservatoire, c'est une certaine idée de la culture musicale et de sa transmission. Cette pensée castratrice ancrée en France est à détruire.

Je suis en colère quand je constate que les écrivains sont les moins bien traités du monde du livre, milieu richissime, je veux dire entre l'argent public et l'argent privé on parle de milliards. Les facs de Lettres devraient accueillir obligatoirement des écrivains (et par pitié pas seulement les habituels écrivains respectables adulés, mais aussi des auteurs de littérature jeunesse, de genre, de chick-litt, de bande dessinée indé et mainstream, des poètes) pour donner des cours de creative writing. Les bibliothèques devraient accueillir obligatoirement un écrivain en résidence (seul ou, s'il le désire, avec sa famille). Les artistes devraient être le centre du monde de l'art et ils en sont les prolétaires. De ce statut, tirons une conséquence : nous devrions être solidaires avec tous ceux qui galèrent.

Mais je fais quoi de ma colère ? L'idée pour moi est d'être efficace aussi, et parfois, dire les choses frontalement n'est pas efficace. Je tâtonne sur ces questions. Je suis souvent un peu perdu. J'ai à cœur de ne plus porter que des *escopetarras*, car c'est une arme de douceur. Mes kamehameha se diffusent en contrebande. Je délaisse la

colère aussi parce que la catégorie sociale à laquelle j'appartiens (les hommes) fait déjà trop grand usage de la colère.

Je veux être accueillant à l'égard des autres, même et surtout de ceux qui sont différents de moi et avec qui je suis en désaccord (je suis végane imparfait, anticapitaliste, décroissant, libertaire, pour la démocratie directe, etc, donc ça fait du monde). Ça, c'est un enseignement du véganisme : le but n'est pas de vivre dans une tour, mais d'être parmi ceux qui essaient d'être justes, même si nous avons des désaccords. La plupart de mes amis mangent encore des animaux, mais de moins en moins, les choses bougent parce que nous nous parlons et que nous nous aimons.

Je n'oublie pas que je suis en colère contre moi aussi. Quand je constate que j'ai blessé, que je n'ai pas été à la hauteur. Je veux m'améliorer.

Si je mets la colère de côté, ça ne veut pas dire que je juge celle des autres. La colère se défend, elle sauve, elle permet de s'imposer dans un milieu hostile quand on vient de rien (la féministe Bessie Smith aurait été broyée sans son caractère explosif) et si certaines la revendiquent, alors il faut les soutenir. Je n'oublie pas la « colère créatrice » dont parle Aimé Césaire.

Pour quoi milites-tu ?

Pour que chacun puisse être fier de lui et de ce qu'il fait. J'ai bien conscience de militer liliputiennement et sporadiquement, maladroitement. À ma mesure et comme je peux.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Le milieu artistique c'est un *Star Wars* où l'armée de l'Empire galactique régnerait, dans lequel nous n'aurions pas remporté la bataille de Yavin. Que faire ? En rire et

avancer. Je ne veux pas parler le langage de mes blessures, car ça serait accorder trop d'importance à ceux qui portent les coups. Ou comme l'a dit Duke Kahanamoku « Les surfeurs qui combattent l'océan et tentent de le vaincre n'entrent jamais en connexion et ne reçoivent pas de bonnes vagues ». La société est l'océan qu'on m'a donné, je la prends aussi comme elle est, de façon purement amorale, et je surfe. Et puis, je ne veux pas donner une idée fautive de mon existence : c'est du bonheur, cette vie.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'amour, l'amitié, l'art, la cuisine, la douceur, le jardinage, le plaisir, la gentillesse, la bonté.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Je veux qu'on sauve des mots, des goûts et des arts de l'appropriation par quelques-uns. Par exemple, tout devrait être fait pour que la pratique de la musique revienne dans les mains des personnes les plus pauvres.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Ma première impulsion est la jalousie. Moi aussi j'aimerais savoir dessiner, composer de la musique, sculpter du marbre. Ensuite je me dis : c'est pas mal aussi de laisser tomber ce désir de prendre toute la place, d'assumer qu'on a une limite qui n'est pas une perte mais tout le contraire, et que d'autres explorent des choses que je ne maîtrise pas, ça m'inspire, et on peut peut-être travailler ensemble, en tout cas parler. Il reste que la pratique (même maladroite) de plusieurs arts me semble importante et enrichissante (et permet de mieux s'en sortir). À terme, j'espère, une disparition des frontières entre les arts (qui sont un moyen de contrôle) : nous sommes des

artistes, c'est tout. Conseil à un jeune écrivain : mets-toi aussi à la musique, au dessin, à la vidéo.

J'envie à la musique qu'il puisse y avoir des œuvres grand public et géniales, aimées par toutes les classes sociales. La littérature a perdu ça, les frontières entre les classes ont été solidifiées et encouragées, sauf parfois en jeunesse (ainsi, Harry Potter c'est un peu les Beatles et les Rolling Stones), sauf parfois en littérature de genre. C'est un gâchis immense qui est aussi porté par des gens qui s'imaginent progressistes ou subversifs. Où est le *To pimp a butterfly* littéraire ? Ça serait un livre superbement dangereux et iconoclaste.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Si nous n'avons plus d'argent, nous revendrons la maison pour habiter un plus petit logement. Je suis contre cette idée de sacrifice nécessaire dont notre civilisation est pleine. Pas de sacrifice, sinon celui de vieilles idées qui animent profondément la vie sociale. J'ai envie d'abandonner des postures que je peux avoir : tragiques, angoissées, méfiantes, polémiques.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Tous les plaisirs liés à la création.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Être à terre, c'est un mouvement naturel, ce n'est pas un accident. C'est un moment du mouvement de la vie. Se relever, c'est simplement la suite de cette danse.

Où est la joie dans ton métier ?

Quand je constate qu'une forme aussi ancienne que le roman est toujours féconde, inspirante et renversante, qu'un de mes livres a touché un lecteur, l'a aidé, a été un ami pour lui et a, parfois, même changé sa vie. Ma joie se

trouve de plus en plus en littérature jeunesse, monde, milieu, lieu, infiniment plus ouvert, chaleureux, intelligent, subversif, inventif, joyeux, que celui de la littérature générale (qui me semble souvent prisonnière de son histoire, du respect, de la respectabilité, de l'entre-soi, du désir de reconnaissance et du jugement).

Qui sont tes alliés ?

Coline et mon fils. Les artistes ne sont jamais solitaires. Dans toute création, il y a l'autre qui est là, les fantômes, les amis, la famille, les collègues, il y a plus ou moins le collectif. Je suis un artiste en couple : ma compagne est importante pour mon travail. Nos discussions, ses conseils, participent à mon œuvre.

Les autres alliés, ce sont ces quelques lecteurs qui me suivent, des professeurs, des libraires, des éditeurs (j'ai de la chance, par exemple en jeunesse, de travailler avec d'excellentes éditrices), des documentalistes, des blogueurs (dire à quel point le net a été et est libérateur), des youtubeurs, des bibliothécaires, des membres d'associations, la famille, des auteurs, des artistes, des traducteurs. Il y a aussi les associations de défense des auteurs, comme la Charte, par exemple (bravo et merci, vous êtes géniaux).

Je manque d'alliés pour mes livres les plus bizarres ou offensifs, on se sent si seul souvent, si désarmé et fragile. C'est très douloureux de ne pas avoir des alliés, là, en ces instants précis.

Il y a aussi des alliés ponctuels et discrets, qui font des gestes secrets. Des alliés sont ceux aussi qui tentent des voies nouvelles et explorent, théorisent et expérimentent ouvrent des chemins.

À plusieurs occasions, des écrivains m'ont adressé un signe amical alors que je me sentais isolé : Jean-Claude Piroette, par exemple, à qui je pense souvent, que je n'ai

jamais rencontré et qui est pourtant si présent. J'ai de vieux potes écrivains aussi, comme Thomas B. Reverdy. Je reçois parfois des mots d'amis auteurs et ça compte tellement. François Bon et Éric Pessan sont tournés vers les autres et ça fait un bien fou, tous ces liens qu'ils créent. Je trouve beaux ces écrivains qui ont fait du chemin et qui regardent vers les plus jeunes et les différents d'eux. J'essaye d'être attentif aux autres aussi, et de dire quand j'aime un livre. Je ne le fais pas assez. Aimer les autres, les différents de soi, et le dire, c'est la moindre des choses. On devrait se faire plus de compliments, se dire qu'on s'aime et que nous sommes magnifiques. Sur cette question, beaucoup de gens auraient à apprendre de *Queer Eye* (si ce show était montré à tous les élèves de France chaque semaine, le monde irait mieux, je suggère aussi de commencer la journée par dix minutes de danse, de samba par exemple — enchaîner par la préparation de madeleines ou de *pastels de nata*).

Les alliés ce sont aussi ceux qui me payent avec plaisir, car ils savent que j'ai un corps et qu'il faut le nourrir. Soyons clairs : ceux qui ne payent pas les écrivains favorisent les auteurs privilégiés (ou assommés par leur boulot salarié) : ceux pour qui cet argent n'est pas une question vitale. Ils favorisent une classe sociale. Payer un écrivain est un acte politique. Payer un écrivain est un acte de toute beauté.

Les alliés sont aussi des idées et des formes de ruses. Écrire est un art de la survie et ça implique de s'organiser, de se parler, de s'aider, de penser notre condition, de répliquer, d'inventer. La société nous fait la guerre (ça ne nous empêche pas d'être joyeux et légers), on dit : tel artiste est mort alcoolique, suicidé, malade, d'un accident. Derrière tout ça il y a des coups, des crapuleries et peu de soutien. Singulièrement, la gauche (et en particulier la gauche culturelle) est absente quand il s'agit de dé-

fendre les artistes et les écrivains, je veux dire pour ce qui est du cambouis, de notre quotidien, de notre frigo à remplir et de l'électricité à payer. Comme le disait Bourdieu, « Il y a des gens de droite dans leur manière d'être de gauche ».

Nous, artistes, pour survivre avons des savoirs à prendre au yoga, à la méditation, au parkour, au bodyweight workout, à la nutrition, à la sieste, à la couture, à la cuisine. Débarrassons-nous de cette toujours prégnante séparation entre le corps et l'esprit, ce cartésianisme blessant et généralisé. Prenons soin de nous, connaissons notre corps. Les alliés sont aussi les dragons, les elfes, les fantômes, les sorcières, les esprits de la forêt et de la machine à café. Malgré la destruction des coutumes populaires, nous restons un pays de magie et d'êtres fantastiques, de partage et de collectif, il est temps de redécouvrir cet héritage avec fierté.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Ceux qui méprisent les autodictactes et les sans-diplômes. Stupide fascination pour la noblesse académique, même chez les artistes. Raison pour laquelle notre pays si féodal et classiste n'a que peu d'écrivains anciens militaires, anciens ouvriers, anciens vagabonds, footballeurs, serveurs, boulangers, raison pour laquelle ce pays aime les écrivains aux trajectoires atypiques seulement lorsqu'ils viennent de l'étranger. C'est un pays normatif sans pitié à l'égard des bizarres et des différents.

Ceux qui ne pensent pas leurs privilèges et qui estiment que tout ce qu'ils ont réussi est dû uniquement à leur travail. Ceux qui sont cool, oh mon dieu qu'est-ce que je hais les gens cool. Mes ennemis sont aussi les mecs hétérosexuels et beaux et privilégiés, à chaque fois que j'en rencontre un j'ai envie de lui mettre la tête dans un gaufrier. Les acariens. J'ai des ennemis anciens aussi, ceux

qui ont porté des coups aux miens, j'ai une liste, mais à un moment la vengeance ultime consiste à vivre sa vie et à être heureux.

Mes ennemis ce sont ces gens qui aiment Bach mais n'ont jamais eu une pensée pour sa vie épuisante de *Kantor* de Leipzig. Ce sont ces gens qui disent « Tu es écrivain, alors il faut prendre un autre métier, d'ailleurs Kafka travaillait dans les assurances » alors même que Kafka (qui n'avait pas d'enfants, donc c'est plus simple de bosser la nuit) détestait ce métier qui l'épuisait. Qui se soucie des danseuses de tel Opéra dès lors qu'elles ont dépassé 40 ans ? Qui se soucie d'un dessinateur qui a des problèmes articulaires aux mains ? Pas grand monde. Et parfois même des artistes bien installés sont les ennemis des autres artistes et n'ont aucune solidarité à leur égard. C'est une règle ancienne : l'industrie de la musique est fondée sur la musique créée par des esclaves afro-américains et des musiciens pauvres du sud des États-Unis, et les artistes richissimes qui se nourrissent de cet héritage n'ont pas vraiment payé leur dette. Les ennemis des artistes sont aussi des artistes.

Mes ennemis ce sont ceux qui sont du côté du sarcasme, ceux qui se moquent, et punaise, ils sont si courants, c'est vraiment cette saloperie d'esprit français petit malin typique et demi-habile. Ignobles sarcastiques casseurs d'enthousiasme qui te poussent à te silencer.

Mes ennemis sont souvent dans mon camp politique. Je vois combien le mépris de la littérature jeunesse et de la littérature populaire est ancré chez des gens qui s'estiment très à gauche et cultivés (ce n'est pas une spécialité française, voir par exemple le mépris de Franzen pour les romans YA). Ces littératures géniales sont ignorées par ceux pour qui l'art est un jeu sérieux et qui, avec condescendance et paternalisme, veulent éduquer le peuple.

Mes ennemis ce sont des sentiments aussi : la tristesse, la

jalousie, le découragement.

Est-ce que le fait d'être un homme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Être un homme ça craint. D'abord parce que cette position m'apporte des avantages. On devrait être honteux d'être privilégié parce qu'on est un homme, on devrait se taire, écouter les femmes parler et se battre pour l'égalité. Mais en même temps, cette idée de honte ne me plaît plus depuis que je suis père, je ne veux pas que mon fils se sente honteux d'être un garçon, alors avec Coline on travaille à l'éduquer pour qu'il soit conscient de ses privilèges (et qu'il se batte contre) et à l'écoute des filles et des femmes. Nous sommes prudents aussi : si notre fils voulait porter une robe rose pour aller à l'école, nous lui expliquerions qu'il risquerait de devenir le souffre-douleur des autres enfants (il ne va pas dans une école de centre-ville) s'il faisait ça, et donc que n'est pas une bonne idée, que notre pays est rétrograde sur encore bien des plans.

J'ai, en tant qu'homme, beaucoup de progrès à faire, beaucoup de choses à comprendre et à apprendre. J'ai encore une arrogance mâle à annihiler. Ici comme ailleurs : jouer contre son camp. Les hommes font des dégâts considérables au monde, aux femmes, aux enfants, et à eux-mêmes. Comme le dit bell hooks, « Le patriarcat exige des hommes qu'ils deviennent et restent des estropiés émotionnels ».

Être un homme, ça a une autre influence : en général, je préfère travailler avec des éditrices. Je crois que toutes les positions de pouvoir (ainsi que le permis de conduire) devraient être interdites aux hommes (à tout le monde, dans l'idéal). Je ne dis pas que les femmes sont parfaites et je vois bien que certaines peuvent être très à l'aise dans des positions de supériorité hiérarchique pour blesser et écraser, ou aduler les hommes de pouvoir et

être d'assumées dondraperiennes, pire encore certaines sont de vraies Klingons. Mais dans le registre de la violence, personne n'égalé les hommes. La société les éduque pour être des sociopathes. Pour changer ça, j'entends peu de voix pour parler d'éduquer autrement les petits garçons.

Être un homme qui tente maladroitement de lutter contre les oppressions compte dans mon travail. Alors bien sûr il ne s'agit pas de faire des livres didactiques politiquement, mais d'assumer que nos livres ne sont pas imperméables au politique. J'aime quand des œuvres sont clairement politiques, j'aime *Judith et Holopherne*, d'Artemisia Gentileschi, *El Tres de Mayo*, de Goya, la version de *Star Splangled Banner* par Jimmy Hendrix. Quand Schultz introduit Franklin, un personnage noir, dans *Peanuts*, c'est politique. *What's going on* est une œuvre politique. Bon dieu, heureusement qu'il y a des œuvres d'art plus ou moins politiques, que des créateurs font des choix idéologiques. Il ne s'agit pas d'être tout le temps dans ce registre, mais de se donner cette liberté. Que je sache, ça ne fait pas de Bob Dylan, de Goya, de Schultz, des hérauts du réalisme soviétique ou des artistes caricaturaux et didactiques (reproche classique et idiot à l'égard de ceux qui assument le lien entre art et politique). Ceci dit, aller dans cette direction c'est prendre des coups et n'avoir que peu de soutiens, donc je comprends que ça invite à la prudence. Dans le refus du politique, il y a la peur des artistes de se faire griller, et, pour d'autres, il y a la terreur de remettre en cause un monde qui leur profite bien.

Il y a d'autres choses qui sont déterminantes. L'origine ethnique, l'apparence physique, le handicap. La classe sociale reste une des oppressions les plus invisibilisées. Être parent, ça complique les choses aussi : peu de résidences artistiques prévoient le cas des écrivains et ar-

tistes parents (certaines préviennent même : les enfants et les animaux domestiques sont interdits). Il faut correspondre au cliché : être un artiste seul, si possible un mec, ou sinon une femme ayant renoncé à avoir des enfants. Ce monde est décidément piégé et souvent même par ceux qui se proclament de notre côté.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordinateur. J'ai un MacBook pro. Quand il sera cassé, je passerai à Linux. Mais pour le montage vidéo et la production musicale, on aura besoin d'avoir une machine sous Mac, pour l'instant. Byword 2, Bean, Typora. Antidote. Un stylo.

Un sac à dos. Je suis souvent sur les routes, ou bien je sors pour aller travailler au café ou en bibliothèque, il faut que mon pack de survie tienne dedans.

D'où viennent tes revenus ?

Des droits d'auteur sur mes livres, des rencontres en bibliothèque et établissements scolaires, d'ateliers d'écriture, des droits de traduction, de représentation au théâtre, et parfois d'adaptation au cinéma. Il y a des années, j'ai touché le RMI pendant quelques mois. Il y a aussi de l'argent de la CAF. Et des sommes minuscules viennent de la petite maison d'édition associative que j'ai fondée avec Coline : Monstrograph, mais elles nous servent à payer les timbres, les enveloppes et l'impression de nouveaux livres. Parfois, nos familles nous aident à payer un truc. Il y a des années j'ai touché presque 50 000 euros après la mort de mes grands-parents paternels, cet argent nous a aidés à acheter notre maison (pour laquelle nous remboursons toujours un petit emprunt). Quand mon père est mort, j'ai refusé l'héritage, car il n'y avait que des dettes.

Un de mes romans a été adapté au cinéma. Ça m'a rap-

porté 15 000 euros. Ça m'a aidé à passer une année. Un autre de mes romans a été adapté au Brésil, ça m'a rapporté à peu près la même somme. C'est cet argent ces dix dernières années qui m'a aidé à vivre mieux.

À un moment, je faisais de la sérigraphie avec l'idée de vendre des sacs et t-shirts, des reproductions sur papier et bois. Mais ça n'a pas assez marché et on manquait de temps. Avec Coline, on avait commencé à faire des bijoux et à les vendre (je me rappelle que Philip K. Dick faisait la même chose avec sa femme). Mais on a vite abandonné.

Ces prochains temps, il va falloir trouver de l'argent. La chambre de notre fils doit être isolée et le toit du garage doit être remplacé, et les frais de la vie courante paillement comme des oiseaux affamés. Il y a de l'or partout, on réussira bien à attraper quelques paillettes.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Je n'aime pas ce concept de « boulot alimentaire », car ça suppose que l'art ne doit pas nous nourrir. Certains parmi les plus grands génies de l'histoire créaient pour vivre. Shakespeare devait compter sur le succès de ses pièces pour ne pas se retrouver à la rue. Aujourd'hui on dirait que c'est un artiste commercial. La séparation entre art et argent, entre art sérieux et art commercial, est une pensée purement classiste. Quand on est pauvre, on doit compter sur des succès publics, sur des aides publiques, sur tout ce qui est là et possible, et se débrouiller comme on peut. Ça devrait être soutenu, compris, encouragé et applaudi. Dernièrement j'ai envoyé balader un vague copain écrivain qui me disait que comme je n'avais pas de travail salarié à côté (lui était prof de prépa, donc il était pur et indépendant, comme si être payé par l'État et vivre en sécurité financière, avoir accepté de passer toutes les étapes pour arriver là, avoir été formé et

former les autres, n'avait aucune influence sur lui et son œuvre), j'étais forcément un vendu. Quel enfoiré.

Je suis devenu écrivain parce que je n'avais pas d'autres options. Je n'ai pas de diplômes, je n'avais pas de relations, pas d'aptitudes aux études. Et il y avait la figure de mon père qui s'enfonçait dans la misère et la maladie. J'étais terrifié. Devenir écrivain était un geste existentiel motivé par la passion, mais aussi par la terreur.

Il y a quelques semaines j'ai écrit un texte pour un cabinet d'architecte. Ça m'est arrivé deux fois. Très bien payé. Et je rêverais de faire du *ghostwriting*. Je n'ai aucun problème quand il s'agit de faire des boulots de commande, j'ai besoin d'argent, l'argent est une bonne nouvelle, c'est chaleureux et joyeux, ça ressemble à un arc-en-ciel chevauché par des licornes à la crinière de soie et fumant des pétards. La pureté quand il s'agit de gagner de l'argent pour nourrir sa famille est un privilège (et une illusion) de nantis. Bien sûr l'objectif est l'indépendance et le choix, mais on met du temps à mettre ça en place, et parfois c'est impossible alors on se débrouille comme on peut, et on fabrique notre autonomie avec des ruses et bon dieu un chèque est une bonne nouvelle poétique. Un chèque trouvé dans la boîte aux lettres le matin, ça sent le pain chaud. Je n'ai pas grand-chose à dire à ceux qui ne comprennent pas ça. Je me souviens quand j'étais jeune écrivain fauché, un autre écrivain m'avait dit qu'il galérait, je lui avais donné un catalogue de supermarché avec des réductions sur certains produits (j'avais été élevé comme ça, découper des étiquettes pour se faire rembourser des yaourts, deux produits achetés un remboursé), et je me souviens de son regard sidéré et de mépris.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Nous avons quitté Paris, parce que cette ville est trop

chère et violente, parce que tout le monde y est énervé et fatigué, et trop de gens y sont méchants et maléfiques. Paris est une catastrophe pour la France et la création en général, pour la démocratie même. Nous avons passé cinq ans à Nantes, ville idéale par bien des aspects, mais je n'y étais pas à l'aise. Angers nous plaît. Nous la quitterons peut-être un jour, pour l'instant nous y sommes bien, nous avons de l'espace (c'est important pour nos projets musicaux) et les gens sont bons.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je n'ai pas de boulot salarié à côté. Coline non plus, aucun de nous n'a de revenus réguliers. Un jour, on peut se retrouver sans rien. Nous sommes un couple de précaires. Cette vie aventureuse a une belle influence sur notre art, même s'il y a l'angoisse toujours pas loin. C'est une vie très rock 'n' roll.

La crèche est la plus grande invention de l'humanité après le vaccin et la roue. Ça rend libre et heureux.

On se pose la question d'avoir un deuxième enfant. Notre situation financière instable fait que nous hésitons.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Ce qui est subi c'est le peu d'argent (donc par exemple ne pas pouvoir acheter tous les livres que je veux, et depuis quelque temps faire attention à tout en général). C'est aussi de changer de maison d'édition régulièrement. J'ai travaillé avec plusieurs bons éditeurs et éditrices, mais je n'ai pas encore trouvé celle ou celui qui voudrait accompagner la sinuosité de mon parcours. Tant mieux, peut-être.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Nous sommes éduqués à penser que nous ne pouvons pas être en couple et heureux, que nous ne pouvons pas créer si nous avons des enfants. Fausses dichotomies contre lesquelles il faut lutter. C'est : *Aut liberi, aut libri* (Soit des enfants, soit des livres). Ce proverbe latin idiot dit quelque chose de la manière dont on veut nous imposer un monde. Ce ne sont pas les enfants qui empêchent de créer, c'est la société qui rend la vie des parents difficile. Il y aurait tant de choses évidentes à faire pour que la parentalité soit plus heureuse : créer plus de crèches, plus de ludothèques et de bibliothèques ouvertes la semaine, le soir et le week-end, plus de lieux d'accueil et de discussion pour les parents, plus de conseils de psychologues et d'éducateurs gratuits et près de chez soi, plus d'argent pour les familles pauvres, plus d'espace pour les familles pauvres, plus de cinémas et d'équipements sportifs et culturels dans les zones qui ne sont pas les centres-ville des métropoles. La concentration de toute la culture dans les quartiers les plus privilégiés est vraiment un truc dégueulasse.

Avant la naissance de notre fils, on bossait tous les week-ends. C'est heureusement impossible aujourd'hui. Alors on a changé la valeur du temps. Soyons clairs : ce qui entame mon moral et mon temps, ce n'est pas mon fils, c'est l'administratif, les relations sociales compliquées, douloureuses et inutiles, la précarité des artistes désirée par l'État et l'industrie.

Je crée mieux depuis que je suis papa. Les horaires de la crèche, puis bientôt de l'école donnent un cadre. Je sais que j'ai tant d'heures pour écrire, corriger, flâner. Ça structure les journées. Et surtout vivre en compagnie d'un enfant est inspirant et révolutionnaire : ça influe positivement sur mon art. De même que j'ai à cœur de montrer l'importance politique du couple pour les artistes que nous sommes, je veux dire que les enfants, la

famille, qui sont souvent vus comme des défauts sociaux, des empêchements, peuvent être importants et passionnants. Vivre en couple et avec un enfant, c'est magique et subversif. Je ne dis pas que c'est toujours facile, parfois on est dépassés, débordés, épuisés. Avec Coline, on a écrit un livre sur notre expérience de la parentalité, un livre qui politise cette question et qui magnifie le caca. Et je vois que ça passe mal : on n'arrive pas à trouver d'éditeur. Impossible aussi de trouver un éditeur pour mon *Contre la pénétration*.

Quand mon fils est là, si je n'écris pas, je reste un être créatif : c'est fertile, pour notre relation et pour mon art. Il n'y a pas de temps perdu. L'A.M.O.U.R. est une force.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des choses classiques. Et du tempeh, du seitan, des graines de lin moulues, du tofu, de la panisse, parfois du natto, de l'Opti3, de la Br2, des algues, du fromage végétal, du houmous, du lait végétal. Et comme notre fils est végétarien : du fromage et des œufs. Il y a aussi quelques aliments tout faits et même industriels, parce que certains soirs on est crevés : des boulettes, des falafels, des nuggets véganes, un bocal de raviolis aux légumes, de la soupe surgelée. Ça nous sauve la vie. C'est important, à dire et à défendre, nos vies ne sont pas idéales (il m'arrive même de manger végétarien), on se débrouille comme on peut, et parfois la bouffe toute prête est une liberté. Manger exclusivement bio, local, éthique, ça dépend de nos moyens, de notre énergie et du temps qu'on a à consacrer à la préparation des repas. L'important est d'aller dans cette direction, aller vers la fin des aliments industriels et non-éthiques, mais ce n'est pas toujours simple. Il y a une différence entre savoir ce qui est juste et ne pas être en mesure d'agir dans ce sens, et se foutre complètement de la question.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Manger est un des grands plaisirs de l'existence. Mais aussi préparer à manger, inventer, suivre des recettes. Et manger avec les autres, faire découvrir une gastronomie sans violence et sans larmes aux copines et aux copains. Et parler de nourriture pendant le repas, bien sûr. Manger, c'est parler, créer des liens et aimer.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Ça te dirait qu'on forme une bande secrète d'aventuriers ninjas maladroits, cuisiniers et extravagants ?

La réponse serait : Oui !

Martin Page est papa, amoureux, fils, frère, ami, artiste, écrivain.

As-tu vraiment besoin de manger,
Justine Niogret ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Je réponds que j'écris.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je ne sais pas. J'ai besoin d'exprimer des choses dans un domaine matériel, comme écrire, photographier, fabriquer des trucs. J'ai choisi l'écriture comme « premier support » parce que c'est le moins cher. Je sais que j'écris aussi pour autre chose, mais quoi ? Savoir que ce que je dis est à moi et pas à d'autres, parce que ma mère volait ce que je disais pour en faire ses paroles à elle. Écrire pour parler sans qu'on m'interrompe, écrire pour toucher une certaine intimité des lecteurs sans qu'eux me connaissent.

Créer, c'est quoi ?

Faire des mues. Rendre tangible un état changeant.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

La joie. Tout est encore possible, il n'y a aucun choix de fait. C'est le premier jour d'été quand on est gosse.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand elle me fait chier. Elles puent le cadavre quand elles durent trop longtemps. J'aime les finir vite, avant que ça moisisse. Je n'ai pas de douleur à la fin d'un livre.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Je ne sais pas ce que j'écris. Je ferme les yeux très fort pour ne pas trop en voir et c'est l'histoire qui se raconte.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À personne. À l'histoire, aux personnages, peut-être. Je tente de leur dire que je fais de mon mieux. Que je les aime. Peut-être aussi à moi toute petite fille, qui trouvait que les écrivains étaient des personnes intouchables, trop lointaines pour que je m'en approche.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

En ce moment, avec un petit bébé, il entretient un rapport très réel de dégager du temps, ce que je ne parviens de toute façon pas à faire.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

L'enfant est émerveillée. L'ado trouve ça dégueulasse.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai pas de bureau. J'ai toujours travaillé au lit parce que je n'avais pas de canapé, et quand j'ai eu un canapé j'ai bossé dessus. Il y a deux couvertures bleues que j'ai crochetées, alors que je déteste le bleu, il y a une boîte à couture avec du crochet, du tissu, de la broderie, il y a un livre sur les animaux venimeux, un bout de fromage, une

bouteille vide de soda, mon téléphone, un Brussolo, un des chats, et moi. C'est un grand canapé.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Très souvent.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Très souvent.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Le couillemollisme de beaucoup d'éditeurs. Le fait qu'ils nous infantilisent comme si nous étions des crétins finis. Les conseils pour écrire, de la part de gens qui n'écrivent pas. Devoir réclamer ses droits d'auteur, ses contrats, le je-m'en-foutisme des rapports pros.

Pour quoi milites-tu ?

Pour qu'on me foute la paix, je crois. La phrase de Gabriel Yacoub : « D'abord j'ai été humble et puis je n'ai plus rien été. » Je ne suis plus rien de particulier, pas dans le boulot. Quand on va à droite il fallait aller à gauche, et puis je n'écris pas assez de cul, et puis si j'ai un bébé on ne m'en-voie plus d'invitations en dédicaces, et puis, et puis, et puis... bref. Je ne milite plus. Je fais ce que j'ai envie de faire. De toute façon il n'y a pas de bonne réponse, visiblement.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui. Des gens ignobles qui sont connus pour être ignobles, mais que tout le monde fréquente. Des contrats signés avant qu'on me mette au courant d'une décision qui me concerne et qui m'aurait fait ne pas signer le contrat. Des déclarations d'amour pros alors qu'on m'entube avec le sourire.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Il faut croire que je suis ingénue et stupide à la fois.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Ma joie. Ma joie des mots, ma joie des personnages, mon cri du cœur.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

La gourmandise des objets. Les pinceaux, la laine, les fuseaux, le papier de toutes les couleurs, le bois, la patine. Pour bosser les mots, j'ai juste un pc portable dégueulasse.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

La méchanceté. Le découragement. Devoir m'éditer moi-même. Je sais écrire, je n'ai pas envie d'apprendre l'édition, la mise en page ou tous ces trucs.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Mon stupide espoir. Qu'enfin, je trouve quelque chose grâce à l'écriture. Que toute l'essence que j'ai mise dedans me fasse rouler vers quelque part. Je ne parle pas d'argent, mais de rencontres, de connaissances, de travail, n'importe quoi, quelque chose qui vienne en retour. J'en ai marre d'écrire en apnée.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Rien. Et puis un autre livre vient, et je l'écris, parce que je suis stupide et ingénue.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans le premier jour d'été.

Qui sont tes alliés ?

Certains auteurs. Certains amis lointains. Mon amour des mots et des personnages.

Qui sont tes ennemi-e-s ?

Le silence. Les moqueries. La solitude. Le manque de temps. La fatigue.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Oui.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De temps. Et de confiance avec l'éditeur.

D'où viennent tes revenus ?

De mon écriture.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'ai traduit et j'ai détesté ça. Le boulot alimentaire est au-dessus de mes forces, et j'ai assumé pas mal d'années de grave merde financière pour pouvoir le dire.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Je vis ici parce que je n'en pouvais plus de la région parisienne. C'est la première porte qui s'est ouverte et je l'ai prise. Je fais des économies sur ce qu'on voit à la télé, voyages, restaurants, ce genre de choses. Je vis chez moi, j'apprends à faire ce dont j'ai besoin, ça me plaît.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'ai toujours bossé la nuit. Avec un bébé, je dors, maintenant. Du coup je ne bosse plus. C'est un problème.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Je crois que je ne subis pas grand-chose, à part ce qu'on

subit tous sans avoir le choix. Je choisis d'écrire ce qui me plaît.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Quand je vivais seule, j'ai écrit trois livres en moins d'un an. Cette année, j'ai écrit une nouvelle. Voilà.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Du fromage, les légumes pour le bébé, des feuilles fripées au fond du tiroir. Des boîtes de sauce genre curry, du miso, du piment, des olives, du gingembre.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non. J'ai atteint un stade supérieur de l'auteure française ; le pur esprit, en accord avec sa propre réputation. Il me suffit de m'asseoir sous ma fenêtre quand il pleut, dans une chemise d'homme et les jambes parfaitement épilées, et ma propre tristesse douce nourrit chaque cellule de mon corps. Ça, et la coke.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Comment tu files la laine ? C'est fabuleux ce que tu fais. Tu feutres, aussi ? C'est génial. Et ma réponse serait « Je fais comme ça. Tu veux voir ? »

Justine Niogret est auteure de fantasy et de romans noirs. Sa série « Le Chien du heaume » a été récompensée par les prestigieux prix Utopiales, Imaginales et Grand Prix de l'Imaginaire.

As-tu vraiment besoin de manger,
Marc Molk ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Que je n'ai pas de métier. J'ai tout fait dans ma vie pour ne pas porter de casaque.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Le langage. Il est ma patrie. Quand je me tais, j'ai la sensation de disparaître. Parfois pourtant je dois me taire, parce que je suis seul. Parfois la personne à laquelle je souhaite absolument m'adresser est absente ou non désireuse d'écouter ce que j'ai à lui dire, alors j'écris.

Créer, c'est quoi ?

Ma mère répondrait « une vie de bras cassé ».

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Se détourner du monde. Tromper la pulsion de mort qu'il nous inspire.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Je n'ose plus la toucher. Ou bien j'en ai tellement marre que je l'abandonne en l'état.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

J'essaie d'exprimer par écrit ce qui ne peut pas se dire, parce que les occasions manquent toujours ou parce que certaines pudeurs à l'oral sont invincibles. J'essaie de contourner le dérisoire des échanges humains courants. Je dois purger le trop-plein des émotions excessives qui m'envahissent régulièrement et qui sont impossibles à délivrer dans la vie de tous les jours. Je finirais à l'asile sinon.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

J'ai toujours un peu l'impression d'écrire ou de peindre pour que mon père soit fier de moi. C'est un ressort pué-
ril. Je crois que c'est le ressort principal.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Je pratique une autofiction émancipée du souci de vérité factuelle, une autofiction mixte, bâtarde, fictive par moments. La vérité radicale, entière, objective, m'indiffère. Je suis infidèle aux faits, mais j'essaie de ne pas l'être à l'esprit de ce que j'ai vécu. Il ne s'agit pas d'une parodie d'autofiction ou d'une autofiction factice, je laisse aller seulement une gentille mythomanie quand elle me prend, au service de dramatiques subjectives sans substrat tangible, mais qui m'importent davantage qu'une exactitude historique sans relief. Nous nous livrons tous, par moments, à des rêves éveillés, qui englobent la songerie autant que l'érotomanie ou les angoisses paranoïdes. Or ces rêveries me paraissent importantes dans une vie, bien davantage que le récit d'une dent dévitalisée ou celui d'une partie de jambes en l'air, ou du moins tout autant. Chez certaines personnes, ces songeries flottantes occupent la majeure partie d'une existence qui, déçue par son destin, en fantasme un autre dès qu'elles le peuvent. Ces refuges sont essentiels. Alors je n'écris ni

des récits totalement véridiques ni des récits totalement imaginés. J'utilise pour moi-même le terme de « parafiction », qui dit bien à la fois la défiance que m'inspire toute fiction pure et la nature essentiellement fictive de mon objet, puisque nos vies sont pour nous-mêmes et par nous-mêmes dans une large mesure des fictions, charmantes ou cauchemardesques, avant même d'être racontées. J'essaie de restituer la vie rêvée.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Je n'ai jamais été ni un enfant ni un adolescent. Je n'ai aucun souvenir d'insouciance ou d'enthousiasme incontrôlé.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'écris pas à mon bureau. J'écris en marchant, en dictant des phrases à mon dictaphone ou en m'envoyant des mails à moi-même depuis mon téléphone lors de trajets longs dans le métro. Je récupère aussi beaucoup. Ce que j'écris dans ma vie personnelle à mes proches est un matériau que je pille prioritairement. Je me tiens loin de tout ce qui est « littéraire ». Mon activité consiste le plus souvent en la récollection d'une écriture sauvage. Quant à mon bureau, puisqu'il faut en parler, c'est un espace de distraction, de perte de temps, où l'ordinateur joue le rôle principal.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Je ne me force à rien, alors non.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Écrire n'a jamais été une lutte. Si cela vient, c'est bien, si cela ne vient pas, tant pis, cela viendra plus tard, ou pas. C'est la vie. Je ne m'astreins à aucun rythme, aucune discipline. Ma production s'en ressent, pour le meilleur je

crois, et pour le pire sans aucun doute d'un point de vue quantitatif.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

L'argent est le cœur battant de l'hypocrisie sociale, de l'obséquiosité et de la vilénie de tous les acteurs d'un milieu professionnel, quel qu'il soit. Je suis rarement en colère, pour la bonne raison que parler d'argent ne me dérange pas. Ah si ! Quelque chose me met en colère : l'incompétence, l'absence de professionnalisme, ces choses-là. Pour le moment j'ai eu de la chance, je n'ai pas de raisons de me plaindre. Mais je zappe vite en fait les escrocs et les incompetents du paysage. Cela fait du monde à pousser de la falaise mais c'est une hygiène salubre au long cours. Question d'écosystème.

Pour quoi milites-tu ?

J'ai en horreur tous les militants. Ils dégoulinent de certitudes, cela me donne des vertiges. Il me semble qu'une idée se propage toujours par sa force propre, et que beaucoup d'idées magnifiques sont salopées par ceux qui font profession de les défendre féroce­ment. Alors je crois à la publicité des idées, à leur circulation, aux débats, mais pas aux affirmations, aux poings levés et aux anathèmes. Le ridicule immanquable des postures militantes me retient aussi beaucoup. Le militant a toujours des allures de pitre, mécaniquement. Ce n'est pas sa faute, il se caricature à force de surenchérir dans la conviction. Ce que je dis n'exclue pas que l'on se batte pour des idées, il suffit pour cela de garder à l'esprit que l'on se trompe peut-être, et de défendre lesdites idées avec un peu de pudeur et de prudence, pour trouver grâce à mes yeux sévères.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

J'ai rencontré un certain nombre d'enculés, évidemment. Ils en ont été pour leurs frais. Mais j'ignore si c'était le sens de la question.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Le sens du devoir, la musique, un naturel détaché qui me perd aussi souvent qu'il me sauve.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Le passé simple, la Nature, les abeilles, le souvenir de mes jeunes années, l'amour qui m'est porté quand je le sens faiblir, l'élan bêta qui manque sans raison à certaines journées, les frites délicieuses de ce petit restaurant que j'emballer discrètement dans une serviette en papier pour les réchauffer le soir venu, les vieux portraits de famille en désordre au pied des tables des vide-greniers de Montauban ou d'ailleurs, les beaux sentiments surgis sans prévenir. Tout a tellement tendance à tourner comme du petit lait dans la gamelle du chat. Tout se désagrège si vite. C'est vraiment triste.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

La maîtrise de la technique mise à part, tous les arts relèvent de la même expérience. Il n'y a rien à envier. Ou si, peut-être la sensation de communion des musiciens quand ils jouent ensemble. On est très seul quand on écrit ou quand on peint.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Rien. Ma production ne relève pas d'une obstination, j'en suis le spectateur.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Dans la vie en général ? Je crois aux surprises. On ne sait jamais de quoi demain sera fait. Sans cela, sans cette curiosité, je serais sans doute allé au bout de mes idées de suicide.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je dors beaucoup, je mange, je fume de l'herbe, puis lentement, dans ce nuage, j'élabore une stratégie précise, dont chaque étape est réglée. Quand ma stratégie est au point, j'arrête de fumer et je me relève.

Où est la joie dans ton métier ?

J'adore rencontrer mes lecteurs. Enfin je veux dire ceux qui ont a-do-ré mon livre. Les autres, à mon sens, sont de sales connards. Ils peuvent tous aller crever en Enfer.

Qui sont tes alliés ?

Mes enfants, quelques amis, quelques livres, quelques morceaux de musique, quelques souvenirs, le café, la pornographie en ligne, les petites choses belles du quotidien, l'amour gluant que j'aperçois parfois dans la rue entre deux amoureux.

Qui sont tes ennemis ?

« Je n'ai aucun ennemi ». C'est une citation de Gandhi. Je dois dire que ce n'est pas dans mon cas par grandeur d'âme, c'est juste que je n'ai pas l'énergie.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

J'imagine. Mais toutes ces questions de genre me saoulent. On est ce qu'on est. Toute vie est un combat, et les deux sexes ont leurs misères.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

J'ai besoin de calme.

D'où viennent tes revenus ?

La Providence pourvoit à mes besoins.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Cela m'arrive. La misère est dangereuse pour l'esprit, plus dangereuse que n'importe quelle activité, même la plus idiote. Elle ronge quand un travail alimentaire se contente d'assommer.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Ma vie est un genre d'édifice à la Fauteur Cheval, avec beaucoup de cachet, mais dont je me doute bien qu'un seul coup de vent un peu violent pourrait le mettre à bas. J'ai rafistolé par-ci, replâtré par-là. Cela tiendra ce que cela tiendra. J'aurais quitté Paris et la France il y a longtemps si je n'avais pas voulu rester près de mes enfants. Il y a une vie de voyageur que je n'aurai pas vécu. J'aime la France, mon cher pays, mais comme il est très malade, j'aurais goûté quelques vacances de lui parfois. Là, ne pas rater une miette de son agonie, c'est un peu dur. Mais je suis là, et je ne partirai plus. Je serai là jusqu'au bout. J'essaie – à mon échelle — de reconforter ce Titanic en lui tenant la main.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Ma vie me semble entièrement minée par mon incapacité à rester seul. Pourtant je suis seul, très seul. Je perds sur les deux tableaux. Je travaille dans des conditions difficiles, que je subis et qui ont essentiellement trait à ma psychologie. Aucun frein matériel ne me semble aussi handicapant que les freins inaccessibles qui se jouent de moi et que je ne peux desserrer parce qu'ils sont « moi ».

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Je ne dispose pas du temps indispensable. La logistique, le secrétariat de la vie, les obligations annexes, me privent du temps qu'il faudrait. Mais la vie d'un homme ne se résume pas à la création. Il faut se battre sur tous les fronts si l'on ne veut pas risquer d'être pris à revers.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ahahah ! Ceux qui ont des enfants n'ont pas besoin d'explications. Ceux qui n'en ont pas ne peuvent pas comprendre. Mais l'amour d'un enfant et l'amour qu'on lui porte ont infiniment plus de sens et de valeur que tous les romans et tous les tableaux réunis. Au diable les artefacts ! Vive les couches pleines !

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des protéines. Des œufs, de la viande, du lait. Je suis au régime. J'ai décidé de me débarrasser de mon corps précédent. Il y a aussi du Pulco citron, du beurre, des pâtisseries.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Avant c'était ma planche de salut. Depuis peu cela ne représente plus rien pour moi, ou plutôt un danger que j'avais totalement sous-estimé. J'aimerais ne pas avoir besoin de manger, pour que cette question ne se pose plus jamais à moi. Mais votre question me donne faim.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Je voudrais que l'on me prenne dans ses bras, pas que l'on m'interroge.

Marc Molk devait vivre, aurait dû vivre une autre vie que celle qu'il a vécue. Les circonstances, son mauvais tempérament, une malchance régulière l'ont forcé à subir une existence de remplacement, sans but, qui, bien que non dénuée de joies et de gratifications, ne lui a jamais procuré ni la sensation d'une place parmi les hommes ni celle d'un destin manifeste. Résumer cette vie toute faite de peur, de hasards et d'errances est donc impossible, puisqu'il lui manque l'essentiel : une allure.

As-tu vraiment besoin de manger, Marie Laforêt ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Le plus souvent je réponds « photographe et auteure culinaire », bien qu'il ne s'agisse pas d'un seul métier et qu'il m'arrive parfois d'exercer l'un sans l'autre, et parfois simplement « auteure », sans que cela ne me satisfasse totalement.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je dirai que j'ai choisi les arts visuels comme réponse à la frustration engendrée par ma relation au langage et pour exprimer différemment, avec moins de limites.

Créer, c'est quoi ?

C'est donner forme et vie à des mondes imaginaires, des idées, des visions. C'est exprimer, tant dans le sens de manifester que de littéralement faire sortir, mais aussi traduire les pensées, les idées, les rêves. C'est aussi raconter, le monde, la réalité et parfois soi-même. Partager des expériences, des constats, des points de vue, avec les

autres.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
C'est excitant et effrayant à la fois.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?
Quand j'ai le sentiment qu'elle est complète, qu'elle existe par elle-même et qu'elle n'a plus besoin de moi. Quand j'ai envie de la montrer. Mais c'est parfois difficile de résister à l'envie « d'améliorer » et calmer mes penchants perfectionnistes.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?
J'écris principalement des livres de cuisine vegan, parce que je suis convaincue que ceux-ci ont le pouvoir d'aider de nombreuses personnes à ne plus considérer les animaux comme des aliments, mais des personnes dont les intérêts doivent être défendus.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?
À tout le monde et à moi-même. Lorsque je conçois l'idée d'un livre et son contenu, je le fais en me demandant ce que j'aimerais trouver comme livre et ce que j'aimerais qu'il contienne. Lorsque je travaille sur des projets photo personnels, j'essaie de rendre visible mon monde intérieur et de retranscrire un regard, une certaine vision de la réalité, mettre en lumière ce qui m'étonne, me ravit, m'éblouit, m'émeut, me transporte.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?
À travers mes livres, le but de mon travail est de changer la réalité en suscitant chez les lecteurs-rices, l'envie de ne plus participer à l'exploitation des animaux. Afin d'aboutir à cet objectif je vais, notamment par mes photos, puiser dans mon imagination pour mettre en scène des

mini-histoires, raconter des plats, des moments et créer un univers dans lequel, je l'espère, les personnes parcourant le livre auront envie de plonger et se projeter. Le potentiel, souvent sous-estimé, d'un livre pratique, est son impact sur la vie des lecteurs-rices. Un livre de cuisine, se retrouve parfois au cœur de la vie quotidienne, prend ses aises dans la cuisine, s'incruste dans les dîners de famille et peut participer directement à rendre les gens heureux (ici en permettant de partager un bon repas ensemble).

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
L'enfant serait certainement ravie de ce travail qui conjugue certaines de ses activités favorites : inventer des histoires, fabriquer des décors, créer des images et faire des choses manuelles tout en aidant les animaux. Et ravie d'être indépendante aussi.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?
Plusieurs tasses de thé vides (et parfois même des théières), tout un tas de papiers et de factures non classées, des cartouches d'encre vides qui attendent d'être recyclées, de la vaisselle, des objets de déco pour les photos, des carnets neufs qui attendent d'être remplis, et un peu de poussière aussi. J'admire les personnes qui arrivent à garder un bureau toujours propre et bien rangé.

Est-ce que parfois tu en as marre ?
Oui

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?
J'y pense à peu près toutes les semaines à vrai dire.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oh oui. Que la création ne soit le plus souvent considérée que par sa valeur marchande, qu'on considère parfois les auteur·e·s de livres pratiques et/ou les photographes comme interchangeables. Que certains éditeurs n'aient aucune éthique ni ne respectent les lois. Que les entreprises proposent presque toujours de travailler gratuitement pour elles, à travers les fameux « partenariats » pour de la mirobolante « visibilité ». Aujourd'hui les créatifs·ives créent de la valeur dans notre société, mais n'en profitent pas. La plupart des auteur·e·s et photographes ne gagnent pas bien leur vie.

Pour quoi milites-tu ?

Pour une société débarrassée des hiérarchies, des normes, des suprématismes blancs, masculins et humains. Pour un monde où l'on peut rêver et avoir de l'espoir. Pour ralentir et prendre une autre direction, celle où personne ne serait lésé·e, où les intérêts ne seraient pas financiers, où on pourrait agir collectivement tout en respectant chaque individu.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui. Je n'ai pas toujours su les éviter. Cela m'a rendue plus méfiante avec le temps, et ça me désole un peu, mais il faut se protéger, protéger son travail et son intégrité, car personne ne le fera à notre place.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'espoir, cette petite veilleuse qui reste allumée même quand il fait tout noir. Les choses simples et puissantes à la fois, comme le retour du printemps tous les ans, le vertige face à la beauté et l'amour même si ça sonne un peu tarte.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Tout et tout le monde, moi incluse. L'avenir aussi.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

J'envie à la musique de m'être indispensable et de me donner autant d'émotion.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

L'épuisement. La précarité. D'être trop dégoûtée pour y croire encore.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

J'y crois encore.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je prends mon temps. Je trouve un remède qui fonctionne en fonction de la raison pour laquelle je suis à terre. Prendre de la distance aide souvent. Je me répète qu'on arrive toujours à se relever et je finis par trouver la force de le faire.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans la création. Quand j'arrive à créer quelque chose qui correspond vraiment à ce que j'avais en tête. Quand je vois littéralement les images en train de se créer, c'est magique et excitant et ça me rend heureuse.

Qui sont tes allié·e·s ?

Mes proches. Mes amies auteures.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Le syndrome de l'imposeur. Les démarches administratives.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une in-

fluence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Il ne faut pas se leurrer. Qu'on s'en rende compte ou pas, c'est une réalité. En tant que femmes créatives on doit se justifier plus, on est payées moins et moins représentées. Dans le monde des livres culinaires, les hommes sont considérés d'emblée comme légitimes, ont un nom et facilement leur photo en couverture. Après 17 livres publiés et 10 ans de carrière en tant que photographe, je suis encore régulièrement présentée comme « la blogueuse » voire carrément « la jeune femme » par la presse alors que mes homologues masculins sont d'emblée « chefs » même si ce n'est pas leur métier, et bien sûr « auteurs ».

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Beaucoup, malheureusement. Entre le matériel culinaire, les ingrédients, le matériel photo, le stylisme, les fournitures pour créer des décors, ça représente pas mal de choses, qui occupent pas mal d'espace chez moi.

D'où viennent tes revenus ?

De la vente de mes droits d'auteur et du petit pourcentage qu'on me reverse sur la vente de mes livres.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Oui et non. Je n'ai pas de travail salarié à côté, mais j'accepte des projets qui ne me font pas forcément rêver créativement parce que ça paye les factures.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai accepté tout ce qu'on me proposait au début, quitte à bosser, jusqu'à il y a un an et demi, pendant 12 à 15 h par jour, souvent week-ends compris. Je dépensais peu pour moi, et j'investissais principalement dans du matériel pour mon travail. J'ai dû retourner vivre chez mes pa-

rents pendant la réalisation de mon premier très gros livre, car je n'avais aucun budget et une avance sur droit ridicule pour neuf mois de travail, et ne pouvais pas travailler à côté, car je bossais déjà 10 à 12 h par jour dessus.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Après avoir dû envahir mes parents et vécu dans un minuscule deux pièces où j'ai réalisé une dizaine de livres dans des conditions assez improbables, j'ai désormais une pièce pour travailler dans mon appartement et ça change tout. Ça me permet de laisser quelque chose en plan et m'y remettre le lendemain, d'avoir un espace dédié à la création et ne pas envahir mon espace de vie avec le bazar que mon travail génère. J'ai aussi aujourd'hui les moyens de mettre le chauffage et je pense que ça aide aussi pas mal comme « condition de travail », parce que créer dans le froid ou en pensant à comment on va faire pour payer ses factures ça ne rend pas vraiment la création facile.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Après un gros burn-out, j'ai pris la décision d'apprendre à dire non, de ralentir, de privilégier ma santé physique et mentale sur la réussite professionnelle. Aujourd'hui j'essaie que tout soit le moins subi possible. Je n'accepte plus des délais trop courts par exemple et j'essaie de me ménager du temps pour faire des choses personnelles au milieu de commandes.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ayant vécu seule quelques années, je dirais que cela m'a permis de me consacrer à fond à mon travail, mais avec la conséquence de ne souvent plus avoir le temps pour une vie sociale, pour construire des relations et le risque

aussi de noyer ma solitude dans le travail. Aujourd'hui, la vie commune me permet de mieux délimiter les temps de travail, de ne plus travailler le week-end et avoir plus de temps pour me ressourcer et « nourrir » mon imagination, ce qui profite grandement à ma création.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Que des aliments vegan. Une tonne de condiments (pickles, miso, moutardes, différentes sauces ou purées de piment, des câpres, cerises au vinaigre...), plein de légumes aussi, du tofu et des yaourts et laits végétaux et des trucs qui attendent sagement les fêtes de fin d'année qui approchent, comme des alternatives vegan au caviar et au foie gras et un rôti farci prêt à prendre le train pour les vacances en famille !

As-tu vraiment besoin de manger ?

Contrairement à ce que beaucoup de personnes qui me sollicitent pour travailler gratuitement semblent penser, j'ai — comme toute personne — besoin de me nourrir convenablement pour vivre et être en bonne santé.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

En vrai je n'aime pas trop les questions, j'ai toujours peur de répondre à côté de la plaque et je ne suis souvent plus trop d'accord avec moi-même quand je relis mes réponses.

Marie Laforêt a toujours su qu'elle ne pourrait jamais travailler dans un bureau et que la création était ce vers quoi elle voulait aller. Son problème : elle ne savait pas dans quel domaine. Elle a longtemps persisté dans les arts plastiques sans grand talent ni convic-

tion, composé des poèmes laborieux, et puis un jour ça lui est tombé dessus, comme ça, un peu par hasard, en empruntant un livre à la bibliothèque municipale. Elle serait photographe. Après ses études elle s'est lancée dans le portait et la mode pour vite se rendre compte que travailler pour le luxe et la publicité n'était pas fait pour elle. Devenir vegan lui a donné envie de mettre son savoir-faire au profit d'une cause qu'elle veut voir progresser dans notre société et consacrer ses journées à quelque chose qui fait sens pour elle. Elle est également devenue créatrice culinaire et elle explore toujours plus au quotidien cet univers végétal qui la fascine et où les possibilités sont quasi infinies. Comme le dit si bien Hermione Granger, « *When in doubt, go to the library* ». On ne sait jamais, ça pourrait changer votre vie.

As-tu vraiment besoin de manger, Julia Kerninon ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Pendant assez longtemps, j'ai dit « je fais de la littérature », parce qu'à côté de la fiction je faisais aussi une thèse de littérature américaine, alors j'avais l'impression que ça résumait le tout. C'était plus simple. Depuis que j'ai écrit « écrivain » sur la prédéclaration de mon bébé à naître, je dis « je suis écrivain ».

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je ne suis pas sûre qu'il s'agisse d'un problème existentiel, mais j'ai toujours aimé les livres pour leur précision – je peux relire la phrase encore et encore si je n'ai pas compris, alors que dans la vraie vie j'ai rarement la sensation de comprendre ce qui se passe. La littérature, la pratique la littérature, c'est ce qui m'a structurée. C'est mon entrée dans le monde.

Créer c'est quoi ?

Je n'utilise pas le terme créé en ce sens. Mais écrire est

l'exercice le plus passionnant que je connaisse.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est créer un nouveau document Word qui ne contient souvent qu'un titre.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

J'écris très laborieusement, d'abord en notant des choses un peu au hasard, puis en les organisant, en les assemblant, comme aux dominos exactement. Lorsque je réunis deux paragraphes judicieusement, c'est comme si ça scintillait, je sais qu'ils sont au bon endroit. Quand je finis un livre, presque tout doit scintiller comme ça.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Parce que je pense que c'est ce que moi, je dois écrire, maintenant. Avec mon bagage littéraire, avec mes convictions, avec ma structure mentale, avec ce que je sais, à ce moment donné, avec ce que d'autres font en ce moment, c'est ça que je dois écrire.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Au lecteur. Parce qu'à la fin le livre est pour lui.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Quand je dis que j'écris des romans, les gens assez me demandent presque toujours *quel genre de romans* – et je ne sais pas comment expliquer correctement que je n'écris pas des romans de genre. Et ce n'est pas un jeu de mots. J'ai du mal à faire comprendre que j'écris *simple-ment des romans*. La dernière fois, le seul truc que j'ai trouvé à dire, ça a été quelque chose comme : *Vous voyez Marc Lévy ? Ses romans sont tous différents les uns des autres, hein ? Bon, les miens aussi. Ça a bien marché, mais ce n'est tout de même pas la réponse idéale. Parfois, je dis que*

j'écris des romans réalistes – ce n'est pas parfaitement vrai, parce qu'il se passe dans mes livres des choses un peu *extraordinaires*, mais au fond c'est sans doute la meilleure définition de ce que je fais.

Que pense l'enfant ou l'adolescente que tu étais de ton travail ?

Mais je n'ai pas cessé d'être ces personnes-là – je suis toujours exactement la même personne. L'enfant et l'adolescente que j'étais voulaient écrire des livres et les publier. L'adulte que je suis est heureuse de les avoir satisfaites.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai pas de bureau. Enfin, j'ai un bureau, en bois, parfait, dans ma chambre, encadré d'étagères couvertes de livres et de petits objets porte-bonheur, de cartes postales, de reproductions de tableaux, mais je n'écris jamais à cet endroit. Je pense que j'ai arrêté d'écrire à un bureau il y a environ une dizaine d'années, mais je ne sais plus pourquoi. J'écris assise sur le canapé, avec l'ordinateur sur mes genoux.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Parfois j'en ai marre des conséquences de mon activité d'écriture, mais jamais de l'écriture en soi. Mais c'est vrai aussi que je fais souvent de longues pauses sans vraiment écrire sérieusement, j'imagine que ça entretient le désir. J'écris *presque* tout le temps, mais ça ne me pose pas de problème de ne pas écrire. Parfois c'est agréable d'être très occupée par autre chose.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Pour faire quoi qui serait plus intéressant ? Non. Je me suis prévue des sorties si un jour je devais en arriver là, j'ai étudié pendant dix ans, j'ai soutenu un doctorat.

Écrire était mon plan A, enseigner mon plan B. Aujourd'hui, mon mec se moque de moi parce que je continue à défendre mon plan B, j'ai postulé à la qualification de maître de conférences, j'essaye de faire publier ma thèse. Il pense que je devrais accepter le fait que mon plan A a bien marché et que je n'ai plus besoin de plan B, mais je suis quelqu'un d'extrêmement prudent, et j'ai eu deux parents enseignants, alors je crois que j'essaye un peu parfois de me raccrocher à quelque chose de plus sûr, de plus régulier que la vie d'écrivain. Comme si j'essayais d'en faire un fonctionnariat. Mais c'est impossible.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Sans doute, mais tellement moins que ce qui m'aurait blessée dans un autre métier. Quand j'allais aux cours de préparation à l'accouchement, toutes les autres femmes étaient en congé maternité. Quand j'étais fatiguée, je me disais qu'elles avaient de la chance de pouvoir se concentrer sur leur bébé, alors que moi je travaillais toujours d'arrache-pied, parce que j'avais un livre à finir et puis aussi un autre livre et besoin de continuer à gagner ma vie en faisant mes petits boulots parallèles. Mais d'abord, c'était de ma faute, de ne pas avoir ce congé, parce que si j'avais bien rempli les papiers, il me semble qu'on peut en avoir un via l'Agessa, et puis aussi, au fond, je trouve ce métier assez idéal, la liberté de mouvement qu'il me permet, cette situation si particulière de n'avoir ni patron ni employé, j'aime profondément ça. Enceinte jusqu'aux dents, oui, c'était difficile, mais ça semblait tout de même un prix acceptable à payer pour tout le temps libre dont je dispose maintenant, mon bonheur quotidien, la possibilité de faire ce que je veux, quand je le veux.

Pour quoi milites-tu ?

Pour qu'on arrête de considérer les choses intellectuelles comme optionnelles. La connaissance de la littérature, la connaissance que la littérature apporte, je ne crois pas vraiment qu'on puisse s'en passer.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Dans mon travail littéraire ? Peut-être, je ne sais pas. J'ai eu des mauvaises expériences, mais pas beaucoup.

Qu'est-ce qui te sauve ?

J'aime la littérature d'un amour fou et pragmatique à la fois.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

J'avais un ami il y a des années qui me hurlait dessus en m'expliquant que c'était faire preuve d'une nostalgie risible que d'écrire encore des romans à notre époque. Mais moi je pense qu'il avait tort. Je veux participer à la sauvegarde de la littérature de fiction. Je relisais Faulkner tout à l'heure, *Le Hameau* – à part les espèces en voie de disparition, qu'est-ce qu'il peut y avoir davantage besoin de préserver, de protéger, de défendre, que l'existence et l'importance de cette prose incroyable ?

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

L'ampleur des gestes, en peinture, l'ampleur du résultat, en cinéma, l'adrénaline de la scène, en musique. J'aime tout, dans l'écriture, je pense profondément que je suis devenue écrivain parce que j'aimais le papier, la solitude, taper sur un clavier, finir ce que je commence, des choses simplissimes comme ça, mais parfois, très rarement, je regrette la petitesse du geste.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?
Comprendre combien ce que je fais est vain.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?
C'est beaucoup trop excitant d'écrire. Après avoir accouché, pendant une semaine ou deux, je ne savais plus. Ça semblait plus intéressant de regarder mon enfant, et en même temps je me sentais attirée par mon roman en cours. Je me sentais coupable et perdue. Mais je suis ce que je suis. J'aime les livres, presque tous les livres, et je dois me débrouiller pour faire fonctionner ma vie avec ça, parce que j'aime aussi beaucoup d'autres choses, et que je veux tout. Le défi que c'est d'écrire un roman avec un nouveau-né dans les parages, ça m'électrise littéralement. Je me dis que c'était tellement facile, avant, d'écrire quand je n'avais que ça d'important à faire. Maintenant on parle sérieusement. Maintenant ça commence pour de bon.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?
Avec un stylo, je me dessine en tout petit la couverture du prochain livre, et je la regarde en me faisant des promesses.

Où est la joie dans ton métier ?
Quand je finis un livre – quand je fais une bonne journée de travail – quand j'écris une bonne phrase – quand un journaliste écrit un article dans lequel je vois qu'il a compris et aimé ce que j'ai essayé de faire – quand, parfois, par surprise, un lecteur me prend à part et me chuchote que c'est bien, mon livre.

Qui sont tes allié-e-s ?
Mon éditrice. Les libraires. Certains journalistes. Certains lecteurs. Plus jeune, mes parents, infiniment. Au-

jour d'hui, mon compagnon, qui accorde beaucoup d'attention à ce que je fais. C'est bizarre, mais je crois que je n'avais jamais imaginé qu'un jour je vivrais avec quelqu'un qui aimerait ce que j'écris.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Je ne sais pas. Dans le grand absolu, les gens qui ne respectent pas la littérature.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Je crois qu'être une femme plutôt qu'un homme change tout, tout le temps, partout. C'est à la fois passionnant et épuisant. Ça me paraîtrait très ennuyeux d'être un homme, d'être dans cette position horriblement gênante éthiquement, d'être constamment privilégié sans raison ou pour de mauvaises raisons. Comme être l'héritier d'un fabricant automobile. Quand j'étais enceinte, des hommes auteurs qui n'avaient jamais eu d'enfant m'ont donné avec beaucoup de condescendance et d'autorité des conseils concernant la gestion de ma vie, notamment sur le plan financier. C'était tout à fait déplacé. Mais je m'éloigne du sujet. Je dirais qu'être une femme a une influence sur mon travail d'abord parce que statistiquement, j'ai moins de chance de cartonner, simplement parce que je suis une femme, non ? Il y a des femmes partout en littérature, mais plus on monte vers les cimes du pouvoir, dans l'édition ou du côté des auteurs, et plus elles se raréfient. Et ça n'est pas qu'une question de qualité littéraire. C'est plutôt lié à des croyances collectives et tellement souterraines qu'elles en deviennent insoupçonnables, et qui peuvent être formulées ainsi : les hommes, c'est bien, les femmes, c'est nul. On soupçonne les livres écrits par des femmes d'être féminins, sentimentaux, ennuyeux, de petite envergure, domestiques, familiaux.

C'est déjà ridicule, mais ça suppose en plus que la féminité, les sentiments, la maison, la famille seraient des sujets sans intérêt. Depuis toujours, ce qui est du ressort des femmes (ou plutôt, ce qu'on leur a confié de force sans leur demander leur avis), c'est considéré comme mineur. C'est insupportable.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordinateur portable. Dans les dernières semaines, au moment du bouclage, de l'alcool, pour me détendre lorsque je prends les dernières décisions.

D'où viennent tes revenus ?

Droits d'auteurs, déplacements rémunérés, lecture de manuscrits pour les maisons d'édition, traductions, articles, cours de littérature, et il y a aussi l'argent que j'ai mis de côté, celui que j'ai gagné il y a longtemps en travaillant comme serveuse, et celui que j'ai touché grâce aux prix littéraires que mes livres ont reçus.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Oui, mais depuis quelques années, la plupart de mes boulots alimentaires – peut-être tous – ont un lien avec le livre, le littéraire.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Quand j'étais plus jeune, je suis allée vivre en Hongrie pour écrire, notamment parce que c'était moins cher. Pendant des années, ma stratégie ça a été : travailler comme serveuse l'été, mettre tout l'argent de côté, et puis le faire durer le plus longtemps possible. À vingt-cinq ans, quand je suis arrivée à Paris après plusieurs années à l'étranger, j'étais thésarde, mais je n'avais pas d'allocation de recherche, alors j'avais une dizaine de petits boulots, je donnais des cours d'anglais à des ados, mais aussi à un

banquier, des cours de grammaire à une étudiante suédoise, je faisais du baby-sitting, la sortie d'école et le soir, et aussi de la traduction sur un site en ligne. Je vivais pauvrement, mais je m'en sortais, et j'ai toujours eu de la chance, notamment pour me loger. Mais je comptais chaque dépense, j'étais complètement dans le contrôle, c'était un peu névrosé. Après, j'ai gagné plus d'argent, quand mon premier livre a été publié, j'ai reçu une bourse d'écriture très conséquente, j'ai commencé à vivre en couple, mon compagnon m'a poussée à faire des boulots alimentaires mieux payés que mes dix euros de l'heure de baby-sitter, et les choses sont devenues un peu plus simples, de ce côté-là. Je continue à faire mes comptes très régulièrement, mais j'ai arrêté de paniquer lorsque je casse quelque chose chez moi, par exemple le mixeur, et que je dois le racheter, ou quand je vais au restaurant avec des copains et qu'à la fin on divise l'addition – quand on est fauché, et qu'on fait exprès de prendre le plat le moins cher, c'est compliqué, ce genre de moments. Je suis contente que ce soit fini. Je ne sais pas exactement sur quoi je fais des économies aujourd'hui, je pense que j'ai gardé une partie de mes habitudes, et puis surtout je n'ai jamais été très dépensière. J'achète des vêtements deux ou trois fois par an, juste le nombre pour m'habiller, souvent la même pièce dans plusieurs couleurs – j'ai arrêté de fumer et de passer des soirées dans les cafés – je vais au restaurant moins d'une fois par mois – je ne vais pas au cinéma, je ne vais pas au théâtre, j'ai une carte de médiathèque. J'ai déménagé de Paris à Nantes pour pouvoir avoir un bébé dans des conditions décentes. Ce que j'aime, c'est dépenser peu d'argent pour le rendement, et pouvoir du coup ne pas me poser la question quand j'ai vraiment envie de quelque chose – c'est à ça que me servent mes réserves thésaurisées. Quand je décide de partir en vacances, je prends le billet et c'est

tout. En fait, j'ai simplement décidé d'arrêter de m'inquiéter, mais je crois que je ne dépense pas vraiment plus d'argent qu'avant.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je travaille chez moi. C'est à peu près la seule condition. Je peux travailler dans n'importe quelle pièce, mais généralement je suis dans le salon. Je travaille plutôt quand je suis seule, mais je peux travailler même si quelqu'un est à côté. Je préfère travailler le soir ou la nuit.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

J'ai toujours pensé que c'était une question que je préférerais ne pas me poser – que ce serait plus simple si je n'avais pas trop d'avis sur la façon dont je voulais travailler, parce que du coup je serai capable de le faire tout le temps et partout. Et jusqu'ici, ça s'est révélé vrai.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ça change tout et puis rien en même temps. Quand j'ai commencé à vivre en couple, à vingt-six ans, déjà j'ai dû changer mes horaires de travail : j'avais l'habitude d'écrire le soir, de vingt heures à trois heures du matin, mais ce n'était pas très praticable en vivant avec un salarié aux horaires classiques. Donc j'ai appris à écrire la journée. Maintenant que j'ai un bébé, c'est le même type d'ajustements, je négocie avec mon compagnon pour avoir quelques soirées libres, je travaille pendant que le bébé dort, et surtout, depuis toutes ces années de pratique, j'ai appris à travailler beaucoup plus vite. Quand j'étais adolescente, je passais ma journée devant mon bureau pour une production très inégale. Aujourd'hui, en une heure de travail, avec un peu de chance, je peux écrire un chapitre sous sa forme définitive. Mais c'est

vrai que dans les semaines entourant la naissance de mon bébé, je n’y arrivais plus. Avant d’accoucher, j’étais incapable de me concentrer suffisamment pour écrire, et les deux semaines suivantes, j’avais le cerveau complètement vide, pas d’épuisement, mais de sidération, je crois.

Qu’y a-t-il dans ton frigo ?

Toujours les mêmes trucs de base, du jus de fruits, de la crème fraîche, des lardons, une pâte feuilletée, du chocolat, des yaourts, du parmesan – et puis ce qu’on achète au marché, des carottes, de la salade, un radis noir, un chou-fleur, une courge butternut, des champignons. Du vin.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Je pense que oui. En tout cas, j’ai le droit d’être payée pour mon effort, et de faire ce que je veux avec la caillasse. C’est l’histoire du mendiant devant la pâtisserie. Un client lui donne de l’argent, et quand il le revoit après en train de manger des choux à la crème, il le juge, il lui demande pourquoi, s’il est dans le besoin, il dépense son argent de façon aussi inconsidérée, dans des choux à la crème. Alors le mendiant dit : *mais enfin ! Je ne peux pas manger de choux à la crème quand je n’ai pas d’argent, je ne peux pas manger de choux à la crème quand j’ai de l’argent, quand est-ce que je peux manger des choux à la crème ?* Nous aussi, les écrivains, nous avons le droit de manger des choux à la crème, même si nous sommes des mendiants.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu’on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

(je n’ai pas de réponse à cette question)

Julia Kerninon est née à Nantes en 1987. Elle a publié trois romans aux éditions du Rouergue (*Buward*, 2014,

*Le Dernier Amour d'Attila Kiss, 2016, Ma Dévotion, 2018) ainsi qu'un court texte autobiographique, Une
Activité respectable, 2017.*

As-tu vraiment besoin de manger,
Neil Jomunsi ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Avant je répondais que j'étais écrivain et éditeur, comme si cette dernière fonction justifiait la première, que par son image sérieuse elle l'excusait presque. Maintenant je dis écrivain ou auteur, indifféremment, et je n'évoque plus vraiment mes activités d'édition. C'est important d'être fier de ce qu'on fait et de ne pas vivre cela comme une imposture. Ça commence par là.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Oui, à la source de chacun de mes projets il y a une question que je me pose. Mais j'ai remarqué que ces questions changeaient au fil du temps. Dans mes premiers romans, j'ai voulu questionner le monstre en nous, cette part de ténèbres qu'on cache et qu'on nourrit en même temps. Et puis j'ai dû faire la paix avec ce monstre. Maintenant je m'interroge sur l'identité (qu'est-ce que vivre, qu'est-ce qu'être humain ?), notamment dans des histoires de ro-

bots, et sur la finitude dans une société qui voudrait tendre vers l'immortalité.

Créer, c'est quoi ?

Créer du sens. Organiser. Combattre (ou accepter) l'entropie. Essayer d'aider. S'amuser.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Beaucoup d'excitation : je ne compte plus les histoires que j'ai commencées. Par contre, je peux compter celles que j'ai terminées.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand je n'arrive plus à modifier quoi que ce soit sans avoir la sensation de casser quelque chose. Tant que j'arrive à améliorer, je continue. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas perpétuellement améliorer. Parfois c'est juste que je n'en suis plus capable.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

J'écris ce que j'écris parce que j'ai l'impression que ce sont des réponses adaptées aux questions que je me pose.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À tout le monde, je crois, je n'ai pas de « lectorat cible ». J'écris pour celles et ceux que ça intéresse. Quelquefois, ça n'intéresse pas grand monde et c'est très bien comme ça.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Ce que j'écris entre souvent dans des classifications comme la science-fiction ou le fantastique. Mais je ne crois pas que les genres de l'imaginaire soient coupés de la réalité, au contraire même : la science-fiction parle de notre rapport à la société, réfléchit nos décisions, anti-

cipe nos réussites et nos échecs. C'est une simulation. Le fantastique, lui, réfléchit notre intériorité. C'est de la psychologie version fiction, voire de la psychanalyse. Alors tout ça est très ancré dans la réalité finalement. Mais c'est assez drôle, cette question, parce que mon nouveau projet (Ozmocorp) parle justement d'une guerre contre la réalité.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
Il trouve ça très cool, il aurait juste pensé que ça lui rapporterait un peu plus d'argent et de succès auprès des filles. En vrai, artiste, à moins d'être de ceux qui atteignent les sommets du star-system, c'est un repoussoir. Socialement, il n'y a rien de pire qu'un artiste que les autres qualifient dans son dos de « raté ».

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?
Je n'ai pas de bureau. J'ai un ordinateur portable que je pose où bon me semble, selon l'inspiration, la lumière, la position, etc. Pareil pour le papier et les crayons. J'ai quand même une trousse, que je perds régulièrement. Maintenant que j'ai un garage, j'y ai installé un petit atelier de reliure et de sérigraphie. Autant pour l'écriture je n'ai pas de base fixe, autant j'avais très envie d'en avoir une pour mes activités « manuelles ».

Est-ce que parfois tu en as marre ?
Non. Enfin, pas du métier. Parfois, j'en ai marre de ne pas gagner assez d'argent. C'est récurrent. Ça suscite pas mal de questionnement.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?
Je ne crois pas. En tout cas, pas sérieusement.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui, pas mal, mais j'essaie de me calmer parce que ça me bouffe les nerfs. Je n'aime pas les chapelles, et le mépris qu'elles engendrent. Je n'aime pas non plus le rapport que les auteurs entretiennent avec les éditeurs : j'y trouve une forme de renoncement servile que je n'arrive pas à intégrer. Je sais bien qu'on ne mord pas la main qui vous nourrit, mais quand celle-ci le fait à peine...

Pour quoi milites-tu ?

J'ai beaucoup milité pour la réappropriation du droit d'auteur par les auteurs eux-mêmes : le droit d'auteur est aujourd'hui un instrument qui enrichit les intermédiaires, pas les créateurs. De manière générale, je n'aime pas beaucoup le concept de propriété intellectuelle. Mais comme on peut se douter, c'est un combat qui m'a valu des inimitiés parmi mes pairs.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Pas directement. En revanche, on m'a déjà ressorti hors contexte de vieilles conversations, de vieux tweets, pour me décrédibiliser. Je fais attention maintenant, car sur internet tout reste. Je n'ai plus de scrupules à effacer.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Ma famille et mes amis. Me remettre en perspective aussi, me rappeler que je ne sauve pas le monde, que je suis tout petit. Et qu'au final, tout ça n'a pas grande importance et finira dans l'oubli – *like tears in rain*.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Les choses toutes petites, fugaces, les joies éclair, celles qui ne rentrent pas dans les gros engrenages du capitalisme et qui font pourtant toute la beauté de l'existence.

Je les fixe en mots pour ne pas qu'elles soient oubliées. Ça peut être un joli caillou, un scarabée ou le rire d'un petit garçon. Ces choses-là, minuscules et fragiles, je les chéris quand j'ai la chance de les croiser.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Leur immédiateté. Jouer de la musique par exemple, il suffit de tendre l'oreille pour que ça frappe en plein cœur tout de suite. L'écrit, c'est plus long. C'est pour ça aussi que je m'intéresse à la microédition, qui réduit les délais entre l'acte de création et sa libération. Dans l'idéal, j'aimerais être un auteur qui puisse faire des concerts avec des mots.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

L'absence totale de sens, peut-être, quand tout devient absurde. Pour moi l'art crée du sens, même s'il est minuscule. C'est à ça que ça sert. La perspective de l'intelligence artificielle me fascine autant qu'elle me révulse : si un robot devient capable d'écrire les plus beaux romans du monde, de composer les plus belles mélodies, alors je ne comprends plus. Je me dis, à quoi bon. Ce qui est beau dans l'art, c'est que c'est intrinsèquement humain.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

La certitude que d'autres personnes chérissent ces petites choses délicates et fragiles qui font la beauté du monde.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je laisse du temps passer. Je fais autre chose. Je me promène, je rêve, je regarde des films. J'essaie de ne pas en tirer de culpabilité, parce qu'on vit dans un monde où on est jugés en fonction de nos capacités de production. Et puis ça finit par revenir.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans un commentaire de blog, ou dans la bouche d'un ami qui vous dit que votre travail l'a égayé, amusé, interrogé. Quand on a l'impression de changer un tout petit peu le cours des choses. En fait, quand on existe.

Qui sont tes allié·e·s ?

Ceux avec qui je partage des valeurs. Même si on ne se connaît pas, on se nourrit de nos forces respectives.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Ceux qui nous enferment dans des silos, qui nous transforment en simple matière première ou qui ramènent notre travail à des données comptables.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Le fait d'être un homme n'influence pas directement mon travail, mais il a en revanche forcément influencé mes conditions de création : dans une société encore sexiste, on écoute moins une femme qu'un homme, on lui laisse moins de place, on la met moins en valeur et on la détruit plus facilement. J'en suis conscient. J'essaie d'y remédier à mon petit niveau.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Une feuille et un crayon. Un ordinateur avec une connexion à internet est un plus.

D'où viennent tes revenus ?

Des histoires que je vends à droite à gauche, qu'on me commande parfois. De ma page Tipeee aussi : je propose aux internautes de me soutenir financièrement en échange du travail que libèrent sur internet, notamment mes nouvelles (le Projet Bradbury), mes podcasts (Gob-

bledygook) et mes vidéos (Storyfication). Tout ça est publié gratuitement, mais les gens sont libres de m'aider à continuer. De temps en temps, je bosse sur une vidéo pour quelqu'un d'autre, j'aide comme je peux. Comme je fais de la reliure, je vends aussi des petits livres faits maison. J'ai d'ailleurs ouvert une boutique (ozmocorp.com). Et puis il y a la famille, qui à 36 ans continue de m'aider – comme beaucoup d'autres artistes.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'ai longtemps été libraire. Maintenant je donne parfois des cours d'édition numérique dans une école parisienne. C'est malheureusement nécessaire. J'espère que ça le sera de moins en moins.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai la chance de ne pas avoir de gros besoins. Je n'en ressens pas l'envie. Je peux vivre avec un seul pantalon, une seule paire de baskets ou une seule couleur de t-shirt. Quand j'ai besoin de me serrer la ceinture, j'arrête d'acheter des livres. C'est plus facile maintenant qu'on habite à la campagne, les tentations sont encore moins grandes que quand on habitait en ville. On a une grande maison qu'on loue moins cher que notre ancien appartement. Le seul truc sur lequel je n'aime vraiment pas faire des sacrifices, c'est sur la nourriture. Mais il faut parfois s'y résoudre.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Nos conditions de vie influencent notre travail, tout ça est intrinsèquement lié : on ne créerait pas la même chose si on vivait autrement. J'aime le calme, voire même le silence. Je n'arrive pas à écrire dans le bruit, j'ai du mal avec le fait d'écouter de la musique en écrivant. Je crois que je me déconcentre facilement, alors il faut faire at-

tention à ne pas succomber aux tentations faciles.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Avec deux enfants, je subis un peu leur emploi du temps, même si je considère cela parfaitement normal de s'adapter à eux et non le contraire. Comme on vient de déménager, et qu'ils sont désormais 100 % du temps à la maison, il faut composer. On s'énerve, on s'impatiente, on voudrait avoir plus de temps, mais c'est comme ça. Il faut trouver un rythme. Parfois une heure suffit pour qu'une journée soit réussie.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Un peu de tout. Nous sommes quatre, alors chacun a ses petites préférences. J'adapte les menus au goût de chacun.

As-tu vraiment besoin de manger ?

CARRÈMENT, OUI. Et j'aimerais bien que ceux qui nous payent l'intègrent dans leur logiciel.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Est-ce que tu crois en quelque chose ? Et la réponse est : oui, mais c'est vague et ça fluctue : des fois c'est aux fantômes, d'autres fois aux esprits de la nature ou en un dieu aveugle, et d'autres fois encore à l'inévitable entropie, en rien, ou en l'absurdité. J'ai besoin d'intégrer le merveilleux. On oublie parfois de croire, ou alors on tourne ça en dérision, on trouve ça naïf ou ridicule. Pourtant je trouve que c'est vraiment une belle chose, tendue entre espoir et abandon. Un truc très humain, ça aussi. J'aimerais être capable d'avoir la foi, mais le cynisme m'a trop

bouffé. J'essaye de lâcher du lest avec ça. Je ne suis vraiment pas à l'aise avec le matérialisme passionné de cette époque. Je doute trop de tout pour avoir des certitudes.

Neil Jomunsi est écrivain – enfin, c'est ce que l'histoire raconte. Auteur de nouvelles, de romans, de pièces de théâtre, ce sont pourtant les formes d'écriture un peu moins conventionnelles et les défis d'écriture qu'il aime par-dessus tout. En 2013, il s'était notamment lancé dans le Projet Bradbury : écrire une nouvelle par semaine pendant un an, soit 52 textes inédits. Il tient le blog Page42 sur lequel il parle de beaucoup de choses, d'aucuns disent un peu trop. Une partie de son travail se passe aussi sur Youtube, où il a créé le feuilleton audio Gobbledygook et l'émission Storyfication. Son dernier projet en date : une boutique en ligne d'un genre un peu particulier, Ozmo-corp. On y trouve des objets littéraires étranges, comme une mythologie des pieuvres, le manuel d'utilisation d'un robot du futur ou encore un guide touristique pour une ville imaginaire. Bien sûr, tout y est rigoureusement authentique.

As-tu vraiment besoin de manger,
Emmanuelle Houdart ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Auteure-illustratrice. Parfois je dis « artiste ».

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?
La peur

Créer, c'est quoi ?
Tenir la peur à distance, le chagrin en respect, évoluer dans un monde de paix et de tendresse, profiter de la protection de la fiction.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
Plonger dans une chose neuve et pleine de promesses de plaisirs, comme tomber amoureux, comme mettre une nouvelle robe, on est un peu nerveux aussi : est-ce que la robe va bien m'aller, est-ce que ce mec en vaut la chandelle ?

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand rajouter quelque chose ferait tout basculer dans le futile, l'anecdote.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Pour agrandir ma vie, témoigner de pensées secrètes, pour mettre en scène mes désirs, pour devenir mille personnages différents, pour apaiser mes angoisses, pour m'enraciner au monde, pour exister plus intensément.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À moi, d'abord, à tous ensuite.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Un rapport d'efficacité : mes feutres doivent être bien remplis d'encre, mes crayons de couleur bien taillés, l'ordinateur ne doit pas planter. Les objets de la réalité ne doivent pas créer d'obstacles. La réalité ne doit pas venir m'emmerder.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

« Waaaaa c'est tro cool, tai devenu l'artiste que je voulé que tu devienne, chuis trop fière de toi, wesch !
Tu ten et bien sorti, quant je pense ka 17 ans tétai en écheque scolaire. »

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Des centaines de feutres, de crayons, des masking tapes de couleur, des gommes, des feuilles de calque, un bouquet d'immortelles séchées à cause de la superstition, une photo de mon mari et de moi en train de nous battre, un papillon séché, un ange cousu par Marie Desplechin, des photos de mes enfants, des carnets, une photo de mon mari jeune et arrogant à côté d'une photo de mon mari 25 ans plus tard, joyeux et gentil.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Non. Quand je dis que j'en ai marre et que j'arrête de dessiner, je déprime.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Jamais.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Non.

Pour quoi milites-tu ?

Pour la tolérance, la liberté d'être soi de quelque manière que ce soit, pour le respect profond des enfants, pour l'écoute, pour la gentillesse, pour la nourriture bio.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Non.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Je ne vois pas les choses en termes de sauvetage.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Même réponse.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Rien.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Rien, bon si un ogre me bouffe les deux mains, ça pourrait se compliquer.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Ce travail est profondément lié à ce que je suis, ce que je porte, ce que je vis, il est cousu à toutes mes forces vitales, relié à toutes mes aspirations existentielles.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je vais dans les bras de mon mari, je discute avec Fantine, ma fille de 16 ans, je rigole avec Merlin, mon fils de 11 ans, j'appelle Alain ou Laure au téléphone, j'écris à Kitty sur Messenger, je mange du chocolat... mais surtout je continue de dessiner.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans la liberté, dans la fascination pour les couleurs, dans l'impression de faire quelque chose de fort de son existence, d'exister plus intensément, d'être utile et nécessaire, de prolonger l'éphémère jusqu'à l'infini. Dans la solitude, mais aussi dans les rencontres avec d'autres artistes.

Qui sont tes alliés ?

Mes éditeurs, les auteurs avec lesquels je travaille, les fans qui m'écrivent presque chaque semaine des compliments, des gentillesses, les libraires et les bibliothécaires passionnés qui défendent mon travail, tous les médiateurs du livre.

Qui sont tes ennemis ?

Pas d'ennemis.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Non, je ne crois pas.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Du papier, des carnets, des crayons de papier, des crayons

de couleur, des feutres, des gommes, du papier calque, des livres sur le corps humain, sur les algues, sur les forêts, sur les oiseaux, d'un ordinateur et d'une imprimante.

D'où viennent tes revenus ?

De la vente de mes originaux, de celle de mes reproductions d'art, des contrats pour des illustrations de pochette de CD, carnets de timbres, affiches, plaquettes, de la location de mes expositions, des droits d'auteur de mes livres, des droits étrangers pour les traductions de mes livres, des rencontres publiques et scolaires, des ateliers sur les salons du livre.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non.

Comment t'es-tu organisée pour essayer de vivre de ton art ?

Je loue des expositions aux médiathèques et je donne des ateliers en milieu scolaire. Je fais aussi des rencontres dans les classes, et des rencontres publiques. Mon inscription sur Facebook il y a 4 ans a fait éclore un petit fan-club sans cesse renouvelé. Ma page est devenue ma galerie en quelque sorte, où j'accroche mes nouveautés et vends régulièrement mes images. Mais je pense que je vis surtout grâce à de merveilleuses surprises de la vie : une artothèque qui achète tous mes originaux où figure une baignoire, une jeune femme qui fait un héritage et m'achète trois grands originaux d'un coup, une chérie de la Poste qui adore mon travail et me commande un carnet de timbres, un bibliothécaire qui décide de louer cinq de mes expos et de m'inviter en résidence...

Il faut juste en fait que l'ange gardien qui organise tous ces cadeaux de la vie qui s'enchaînent ne s'endorme pas, tout ça reste très fragile.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'habite et travaille dans le même lieu : un grand atelier-logement à Paris dans le 18^e, au rez-de-chaussée. Mon atelier a deux fenêtres, et donne sur notre petit jardin. J'y suis parfaitement bien, c'est un petit monde clos et privé, bien à moi.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Je me trouve très gâtée par la vie.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ma famille me protège, et j'ai infiniment besoin de protection. Ma famille m'aime aussi, et j'ai infiniment besoin d'amour.

Ma famille me distrait, m'interrompt, me casse les pieds, m'agresse, me fatigue, et me commande des nuggets pour ce soir et ça perturbe mon travail. Mais la perturbation, c'est la vie aussi.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Énormément de légumes, énormément d'herbes aromatiques, de la viande, du poisson, du tofu, du beurre, de la propolis, du chou mariné, différentes sortes de miso, des œufs, du fromage, des trucs mystérieux qui sont à mon mari. Mon frigo est presque toujours rempli comme si la guerre était à nos portes.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non, on n'en a pas vraiment besoin, mais y a des trucs tellement délicieux que c'est difficile d'y renoncer, par exemple : le tiramisu au thé vert, le carpaccio de daurade au citron vert, les spaghettis aux morilles, la salade de carotte et radis au gingembre, la tartine de pain noir

grillé au beurre, la soupe de blettes au lard, les aubergines rôties, le velouté de fenouils au fromage blanc, les oranges confites au chocolat noir.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

— Savez-vous que vous mourrez très vieille, en pleine forme, en possession de tous vos moyens physiques et mentaux, entourée de votre mari, de vos enfants, petits-enfants, de vos amis ?

— Ah non, je ne savais pas et je m'inquiétais beaucoup, je suis bien soulagée, merci beaucoup !

Si Emmanuelle Houdart dessine, c'est parce qu'elle a compris assez vite que ce serait le seul endroit où elle aurait le droit d'être complètement elle-même, sans mentir, ni tricher, ni obéir. Si Emmanuelle Houdart dessine, c'est parce qu'elle pense qu'elle est une égocentrique, une dégonflée, une trop sensible, une frileuse, une colérique, une passionnée, une partageuse, une demi-folle. Elle dessine souvent debout, à demi-couchée sur sa feuille, sans musique, les corbeaux croassent dans son jardin. Elle dessine avec soin, lentement, sans presser l'histoire à venir, sans forcer l'herbe à pousser ni les personnages à s'aimer à tout prix.

As-tu vraiment besoin de manger, Roland Glasser ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Traducteur littéraire (du français vers l'anglais), mais j'ai également un parcours parallèle au théâtre — un peu de tout, mais surtout la création lumière. L'écriture ? Oui, dans les temps morts, mais pas beaucoup actuellement, sauf quelques articles. Faut que je m'y remette...

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

J'ai commencé à écrire quand je suis entré à la fac et que j'ai découvert le théâtre, le jeu d'acteur, le verbe. Ça déclenchait quelque chose. Peut-être que j'y ai trouvé un moyen d'exprimer ce que j'aurais voulu exprimer à autrui, une âme sœur, sans en avoir...

Créer, c'est quoi ?

Se soigner avec l'imaginaire.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Ne pas savoir où on va. Bâtir des possibilités.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Soit quand le délai imposé arrive, soit quand ça m'ennuie, soit quand je sens que c'est ÇA, du moins pour l'instant.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Pour me projeter dans une réalité/existence alternative.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Au moi de l'autre côté du miroir.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Ténu, mais ça dépend de l'œuvre.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Qu'en quelque sorte j'incarne maintenant, d'une certaine manière, le personnage, le « héros » si on veut, de mes écrits d'antan. Je ne sais pas si c'est (toujours) une bonne chose...

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai jamais été fan d'objets « inspirants » ou autres gris-gris dans le genre. Idéalement, un bureau assez dégagé, quoi que ça fasse un petit moment que ce n'est plus le cas. Quand je traduis, j'aime avoir certains dictionnaires et d'autres œuvres de référence à portée de main — pour les questions où l'internet ne suffit plus. Actuellement j'ai aussi un tas de livres, de romans en français, en attente de lecture pour dénicher de quoi intéresser des éditeurs anglophones. Puis une bouteille de « ron de Venezuela » (DIPMÁTICO) pour ces moments en miroirée quand on doit se dépasser d'un chouia.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Souvent.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Souvent.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

En tant que traducteur littéraire, je ne supporte pas les auteurs mal soignés ou paresseux dans leur travail, c'est-à-dire ceux qui ont la flemme de faire un minimum de recherches historiques/géographiques/scientifiques, ou qui utilisent les mêmes tournures ou idiomes encore et encore dans le même texte (hors effets de style voulus, bien sûr).

Pour quoi milites-tu ?

Pour l'amélioration de conditions de travail, encourager des collègues à avoir une meilleure estime de soi, et un comportement plus confiant, plus « business » envers des éditeurs — qui ne sont pas (tous) des monstres, loin de ça, mais il faut savoir comment traiter avec eux.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui

Qu'est-ce qui te sauve ?

Savoir éviter les pièges les prochaines fois.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

J'envie aux disciplines plus visuelles (peinture, sculpture, dessin...) et également à la musique, une forme, un « vocabulaire » plus direct. L'écriture passe forcément par le cerveau (et quand ça sort et quand ça se consomme), et donc il y a toujours un minimum d'effort mental à faire. Et puis, avec l'écriture on est toujours contraint par le langage, un langage qui n'est pas tout à fait propre à soi,

mais appris, approprié.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Trouver d'autres choses à faire qui m'enchantent plus.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

De ne pas les avoir trouvées...

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Se rappeler des morts qu'on a connus. Ceux et celles qui sont déjà partis, avant leur temps. Le devoir de survivre. Et puis le souvenir de toutes les fois par le passé où on s'est relevé.

Où est la joie dans ton métier ?

Ces instants de bonheur où tout marche, tout coule, comme un patin à la poste, comme une lettre à roulettes. Quand je suis « in the zone » comme on dit en anglais. Pour ce qui est la traduction littéraire, ça pourrait se passer lors d'un passage super bien écrit que j'arrive à super bien traduire parce que tout est super bien dans mon existence physiologique et psychique à cet instant précis.

Qui sont tes allié-e-s ?

Mes collègues.

Qui sont tes ennemi-e-s ?

Ceux (celui ?) qui me sabote(nt) de l'intérieur.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

En ce qui concerne mes conditions de travail : certainement. Bien que je connaisse des traductrices qui sont très confiantes, très exigeantes envers les éditeurs (ou d'autres

clients), je pense qu'en tant qu'homme c'est plus « facile » d'être exigeant en négociation que pour une femme, sans parler du fait que la plupart de mes interlocuteurs dans l'édition sont des interlocutrices, et du coup je peux jouer sur un certain « charme ». Pour ce qui est le travail même, je ne pense pas que ça fasse une différence.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Ordinateur, internet, deux ou trois dicos.

D'où viennent tes revenus ?

Une partie vient de la traduction littéraire, mais je dépends de la traduction « commerciale », ou du moins « non littéraire », pour le grand reste.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Oui, dans la mesure où je dois prendre certains boulots de traduction qui ne m'enchantent pas.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai toujours dû faire un sacrifice matériel quelconque, que ce soit habiter un petit lieu pour économiser le loyer, ou bien économiser sur les sorties et sur les « luxes » pour vivre dans une habitation plus grande. Là je projette de quitter Londres pour une ville de province en France (ou ailleurs en Europe) pour une meilleure qualité de vie avec moins de moyens.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je travaille surtout chez moi, mais j'ai besoin de mon propre espace pour le faire au mieux. Et plus c'est créatif, plus je le fais tard dans la journée. Je ne peux pas facilement travailler avec d'autres personnes dans la même pièce. Parfois je m'en vais travailler à la bibliothèque ou dans un café, pour changer de l'air, mais c'est occasionnel.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Elles sont choisies pour la plupart. Et si je suis en déplacement (ou en résidence), j'essaie de recréer le même « nid » que dans mon espace de travail.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ah... Père depuis un an et demi, je découvre la vie de famille et la difficulté de m'accorder ces longs moments seuls, sans dérangement. Je suis obligé à me forcer de devenir plus organisé sur certains points, apprendre à faire des choix pour définir ce et ceux qui sont vraiment importants dans ma vie, quels projets à poursuivre, où focaliser mes énergies. Cela dit, être en couple (et désormais papa) fournit un équilibre affectif et psychique qui m'est nourrissant, peut-être qui me sauve...

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Une panoplie d'aliments, pas mal de légumes, diverses sauces (piquantes). Deux bières fraîches. Peu de restes.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui.

Roland Glasser est traducteur littéraire du français vers l'anglais. Il est également créateur de lumières pour le spectacle vivant. Il aime prendre des photos. Parfois, il écrit. Roland aime manger. Il est papa depuis un an et demi. Son fils aime manger aussi – autant que Roland, voire plus.

As-tu vraiment besoin de manger,
Loïc Froissart ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Illustrateur... et auteur. Enfin je fais des livres. Pour enfants.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?
La difficulté de communiquer avec les autres sûrement.

Créer, c'est quoi ?
C'est central.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?
Des heures de réflexions improductives, un carnet et du café, des gribouillis, quelques trouvailles et le meilleur temps de la création.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?
Je ne m'acharne jamais sur ma feuille, mais je peux recommencer un dessin dix fois. J'ai l'impression que cer-

tains des dessins qui sont dans mes livres ne sont pas vraiment finis, que j'aurais pu chercher encore, mais parfois j'abandonne et je passe à la suite quand je vois la quantité de papier et de temps que je viens d'utiliser.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Je l'ignore et c'est une question que je ne me pose pas vraiment.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Peut-être à ceux dont je suppose qu'ils me jugeront le plus sévèrement et avec qui j'argumente longuement en pensées.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Elle inspire mon travail de manière très directe, mes images ont un ancrage fort dans la réalité, car tout ce que je dessine ou presque provient de choses que j'ai d'abord observées, du mobilier aux poses de mes bons-hommes. D'ailleurs je ne rêve presque pas.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Il ne comprend peut-être pas très bien, il trouve que ses dessins à lui méritent plus d'être publiés.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

J'ai deux bureaux, le premier est chez moi, je ne laisse personne y entrer, car c'est un foutoir, le second dans l'atelier que je partage avec d'autres dessinateurs est presque vierge de toute trace de vie. D'un côté ou de l'autre, je m'arrange pour qu'il n'y ait pas trop d'images autour de moi parce que ça crée des interférences.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

J'en ai marre de faire autre chose que des livres, oui.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Cela, de devoir faire autre chose que des livres pour pouvoir continuer à faire des livres.

Pour quoi milites-tu ?

Je n'ai pas l'impression de militer mais j'ai des convictions et elles transparaissent dans mes images ou dans mes livres.

J'essaie surtout de poser des questions mais c'est parce que je ne crois pas avoir beaucoup de réponses.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Peut-être des pièges invisibles.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Les brefs mais fréquents moments d'ennui que je ménage dans ma vie.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

L'ennui justement mérite vraiment d'être sauvé.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Le pouvoir de la musique et la capacité du cinéma de rendre captif.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Je ne vois pas. Une grave blessure, comme les footballeurs.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Mais enfin, qu'essaies-tu de me faire dire ?

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Quand je suis à terre, j'en profite pour rattraper un peu de tout ce sommeil que j'ai en retard et ça va un peu mieux ensuite.

Où est la joie dans ton métier ?

Dessiner du matin au soir, c'est une joie.

Qui sont tes allié·e·s ?

Ceux qui critiquent mon travail, qui ont le courage de dire quand ça ne va pas.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Peut-être les mêmes !

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Oui, les femmes sont en moyenne moins bien payées pour faire le même métier. Dans la littérature pour enfants, les représentations de la femme évoluent très lentement, c'est pourtant un des leviers pour régler ce problème.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Beaucoup de papier, et un stylo technique très fiable et au tracé régulier, il ne demande pas d'entraînement c'est rien qu'un stylo qui fait des traits bien nets. Et puis mon ordinateur.

D'où viennent tes revenus ?

Le travail pour presse, les rencontres et ateliers (de plus en plus) et en dernier lieu les livres...

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Depuis plusieurs années, j'avais un travail salarié d'une dizaine d'heures par semaine. Je l'ai quitté il y a quelques mois mais je reste préparé à l'idée de trouver une source de revenus en dehors de mon activité artistique. En fait j'ai régulièrement dû compter sur un petit boulot à côté. Mais les boulots alimentaires prennent aussi la forme de contrats d'illustration (de la communication le plus souvent) que j'accepte pour pouvoir maintenir tout ça en équilibre.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

En partie donc. Un des trucs, c'est que j'ai un peu renoncé à voyager (le temps, le coût), c'est le principal sacrifice que je fais et c'est frustrant aussi pour ceux qui partagent ma vie.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je travaille dans de bonnes conditions, je partage un atelier à Paris et je vis tout à côté, c'est une chance.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Si j'avais le choix, j'aurais peut-être un atelier pour moi tout seul, même si les personnes avec qui je partage mon atelier sont devenues des ami-es.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

J'ai une fille de deux ans, ma vie d'indépendant s'organise beaucoup autour d'elle de ses horaires et de son rythme, ça oblige à se concentrer plus vite sur des temps de création plus courts. Et puis j'observe son rapport aux livres et c'est fascinant.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des fromages et des bières.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui. Et envie aussi.

Loïc Froissart est né tout près de Roubaix où il a étudié les arts appliqués. Il est auteur et illustrateur de livres pour enfants. Son dernier livre, *Le jour où les ogres ont cessé de manger des enfants*, écrit par Coline Pierré, est sorti aux éditions du Rouergue. Il dessine aussi pour la presse.

As-tu vraiment besoin de manger, Quentin Faucompré ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
En général, je parle de ce que je suis en train de faire.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Pas évident de répondre. La tentative de dialogue est en elle-même l'amorce et la base d'un problème existentiel, ou du moins d'une préoccupation existentielle, non ? C'est la base et ce qui pousse à continuer. Tout est problème, dis comme ça, ça peut paraître déprimant ou une posture, mais c'est plutôt exaltant.

Créer, c'est quoi ?

Je ne sais vraiment pas. C'est peut-être pour ça que je le fais pleinement. C'est aussi sans doute quelque chose proche d'une psychanalyse ouverte, sans quelqu'un désigné comme psychanalyste, et la personne qui va appréhender ce qui est proposé décide à son tour, ou pas, d'y participer. Bon je dis ça pour inventer une réponse. C'est

peut-être un peu cliché, mais c'est avant tout mettre en place des situations, faire des expériences, se confronter à des phénomènes inconnus, influencés bien sûr par du connu ou du perçu. C'est l'extraversion de l'introversion. C'est un mélange d'antagonismes et de complémentarités, qui va de l'unité et à la dispersion, de l'objectif au subjectif. C'est peut-être aussi rendre compte d'une exploration, en elle-même à la portée de tout le monde, et créer peut-être une invitation à franchir ce pas. C'est une hygiène de vie, parfois douteuse, c'est un soulagement. Concernant ce qu'on appelle un métier, c'est aussi une façon de ne pas se soumettre à une logique dominante, autoproclamée comme réalité, qui veut que nous nous usions, en attendant la retraite ou la mort.

Commencer une œuvre, c'est quoi ? Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Il y a des fantômes, il y a un moment où ça sort. La plupart du temps, je ne le vois pas comme un commencement et une fin, il y a une somme de choses qui s'enchevêtrent jusqu'à créer un nœud. Ensuite je le démêle ou l'emmêle encore plus. Je peux dire que je commence tel projet, mais je vois généralement ça comme une suite de constructions en cours. Ça fait partie de différents ensembles. Ces constructions sont plus ou moins achevées quand je me dis qu'elles peuvent être prolongées par quelqu'un d'autre.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Souvent faire quelque chose peut découler de discussions, de situations, de confrontations reliées à tel ou tel contexte. Donc il y a ce moment vécu ou perçu qui agit, qui est une sorte d'interlocuteur fantôme. Ensuite le deuxième stade de l'adresse heureusement m'échappe. C'est adressé aux gens qui reçoivent ce qui a été fait, et à

moi même que je ne connais pas très bien.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Ils sont voisins depuis la naissance. Ils échangent régulièrement de maisons. Je visite les maisons en alternance. Ils essaient d'entretenir de bon rapport de voisinage, parfois il y a des conflits. Lorsqu'on dit de mon travail qu'il est décalé par exemple, je n'en suis vraiment pas sûr, au contraire.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je continue de faire ce que j'ai commencé. Je ne suis pas coupé de ce que j'ai vécu à 5, 15, ou 27 ans. Les adultes font semblant d'être adultes, les enfants sont infantilisés, les vaches sont bien gardées.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Depuis un an je travaille surtout au sol. Sur mon bureau, même si ce n'est pas nécessairement là que je travaille, il y a des feuilles, 3 ou 4 crayons, une plume, des pinceaux, des encres, des ciseaux, un appareil photo, des livres, des tampons encreurs, une gomme, un ordinateur, un scanner, un pistolet à eau, du scotch, une règle, du sopalin, de la colle, un cendrier dans lequel je mets des noyaux d'olives, des pinces à linge, du fil de pêche, des cailloux, des clous, des élastiques, des trombones, des gommettes, des post-its, une sarbacane, un sifflet sans-gêne, des coillons.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, comme tout le monde. Mais j'ai surtout plus la crainte de ne plus pouvoir me soulager. De ne pas pouvoir vomir un bon coup, ou de ne pas reprendre ma respiration, qu'on m'en empêche ou que je ne trouve plus l'issue.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non. Ne pas en mettre dès le début, c'est mieux ?

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Je ne sais pas ce qu'est mon métier.

Pour quoi milites-tu ?

Je ne vais pas énumérer les luttes dans lesquelles je me retrouve comme un tableau de chasse. Je donne de mon temps et de mon énergie, en acte et à mon niveau. Et je n'aime pas trop le terme militant, qui sonne comme militaire. Le terme est issu de la théologie et était utilisé pour qualifier les membres de la milice du Christ. Je ne fais pas de prosélytisme. C'est exactement l'inverse du pourquoi et du comment je peux m'impliquer dans certaines luttes. Ensuite, artistiquement, envisager une œuvre pour faire passer un « message » politique peut souvent être moralisateur et démagogique. Dans l'ensemble, je n'aime pas les créations artistiques dites « militantes », validées comme telles. Mais il n'empêche que je trouve dommage qu'il n'y ait pas plus d'artistes qui s'impliquent politiquement. Ce qui est encore autre chose. Force est de constater que nous ne sommes vraiment pas beaucoup. En fait, contrairement à une idée reçue bien ancrée, les artistes sont majoritairement de droite.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

J'ai accepté de répondre à ce questionnaire, un piège de plus.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Je n'en ai aucune idée. Se sauver de quoi ?

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Je n'en ai vraiment aucune idée.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Lorsque quelque chose me touche, elle peut me donner envie de faire, pas de l'envier. Pas faire quelque chose dans la même discipline artistique, mais de faire. Deuxième possibilité, c'est de me donner envie d'imaginer quelque chose avec la ou les personnes qui pratique(nt) ce quelque chose d'autre.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

La mort sans doute ?

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

La vie, excuse-moi pour le lyrisme ping-pong.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je passe mon temps à être à terre et à me relever. Je n'ai aucune méthode. Ou alors je creuse un trou, et sors par un autre.

Où est la joie dans ton métier ?

Quelle question, toujours à des endroits différents. En fait c'est comme la question sur ce qui me mettrait « en colère dans [mon] métier ». Je vois à peu près ce que sont la colère et la joie, qui me semble des états proches, souvent en fusion, en tous cas pour moi, pour impulser un travail. Mais la joie peut être aussi associée à une forme de douceur, à la violence, la réflexion, la spontanéité, ou autre. C'est selon. La joie se trouve peut-être dans le fait de conceptualiser la forme et de faire émerger du fond. Pour ce qui est du métier, je ne sais pas où il commence et où il finit.

Qui sont tes allié·e·s ?

La colonelle Rabarivelo, le lieutenant Bueno, la capitaine Bubu, l'amiral Mimiche, le caporal Tristan, le sergent Pithon. Ceux qui me donne envie de faire, autant mes amis que mes ennemis, pas pour les mêmes raisons, quoique. Ce et ceux qui ne sont pas a priori tes amis peuvent pousser à répliquer. On sait que ça peut être tout à fait moteur.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

« Tout ce qui est au-dessus du type de base est mon ennemi », dixit l'adjudant Pennequin.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Les conditions, oui, le travail, non. On ne va pas réciter ce qu'on sait déjà, il y a encore du chemin à faire pour l'égalité et l'équité homme/femme, même dans des contrées civilisées comme nous nous plaisons à voir la nôtre, dans le monde de l'art ou ailleurs. Le sexisme, on peut l'entretenir ou le subir, à notre insu, et on peut décider de le contrer. En l'occurrence, je ne suis pas un mâle dominant, ce qui génère parfois des malentendus ou des terrains d'entente, autant parmi les hommes que parmi les femmes. La question posée n'est pas non plus de savoir si être machiste ou féministe a une influence sur son travail ou ses conditions de création, mais la confusion est sous-jacente. Comme la confusion qui consiste à penser que le machisme est cautionné et entretenu par les hommes, alors qu'il est tout autant par les femmes. Tout comme le fait de le subir. Dans ce que je fais, dans mon travail, être un homme n'a pas d'influence. Si on entend par « travail », le contenu de ce qui est fait. La question qui consiste à appréhender celui-ci comme d'une nature « féminine » ou « masculine » est une question à fort

potentiel sexiste. Mais on peut en jouer.

La question du sexisme et du genre sont des sujets qui me travaillent. J'essaye à ma façon de faire quelque chose de dégénéré. Si ce n'est évidemment et volontairement pas flagrant, il y a tension entre aspects théoriques ou formels et certaines fonctions attribuées aux femmes ou aux hommes, au « féminin » ou au « masculin », à ce qui serait maternel ou paternel, etc. Y compris dans leurs rôles et codes associés à leurs représentations. Je malaxe l'ensemble, le tords et le retords. Comme je peux.

Ensuite, pour parler d'une métaphore sexiste récurrente pour signifier la force d'implication, de la « prise de risques », qui consiste à dire « qu'il a des couilles », ça ne m'a jamais parlé. Par réaction, il existe le « elle crée avec son clitoris » mais c'est plus rare. Au-delà du sexisme, les métaphores liées aux parties du corps me posent question. Créer avec ses tripes, ça va un temps aussi, je veux créer avec mes sinus et mon épine dorsale.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De tout et de rien, d'un crayon et d'une feuille lorsque je dessine, d'un appareil photo lorsque je prends une photo, d'un décapeur thermique et de pères Noël en chocolat lorsque je fais fondre des pères Noël en chocolat. Ma base reste le dessin, qui nécessite des besoins matériels très rudimentaires, juste un crayon suffit, ensuite on voit avec le support.

D'où viennent tes revenus ?

De mes vacances puisque je suis vacancier.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non. Je ne réponds pas à beaucoup de commandes non plus, je n'entretiens pas ça, et « commande » n'équivaut pas spécialement à travail alimentaire d'ailleurs, loin de

là, il y a souvent un malentendu. Si j'accepte une invitation, je veux avoir le plus de liberté possible. Je peux refuser une invitation rémunérée même si je n'ai pas un rond. La rémunération n'est pas ce qui détermine mes choix. Je peux travailler deux mois sur un projet qui me permettra de payer mon loyer pendant un an, ou travailler un an sur un projet sans toucher un centime.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

Je ne pars pas en vacances, je n'ai pas d'I-phone, pas de trucs high-tech, je n'achète pratiquement rien. Je ne suis pas un gros consommateur. Ce ne sont pas des sacrifices, je n'en éprouve pas le besoin. Lorsque pendant trois mois d'affilés, je n'ai eu aucune rentrée d'argent, j'angoisse un peu. Je vis avec l'équivalent d'un entre-deux RSA-SMIC. C'est une estimation aléatoire, car je n'ai pas de revenus mensuels ni le RSA. Je n'ai pas d'autre travail à côté. Je ne suis pas un fabricant de dossiers non plus, ni demandeur de subventions. Je ne vis pas de bourses, de résidences ou autres. Je n'arrive pas vraiment à expliquer l'alchimie de ce fonctionnement. De façon pratique : je travaille sur plusieurs projets à la fois. Je ne sais jamais quel projet va plus me permettre de payer mon loyer ou de me nourrir. Je suis locataire d'un appartement et habite dans une ville, le coût de mon loyer reste la somme la plus importante à déboursier. Je pourrais vivre à la campagne.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je travaille chez moi, et parfois ailleurs. Si j'ai besoin de plus de place, d'utiliser des outils bruyants ou toxiques, je m'arrange pour travailler ailleurs. Mais dans l'ensemble, ça va. Je n'ai pas d'emploi du temps. Je n'ai pas d'atelier régulier. Je ne me retrouve pas dans l'idée d'aller travailler chaque jour dans un atelier, j'aurais l'impression d'aller « au boulot ». Je comprends lorsqu'on a besoin de

beaucoup de place, lorsqu'on a des enfants, mais sinon ? Peut-être la volonté de valider quelque chose, une posture de l'artiste et de son atelier, une façon de provoquer un déclic dans le fait de s'y mettre, un mimétisme du travail reconnu en tant que travail, un lien social aussi ? Plus les contours physiques de mes lieux de travail sont flous ou fantomatiques, mieux je me porte.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

J'y réponds à peu près déjà. Je vis comme je l'entends, je prends le temps. Je ne me concentre pas que sur mon travail, j'aime inviter des gens, exposer ou éditer leur travail, ou faire des projets ensemble. Ça prend du temps et ça influence forcément sur ce que je fais. Mais puisque l'intitulé du questionnaire est « les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ? », ce qui est parfois subi, c'est bien sûr la pression liée à l'argent. Un monde non régi par la dépendance à l'argent et à l'aliénation qu'elle engendre, on en est encore loin. Attendre 4 mois, 6 mois ou 1 an pour être rémunéré sur certains projets, c'est parfois fatigant. Il y a une incompréhension réelle de la part des salariés lorsqu'on discute à ce sujet. La confrontation désagréable est celle où, dans certains cas, l'interlocuteur de telle ou telle structure, qui touche son salaire mensuel, même précaire, oublie de te payer, et que tu dois le rappeler. Car je ne suis pas non plus rentier, riche héritier ni même seulement intermittent. Inconsciemment, persiste peut-être quelque chose, que l'artiste ne doit sans doute pas parler d'argent, sinon ça veut dire que tu es un vendu au grand capital. Ça peut paraître un détail, mais c'est quelque chose qui psychologiquement peut freiner et saper le moral. On peut poser le problème dans l'autre sens, un salarié qui irait chaque jour au boulot et qui pendant 4 mois ne toucherait aucun salaire. Ça gueulerait sans doute, à juste titre. Ensuite, vivre avec un mi-

nimum matériel est un choix, ce n'est pas un choix par défaut. Vivre avec moins, matériellement, m'arrangerait d'ailleurs.

Autre choix pour l'instant, mais ça changera peut-être un jour, ne pas avoir d'autre « vrai » travail à côté. Je ne suis pas prof dans une école d'art par exemple. Ce n'est pas toujours évident à tenir.

Un autre choix, c'est celui de ne pas jouer le jeu. Ça comprend des risques, celui de ne pas être bien identifié, bien cernable, dans un sens, tant mieux. Ou de paraître snob ou opportuniste, alors que c'est sans doute ni l'un ni l'autre et peut-être précisément l'inverse. Ça peut faire sourire, mais au quotidien, ça peut poser problème. Sur la longueur, c'est un sport de combat. Une sorte de running-gag. Je ne joue pas le jeu, quel que soit l'endroit. Pour ce qui est des circuits, du réseautage, des complaisances, ce sont des trucs courants et entretenus, quels que soient les milieux. Le discours dominant est d'associer ce processus aux fantasmes du jeu avec les institutions officielles, mais ça existe pleinement dans l'underground ou chez de petites structures, ce qui n'est pas convenu de dire. Les exclusions ou les accueils peuvent pourtant vouloir dire la même chose. Il y a des rapports de pouvoir et des certitudes bien apprises partout. Et il y a heureusement des gens déviants partout. J'essaye de trouver les failles. Idem pour les milieux artistiques. Rester confiné dans la consanguinité d'un pré carré peut rassurer, ça me fout le bourdon. Au mieux il y a parfois méconnaissance, au pire il y a mépris. Je ne me sens pas du bon ou du mauvais côté. Idem pour les guéguerres souvent inconscientes entre élitisme et populisme, ce qui flatte le cultivé ou l'ignorant dans ses références, j'essaye d'emprunter les chemins buissonniers.

Concernant le choix et le rôle social que sous-entend la dénomination « artiste », et concernant l'importance

que l'on donne à la notion du métier par exemple, la représentation sociale que ça induit, la potentielle pression de définir l'autre via une fonction, etc. Je ne pense pas être le seul à vouloir trouver une issue de secours à ça. J'essaye de me dépatouiller de tout ça. La dénomination « artiste » est à la fois méprisée et adulée. Parasite, vacancier, génie, emmerdeur, égocentrique, valet du pouvoir, individu libre, individu à abattre, iconoclaste, ennemi du pouvoir, élitiste, tir au flanc, etc. Tout y passe, il y a tout en magasin, les superlatifs sont assaisonnables à gogo. C'est une vraie machine à fantasmes et à frustrations. Les sous-entendus contradictoires et théories mêlant complexes de supériorité ou d'infériorité pleuvent en abondance. Intimement, je m'en fous, je ne me sens ni supérieur ni inférieur, ça aurait tendance à me faire rire, mais la pression existe, et donc finalement je ne m'en fous pas tant que ça. Et puis si je fais ce que je fais, ce n'est pas motivé par l'idée d'accéder à un statut. Je ne suis pas dans un culte de la réussite ou de l'échec via la représentation sociale. Dans le dictionnaire Larousse il est écrit au sujet du métier : « activité sociale définie par son objet, ses techniques. Profession caractérisée par une spécificité exigeant un apprentissage, de l'expérience ». On sait que « professionnalisme » dans l'art équivaut souvent à « arrêt de mort ». Tenter de renouveler et peaufiner à l'infini son amateurisme, c'est l'ultime Graal. On est là pour avancer à tâtons. Pour être honnête, le terme amateurisme n'est pas plus approprié que le terme professionnalisme. Je ne crois pas non plus au don ou au savoir-faire. Il y a des malins qui diront que vivre de ce qu'on fait c'est ce qui « valide » la chose en tant que métier, que profession. On sait pourtant que pas mal d'artistes ne vivent pas de ce qu'ils font, ils n'en sont pas moins artistes. Je ne pense pas non plus être le seul à ne pas vouloir associer métier et labeur. Je ne travaille pas

pour gagner moins ou plus. Sous un autre angle, le mythe de l'artiste maudit ou de l'artiste asocial « dans sa tour d'ivoire », sont des blagues usées jusqu'à la corde. Il n'y a pas l'artiste et le reste du monde. On navigue tous sur des bateaux bricolés. C'est vrai que certains bénéficient du yacht des parents et d'autres d'une bouée trouée. On peut toujours cramer les yachts ou les customiser, rajouter des trous aux bouées trouées ou y mettre des pansements. Je ne fais rien d'autre que de me débattre dans le bouillon, parfois avec joie.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

C'est une question de parents, non ? Je n'ai pas d'enfants, si j'en avais, je m'organiserais autrement. En tous cas, parent ou non, c'est une question qui sert parfois à délégitimer certains choix lors de discussions portant sur le fait d'avoir ou pas un vrai travail à côté, sur le fait d'être « en dehors des réalités », le bon goût du formatage n'est jamais très loin, « si tu vis comme ça — sous-entendu si tu te permets de vivre comme ça — c'est parce que tu n'as pas d'enfant ». On peut autant le faire sentir à quelqu'un qui a un enfant qu'à celui ou celle qui n'en a pas ceci dit. À partir du moment où c'est le cas, l'alibi « enfant », encore plus lorsqu'on est artiste et mère — sexisme oblige, alimente un paquet de stéréotypes, d'admissions artificielles ou d'exclusions. Ce genre de leçon n'est généralement pas faite, ou moins faite, à quelqu'un qui a un travail dit respectable.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Je n'ai pas de réserves. J'habite à côté d'un marché ouvert tous les jours, j'y vais chaque jour. Mais bon donc : basilic, ciboulette, moutarde, beurre salé, menthe, confiture de cerises, feuille de chêne, œufs, citrons, courgettes,

concombre, tomates, bières, café et cornichons.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non. Les structures qui oublient de me payer le savent.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

J'ai des difficultés à répondre aux questions qu'on me pose, ça ferme parfois quelque chose. Et j'ai l'impression d'inventer des réponses pour répondre. Ou de répondre par des formules pour éviter de répondre. Je ne vais pas en rajouter.

Quentin Faucompré vit et travaille.

As-tu vraiment besoin de manger,
Amandine Dhée ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Ecrivaine. Un mélange d'escrime et d'écrivaine.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Avant l'écriture, je vivais la violence de ne savoir me dire nulle part. J'ai grandi envahie par ce que je n'aurais pas dû entendre et par le silence. Longtemps, je ne suis pas parvenue à m'entendre et à me faire entendre. J'étais encombrée, les mots coincés. J'avais appris à me taire et n'offrais aux autres qu'une surface lisse. L'écriture a permis au langage de reprendre vie, de circuler. Mais chaque fois que j'écris, je livre bataille. Je commence avec des bribes de mots, des bouts de phrases, des fragments auxquels je tente de donner forme. Je veux aiguiser ma pensée en même temps que ma langue. Je cherche le sens et le rythme. Je triture beaucoup. C'est angoissant, vais-je réussir à dire ce que je veux dire ? Et jouissif aussi. Parce que, parfois, j'y arrive.

Créer, c'est quoi ?

D'abord du désir. Quelque chose affleure, veut se dire. D'après Boris Cyrulnik, « Si je dois te dire ce que je veux te dire, je vais pleurer, te mordre, ou bien me taire. Alors je crée. » Écrire, c'est une façon possible d'être au monde. C'est ne plus devoir choisir entre soi et les autres. Une possibilité pour la colère, le chagrin, le silence.

« Ça écrit » tout le temps : en vélo, en faisant la vaisselle, en discutant avec d'autres... Mon travail, c'est de saisir ce qui vient, d'être aussi attentive à ce qui s'écrit malgré moi.

Concrètement, c'est aussi m'asseoir devant mon ordinateur et me lancer. Ne pas me bercer de promesses, ne pas attendre le bon moment, le bon lieu, la bonne idée : écrire.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est rassembler les post-its, les tickets de métro, les pages de carnets dans lesquels j'ai noté des mots à la volée. Quand je sens que je tiens peut-être un texte, j'essaie de me glisser dans un rythme d'écriture, dans une quotidienneté. Cela m'aide à écrire sans trop me regarder, sans sacraliser, sans me dire que je commence une œuvre, justement. C'est ambivalent, bien sûr, parce que je consacre beaucoup de temps et d'attention à ce que j'écris, mais je fais de mon mieux pour ne pas le mesurer. Sinon, les fantômes rappliquent, ceux qui empêchent d'écrire, ceux qui font taire. Cela doit être à la fois très important et pas important du tout.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Je crois qu'il y a deux fins. La première, c'est lorsque j'ai porté le texte le plus loin que je le pouvais, quand j'en suis fière et fatiguée, quand je ne le vois plus à force de le relire. J'ai alors besoin des autres pour m'approcher du

texte à nouveau, et le terminer définitivement. La deuxième fin, c'est donc quand le livre est prêt, que je l'ai travaillé avec mes éditeurs. Quand, ensemble, on l'a relu, peaufiné, interrogé. C'est important pour le texte, mais aussi pour moi, parce qu'il me rend plus armée, mieux capable de le défendre et d'en parler.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Il n'est pas facile de répondre à cette question. J'écris le plus souvent en « je », comme une urgence à reprendre la parole, à exister en tant que sujet. J'essaie de mettre au jour ce qui me traverse, avec le pari que cela fasse écho à d'autres. Étrange processus : j'explore ce qui m'anime intimement, et cette singularité rencontre les lecteurs et lectrices. « Les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent », a dit Paul Valéry. Mettre au jour certains non-dits ne me coupe pas des autres, mais m'en rapproche, au contraire. J'écris depuis l'intime, pas depuis ma vie privée. L'enjeu littéraire est ici : travailler mes textes pour être au plus près de moi, en même temps que laisser de l'espace au lecteur. Il doit se sentir invité à s'emparer du texte, à le faire sien.

Mon écriture se nourrit des discussions, des rencontres, des documentaires et des livres que je rencontre. De mon ancrage féministe aussi, parce qu'il donne une dimension collective à une expérience personnelle. Tout cela est vivant, donc contradictoire. La littérature se nourrit de ce qui tiraille, de ce qui cogne.

L'humour est souvent très présent dans mes textes, parce que j'y puise de la force. Je veux me rendre libre à grands éclats de rire. Rire, c'est reprendre du pouvoir sur ce qui m'emprisonne.

Mais une autre réponse aurait pu tout aussi bien être :
« J'écris cela parce que je ne peux pas écrire autre

chose ». J'écoute mon désir et espère la rencontre.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Je pense souvent à des amies, à des femmes qui me ressemblent, qui brassent les mêmes questions. Avec mes amies féministes, nous triturons beaucoup de questions liées au fait d'être une femme dans la société, nous nous interrogeons sur la sexualité, le désir, l'émancipation. Quand j'écris, je nous imagine en discussion. Cela m'aide à trouver le ton, à ne pas faire d'autocensure. Car j'aurais presque envie de retourner cette question, à qui ne faut-il surtout pas penser quand on écrit ? Je répondrais qu'il ne faut pas penser à sa famille ni à ses éditeurs. Je n'écris ni pour rendre hommage, ni pour régler des comptes. Mais cela a quelque chose à voir avec la désobéissance.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Mes textes sont ancrés dans la réalité, du moins dans ce que je me figure être la réalité. Ils se nourrissent de mon vécu et de ce que j'observe autour de moi, dans la rue, les transports en commun, les médias, les réseaux sociaux. J'évoque souvent des scènes du quotidien, des phrases lancées l'air de rien, des situations dites banales. J'explore de près l'anodin.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je crois que je ne suis pas si éloignée de la petite fille qui tentait des poèmes ou de l'adolescente qui crachait dans son journal intime. J'ai d'abord écrit pour digérer la réalité. Je me disais que si elle tenait sur une feuille, alors je pourrais vivre avec. Ce n'était pas encore un travail littéraire, mais déjà une mise à distance. Aujourd'hui, j'ai plus de force. On ne dit pas assez à quel point vieillir donne de la force. J'ai aujourd'hui beaucoup plus d'espace pour penser ce que j'écris. Même si quelque chose continue de

se débattre.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

J'ai un bureau chez moi, mais j'écris le plus souvent sur la table de ma cuisine. Je fais le vide sur la table et m'installe dans le bazar ambiant d'une cuisine vivante. J'écris aussi beaucoup dans les cafés, les bibliothèques et le train.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Oui, bien sûr, quand j'ai le sentiment que le texte m'échappe, que je ne suis pas là où je voudrais. Je ressors rarement satisfaite de mes temps d'écriture, j'ai souvent peur d'échouer.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Tout dépend de ce que l'on entend par « raccrocher les gants ». Si j'ai songé à cesser de croire à une « carrière » d'écrivaine, la réponse est oui. J'ai traversé des moments de désert où je n'étais plus sûre d'être écrivaine, à mes yeux et à ceux des autres. Les métiers artistiques sont très concurrentiels, il faut produire, être visible, défendre son travail... Les rapports de force avec les éditeurs peuvent être féroces. Cela appuie parfois sur nos failles intimes et nous abîme. Cela, j'ai déjà pensé à l'abandonner, pour me protéger. Mais cesser d'écrire, non. Écrire m'aide encore à vivre.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui, certains clichés bourgeois sur le métier d'auteur. Je me souviens d'un article sur un écrivain célèbre, son bureau avec vue sur la mer, le parquet qui craque, ses temps de silence... Cette façon de mettre en scène l'auteur au-dessus de toute contingence matérielle m'agace. C'est

drôle parce que certains écrivains aiment entretenir cette image et le public aussi. Et puis il y a l'autre versant, et ceux qui vous disent « Vous êtes précaires, mais qu'importe puisque vous faites un métier de passion », ce qui est tout aussi ridicule. Je suis parfois invitée par des gens qui disent à quel point ils aiment mes livres, et quand nous abordons la question de la rémunération, ils sont largement en dessous des chiffres recommandés par la Charte des auteurs. J'ai envie de leur dire « Vous savez, personne ne me paye pour écrire le matin dans ma cuisine, ces rencontres me permettent de gagner ma vie correctement, il faut jouer le jeu ». Globalement, la rémunération est souvent ce dont on parle en dernier, comme s'il s'agissait d'une question anecdotique. Parfois j'ai l'énergie de faire de la pédagogie, parfois non.

Pour quoi milites-tu ?

Si par militer, j'entends « agir concrètement en faveur de », je dirais que je milite pour les droits des femmes et pour l'accueil des personnes migrantes. Cela passe par des échanges, des discussions, des créations, mais aussi des choses très concrètes, des distributions de vêtements, des lessives, etc. Je milite de manière irrégulière. Quand mon emploi du temps est chargé, c'est souvent ce qui saute en premier. C'est pourtant une part de moi-même que je sauve en militant. Un monde dans lequel moi aussi je respirerais mieux.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Je ne crois pas qu'on m'ait tendu des pièges, je ne le formulerais pas comme ça. Comme tout travailleur indépendant, je gère beaucoup de choses seule. Il faut apprendre à parler d'argent, négocier ses prix, valoriser son travail. Si on ne sait pas le faire, personne ne le fera pour nous.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'amour, l'amitié, la création, la psychanalyse.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

J'ai longtemps vécu avec la sensation d'une catastrophe imminente, mais je me soigne ! Pour reprendre une phrase de Roberto Scarpinato que je trouve très belle, je défends le droit à la fragilité.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

J'adorerais être une chanteuse de hard rock, pouvoir hurler sur scène, m'oublier, ça doit être merveilleux. J'envie aussi les écrivains qui ont un désir d'écriture différent du mien, qui s'éclatent dans la construction d'une fiction. J'adorerais avoir envie d'écrire une saga sur une famille de bûcherons canadiens, par exemple.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Encore une fois, je distingue une « carrière » d'écrivain du fait d'écrire. Si un jour mes textes ne trouvent plus d'écho, que mes rapports deviennent trop âpres avec mes éditeurs, que je me sens fragilisée, j'espère que je ne m'enfermerai pas dans une posture d'artiste maudite et que je mettrai mon énergie et mon intelligence au service d'autre chose. Les métiers artistiques peuvent broyer des personnes fragiles et je ne me leurre pas sur mes failles. Soumettre ses textes à des éditeurs, attendre un signe des médias, la reconnaissance des lecteurs... Tout cela revient à demander la permission d'exister et je croise parfois des écrivains en grande souffrance. Créer est un acte émancipant qui parfois se retourne contre nous.

Mais encore une fois, je n'abandonnerai pas l'écriture, je ne pense pas. Elle prendra une autre forme. Je chercherai

d'autres créneaux de diffusion, d'autres façons de partager ce que j'écris.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Le besoin d'écrire. Les encouragements de mes proches et de mes amies artistes, les messages de lecteurs et lectrices. Avec d'autres artistes, nous avons formé un collectif pour créer ensemble, sans demander ni autorisation ni subventions. Il est important de préserver nos propres espaces d'expression.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je m'entoure des gens que j'aime. Je crois que je sais demander de l'aide. Certaines paroles de mes amies ou de mon compagnon m'aident à tenir debout dans les moments d'angoisse ou de découragement. Je relis *Le bonheur désespérément* d'André Comte Sponville. Mais je suis rarement à terre, je ne le dis pas par fanfaronnade, il y a toujours de l'énergie et de la joie qui percent. Et surtout, j'ai appris à ne plus me laisser tomber.

Où est la joie dans ton métier ?

Commencer la journée par écrire, donner forme à la joie, à la colère ou au chagrin, cette immense chance d'exercer un métier où ma sensibilité n'est pas un encombrement. La chance aussi de brasser des idées, m'éveiller à la rencontre de livres et de leurs auteur·e·s, de grandir avec chacun de mes textes. Rencontrer les lecteurs et lectrices, et ce petit miracle, qu'un texte écrit dans la solitude et le doute trouve écho en eux.

Animer des ateliers d'écriture aussi, ouvrir ensemble un espace où se dire, vivre ces moments de grâce où les carapaces tombent.

Qui sont tes allié·e·s ?

Mon compagnon, ma sœur, mes amies, les artistes qui me font grandir, les lecteurs et lectrices qui prennent la peine de m'écrire pour me remercier ou m'encourager.

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Anecdotes banales : au cours d'une collecte de vêtements pour des familles réfugiées, quelqu'un a répondu sur un réseau social « Je préfère crever que de leur donner quoi que ce soit ». Ou bien : lorsque j'ai récemment passé mon permis de conduire, l'inspecteur a enchaîné les blagues sexistes. J'imagine que ces gens sont mes ennemis. Mais le mot « ennemi » leur donne trop de pouvoir. J'aurais l'impression de faire leur jeu en les désignant ainsi, de contribuer au clivage, de nier une complexité. Je préfère dire, des cons.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Sur mon travail, c'est évident. Je réfléchis beaucoup à ce que signifie être une « femme » dans notre société, à ce qui se produit quand une femme écrit et prend la parole. Mon dernier livre évoque la façon dont j'ai vécu l'expérience de la maternité en tant que féministe. J'ai puisé dans mon vécu de femme, en tentant de donner un éclairage politique à une expérience intime. Je crois qu'en 2017, il n'est toujours pas anodin pour une femme de créer. Nous devons encore nous battre contre un sentiment d'illégitimité. C'est quelque chose de très profond, d'ancré. J'en ai souvent parlé avec d'autres amies artistes. Au sein du collectif d'artistes dont j'ai parlé plus haut, nous avons lu l'extrait d'un texte de Nuala O'Faolain. Celle-ci raconte comment, au cours d'une discussion avec une amie, elle avait évoqué de manière peu flatteuse le texte qu'elle-même venait d'écrire. Son amie l'avait immédiatement arrêté et lui avait dit, Soutiens ton travail.

C'est une phrase importante. On la brandit quand on sent que l'une ou l'autre dénigre ses créations. Soutiens ton travail.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordinateur, une prise électrique, un cahier, des livres.

D'où viennent tes revenus ?

De missions de présence artistique sur différents territoires, de résidences d'écriture, d'ateliers d'écriture, de commandes de textes, de représentations théâtrales, de lectures musicales et de la vente de mes livres.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non, mais j'ai déjà accepté des ateliers d'écriture dont les conditions n'étaient pas bonnes parce que j'avais besoin d'argent.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Je vis très simplement, et cela me convient. Depuis quelques années, j'habite à la campagne, dans un joli village. J'ai été soulagée de quitter la ville parce que les loyers y étaient chers. Cela a été ma principale source d'angoisse les années où mes revenus étaient peu élevés : habiter un endroit où je me sente bien.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'écris mieux le matin, je cherche donc à préserver mes matinées le plus possible. Durant certaines périodes, je n'y parviens pas. Certaines missions demandent une grande disponibilité à l'artiste, il y a aussi les rencontres liées au livre qui vient de paraître, les représentations théâtrales, les ateliers d'écriture à des horaires que je ne choisis pas toujours... Comme toute travailleuse indépendante, je dois établir des devis, des factures, planifier

des rendez-vous... Quand je réponds à des commandes d'écriture, il y a souvent conflit entre le texte sur lequel j'ai envie d'avancer et celui qu'on m'a invité à travailler. Et vivre à la campagne implique de passer du temps dans le train ou la voiture. J'ai souvent la sensation de manquer de temps pour écrire. Les résidences d'écritures rémunérées pourraient être une bonne solution, mais je n'ai ni la possibilité ni le désir de m'éloigner trop longtemps de mon petit garçon de trois ans. Je suis obligée de refuser des résidences de plusieurs semaines ou mois dans d'autres régions alors même que cela me permettrait de travailler dans de bonnes conditions. Je suis souvent tiraillée entre un idéal de vie plus lent et plus doux, mes obligations professionnelles, et mon désir d'écrire. Ceci dit, je sais que si j'avais trop de temps, cela générerait une autre forme d'angoisse. Ce manque de temps m'oblige à prendre soin de mon désir d'écrire, de l'assumer, le défendre. Il réveille une agressivité que je vois d'un bon œil.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
Ce qui est choisi, c'est de ne pas subir de hiérarchie directe. Je n'obéis à aucun planning imposé, à aucune mission qui serait pensée sans moi. Ce que je subis, c'est les creux et les trop-pleins d'activité. J'ai parfois un emploi du temps trop chargé faute d'avoir pu anticiper certaines propositions ou invitations. J'ai du mal à dire non, j'ai souvent peur de manquer une rencontre, de louper une opportunité intéressante. Mais j'apprends à le faire, sinon je m'expose à beaucoup de stress. Quand je travaille trop, les conséquences sont très concrètes, physiques : je dors mal, j'ai mal à la tête, comme si elle débordait. D'un autre côté, je subis aussi les périodes de manque d'activité, et les questionnements qui vont avec. L'angoisse du trop et l'angoisse du vide...

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

La présence d'un jeune enfant implique une certaine routine de vie, une présence régulière, des horaires à respecter, une vie domestique plus dense. Mais cela ne me déplaît pas, cela m'ancre aussi. Les « points agenda » avec le père de l'enfant sont parfois source de tension, parce que nos horaires à tous deux sont irréguliers, qu'on veut à la fois être présents pour notre petit garçon et assurer au niveau professionnel. Je vis très peu de moments improvisés.

Mon temps d'écriture a été clairement réduit depuis l'arrivée de mon enfant. Cela m'a souvent angoissée, comme s'il y avait un choix — impossible — à faire. Maintenant, je sais que si je veux vraiment écrire, je dois voler ce temps. Je me lève parfois très tôt pour écrire, avant que la maison ne s'éveille. Ces contraintes m'obligent à m'organiser, à penser mes temps de travail. Il y a peu de temps, j'ai remarqué que je notais les rendez-vous professionnels et autres impératifs dans mon agenda, mais pas mes temps d'écriture. Comme si je n'écrivais qu'en creux, dans les interstices.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Du fromage, des produits de la ferme d'à côté, des tentatives culinaires.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui, je le crains. J'ai toujours admiré les personnes tellement concentrées, absorbées dans leur travail qu'elles en oublient de manger. J'y vois une certaine noblesse. Personnellement, j'en suis incapable.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Rien ne me vient. Ce serait terrible d'attendre ainsi qu'on me pose une question, non ?

Amandine Dhée est écrivaine, comédienne et intervenante culturelle. Attachée aux lieux et aux gens qui les font vivre, la littérature est chez Amandine Dhée un partage qui nous émancipe des déterminismes. Dans son dernier ouvrage, *La femme brouillon*, (La Contre Allée), elle questionne notre rapport à une maternité normée avec humour et tranchant. Son spectacle jeune public *Les gens d'ici* aborde la thématique de l'accueil des personnes migrantes (Générale d'imaginaire). Elle mange trois fois par jour.

As-tu vraiment besoin de manger,
Fanny Chiarello ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Longtemps, j'ai répondu que j'étais auteur : c'était l'époque où je portais fièrement mon badge « AUTEUR » dans les salons du livre – aujourd'hui, je le laisse dans ma poche. Je trouvais ça neutre, auteur. Je me permets d'employer le mot *écrivain* depuis que je vis de l'écriture et que je me sens un peu plus légitime à le faire (la question de la légitimité obsède visiblement beaucoup d'artistes). Je ne trouve plus ça prétentieux mais militant. Quant à employer le féminin *écrivaine*, j'y réfléchis encore : serait-ce vraiment logique, dans la mesure où je me définis comme queer ?

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

J'écris pour tenir la mort et autres violences à distance. J'orchestre mon propre chaos pour m'extraire des cadres imposés par la civilisation – dont je ne comprends pas les codes ni les rouages, et dont je conteste les fondements.

Créer, c'est quoi ?

Je dirais que c'est proposer une interprétation du réel – au sens musical du terme et non philosophique.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Aborder un nouveau territoire, les sens aiguisés pour n'en négliger aucun détail.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand le territoire n'a plus de secret pour moi et que j'ai besoin d'en aborder un nouveau.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Pour me réinventer constamment. C'est une fuite éperdue.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Je ne m'adresse à personne, je ne pense jamais à mes lecteurs. C'est la meilleure garantie que je puisse leur donner d'écrire de la manière la plus honnête et exigeante possible, sans avoir la tentation de vouloir leur plaire.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Le karaté.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

J'espère que l'adolescent se sent vengé ; je fais en sorte que ce soit le cas. Récemment, à l'issue d'une rencontre littéraire tout public, deux adolescentes sont venues me dire que c'était toujours difficile à notre époque d'être un jeune homosexuel. Quelques semaines plus tard, j'ai donné une lecture avec la musicienne Clémentine Collette ; le texte s'appelle *Mes petites amoureuses* et raconte mes premiers émois sentimentaux et la découverte de l'homosexualité. Beaucoup de spectateurs hétérosexuels

m'ont dit, à la fin, que je n'avais pas besoin de mettre l'accent sur l'homosexualité parce que mon texte était universel. Je ne peux pas devenir agressive chaque fois que j'entends une telle énormité, je ne peux pas me permettre de hurler « Vivez une adolescence homosexuelle et vous verrez si ça ne change rien ». Alors je vais rester calme et continuer d'écrire pour venger l'adolescente que j'ai été, et pour que les deux jeunes filles dont je parlais à l'instant se sentent moins seules et moins incomprises.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Mon ordinateur et quelques carnets. J'ai récemment purgé mon bureau (la pièce entière) de tout élément ornemental, mon esprit respire mieux ainsi.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

D'écrire, non ; des à-côtés, souvent.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Jamais sérieusement, en tout cas pas depuis que j'ai trouvé une petite place chez les éditeurs avec lesquels je travaille aujourd'hui. De 2007 à 2011, j'ai bien failli abandonner, pour la simple et unique raison que je n'avais plus d'éditeur pour mes romans ; une année, je me suis inscrite à des cours du soir : j'ai étudié le droit constitutionnel, suivi des cours de méthodologie, sans intention de m'inscrire à aucun des concours de la fonction publique que j'étais censée préparer. Le droit est vite devenu la matière première de quelques poèmes. Je suis incorrigible – et opiniâtre.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

J'ai fait partie du jury d'un prix. Je défendais des textes pour leur exigence littéraire tandis que la plupart des

autres jurés ne parlaient que de l'histoire et de ce qu'ils avaient appris dans tel ou tel roman. C'était à la fois frustrant et inquiétant. La fumièterie de certains livres m'a aussi frappée, cette année-là, c'était la première fois que je ne choisisais pas mes lectures et que j'étais confrontée à des productions sans recherche ni honnêteté. Suite à cette expérience, j'ai envisagé quelques minutes de racrocher les gants, je me disais que je n'étais pas faite pour ce monde (le monde éditorial, pas le vaste) ; finalement, j'ai repris ma place à l'écart des modes et du brouhaha, mes lectures choisies et mon sacerdoce d'écriture. Ce qui se passe dans les cercles exposés ne me concerne pas ni ne m'intéresse.

Pour quoi milites-tu ?

Pour la fin des déterminismes. Pour l'antispécisme. Contre les genres et le patriarcat. Pour la justice sociale. Contre le consumérisme. Contre la paresse intellectuelle et culturelle. Je pense qu'on retrouve tout ça, quoique rarement de manière frontale, dans la plupart de mes textes.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Disons que j'ai aperçu des pièges dans lesquels je risquais de tomber si je ne prenais pas des mesures énergiques et rapides, des pièges que le système génère et qui ne sont pas le fait d'individus précis. En l'occurrence, j'ai écrit deux romans qui se déroulaient au début du vingtième siècle et dont les personnages principaux étaient des femmes ; ces romans ont été mieux accueillis que mes autres textes et l'on y a vu de *beaux destins de femmes*. Pour le roman suivant, j'ai fait en sorte de ne pas me trouver là où l'on m'attendait. J'ai perdu une partie de mes soutiens mais du moins je ne me sens plus entravée.

Qu'est-ce qui te sauve ?

La musique, la course à pied, les paysages urbains et suburbains de ma région (ces trois éléments étant intimement mêlés dans mon expérience quotidienne), l'écriture, mes amis et nos apéros, mes lectures choisies.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Ce que la plupart de mes concitoyens ne voient pas ou méprisent. Les détails. Les faibles et les insignifiants, les solitaires et les marginaux, les moches et les maladroits : mes frères et sœurs.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Il m'arrive, dans des moments d'extase, d'envier ceux qui les pratiquent – très précisément, il m'arrive de me dire que j'aurais aimé être photographe, musicienne, danseuse ou architecte. Mais ça passe vite, parce qu'au fond je ne veux pas ce que je n'ai pas.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

La douleur extrême ou la mort, j'imagine.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Ce qui me permet de ne pas abandonner, c'est de ne pas vouloir à tout prix plus de reconnaissance que je n'en ai.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je me relève avant d'être à terre, ou peut-être devrais-je dire : avant d'avoir compris que j'étais à terre. Je ne me mouille pas la nuque avant de plonger dans l'eau glacée. C'est parfois salvateur, comme mon passage de L'école des loisirs au Rouergue jeunesse me l'a démontré.

Où est la joie dans ton métier ?

C'est quand je me surprends moi-même et me donne une occasion d'apprécier un peu ma propre compagnie.

Qui sont tes alliés ?

Ma famille, mes amis, des artistes (certains étant d'ailleurs des amis), mes éditeurs, des libraires, des bibliothécaires, des organisateurs et programmeurs de salons et festivals, quelques journalistes, parfois des lecteurs – lors de certaines rencontres littéraires naît une connivence avec eux et certains sont devenus des amis.

Qui sont tes ennemis ?

Les institutions qui considèrent qu'écrire n'est pas un vrai métier, selon l'expression consacrée, et tous ceux qui acquiescent à cette idée reçue parce qu'ils n'ont aucune idée du travail que requiert notre activité non salariée – un rythme qui ne connaît ni vacances ni week-end. Mes ennemis pensent que l'écriture, au mieux, est un savoir-faire, et, au pire, que ça consiste à raconter des histoires, au fil de la plume.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Une femme n'est pas prise au sérieux au même titre qu'un homme. On n'attend pas la même chose de son écriture. Il n'est qu'à voir l'aura particulière que la critique et le public donnent aux quelques femmes dont ils estiment qu'elles ont une *vraie écriture*, selon une autre expression consacrée. J'essaie de ne pas m'en préoccuper quand j'écris, de sorte que ça n'altère pas vraiment mes conditions de création, mais je dois ma sérénité à ma capacité d'abstraction et à ma position en retrait du monde littéraire. Je travaille au frais dans mon coin de province pour ne pas nourrir de rancœurs stériles.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordinateur, des carnets, ma bibliothèque, de bonnes baskets pour foulée pronatrice, un appareil photo et un lecteur de mp3.

D'où viennent tes revenus ?

Des droits d'auteur (et je dois mentionner ici la bénédiction que sont les à-valoir), de nombreuses rencontres littéraires, notamment en milieu scolaire, de commandes et sporadiquement de bourses et d'ateliers d'écriture.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Pas vraiment, mais certains déplacements et ateliers ont un peu cette fonction à mes yeux ; je n'accepterais pas tout ce qu'on me propose si je n'en avais pas besoin, je sélectionnerais... Enchaîner quatre rencontres par jour dans des collèges, je ne le fais pas par plaisir.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai longtemps perçu le RSA ; mes droits étaient suspendus chaque fois que je recevais des droits d'auteur. Je ne vis totalement de l'écriture et des revenus accessoires cités plus haut que depuis six ou sept ans. Je n'en vis pas très largement, mais j'ai la chance d'avoir un dégoût de la consommation qui m'épargne d'être frustrée.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Ça dépend des années. Mais ça ne me stresse pas trop parce que, quand je passe une année financièrement difficile (comme c'est le cas en ce moment), je sais que ça peut vite changer.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Les grandes croisades de ma vie ont été de devenir écrivain, d'imposer mon homosexualité dans une société hé-

téocrate et d'affirmer qu'un insecte ou un animal ne valent pas moins qu'un être humain. Je ne pourrais pas devenir hétérosexuelle ni refouler la tristesse quand je vois une limace écrasée ; j'aurais pu, en revanche, prendre un travail alimentaire pour assurer mon confort. Je le disais dans ma première réponse, se consacrer à une discipline artistique est un militantisme. Je peux lever le poing et je sais que je ne serai pas seule à me battre si l'on nous enlève le peu de droits que nous avons ; je sais que nous sommes capables d'idéalisme et de solidarité.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Je vis seule, ce qui a un excellent impact sur mon travail.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Pas grand-chose. Rien que du végétarien.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Cette simple question me donne faim. Les artistes ont-ils le droit d'être affreusement gourmands ?

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Eh bien, imaginons que je sois en train d'écouter de la musique ; j'aimerais qu'on me demande ce que c'est. Enfin, ça dépend dans quel esprit. La seule fois où ça m'est arrivé, j'ai donné le nom de l'artiste et le titre du morceau puis j'ai demandé avec un sourire ravi, « Tu aimes ? » et l'on m'a répondu en grimaçant, « Ah pas du tout ».

Fanny Chiarello bricole des livres et des images dans sa maisonnette et sur son blog *Anything goes*. Le reste du

temps, elle court avec son appareil photo dans les arrières-mondes de la métropole lilloise en écoutant les perles secrètes de l'arrière-monde musical, préside le collectif artistique pluridisciplinaire LGBTQ+ « Faire Salon », se remet d'une histoire compliquée en buvant des verres avec ses amis sinoques et prend des trains pour exhorter des collégiens et lycéens à s'émerveiller des détails qui font la texture de l'hyperquotidien. Ses romans sont publiés par l'Olivier et la Contre Allée, ses textes pour la jeunesse par le Rouergue et L'école des loisirs et ses poèmes par les Carnets du Dessert de Lune.

As-tu vraiment besoin de manger,
Julie Bonnie ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Si j'ai ma guitare et mon violon sur le dos, je réponds que je suis musicienne. Sinon :

— Je suis auteure.

— Ha bon ? Pour les enfants ?

— Cela peut arriver, mais aussi, j'écris pour les adultes.

— Des livres, vous voulez dire ?

— Oui, des romans.

— Ha.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

J'ai un paquet de problèmes existentiels. Mais ils ne répondent jamais.

Créer, c'est quoi ?

Donner, partager, passer un temps de travail et de doutes infini, pour l'offrir à un inconnu.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Essayer, tenter, prendre le risque de se planter, explorer une voie, une idée, dans l'obscurité, allumer une bougie pour regarder les ombres qui s'en détachent, avoir la trouille de se perdre et l'espoir de découvrir un trésor.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand je reçois le disque ou le livre.

Avant, ce n'est jamais fini.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

J'ai souvent un sentiment de débordement. Qui se transforme vite en angoisse ou auto-destruction. Raconter est une façon de lutter contre mes démons, une colère-tornade qui détruirait tout sur son passage. Cela m'oblige à canaliser, réfléchir à « l'œuvre », puisqu'évidemment, le déversement de mes angoisses n'a aucun intérêt en soi. Je ne suis pas seule au monde et je partage avec chacun la condition humaine. Écrire, chanter, composer, sont des moyens de m'inclure dans mon époque puisque c'est une volonté d'offrir, de partager, de comprendre. Je me suis sentie exclue, fréquemment, à côté, à part. Dans mon écriture, je cherche ma place et je cherche les autres.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À mon grand mal.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

La question, en ce qui me concerne, serait plutôt : quel rapport entretiens-tu avec la réalité ? Et la réponse serait : le flou total. Je suis une grande rêveuse et je confonds ce que je vois avec ce qui est censé être. J'ai peur des monstres et des fantômes, alors que je tiens des discours ultras cartésiens et scientifiques. Dans mon écriture, je cherche toujours ce fil qui partage le rêve de

la réalité, puis je passe d'un côté et de l'autre, l'air de rien. Comme dans ma vie. Mon imagination me joue des tours. Je ne sais plus ce que j'ai rêvé-éveillé ou vécu-rêvé. J'aime bien, je flotte.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
— Putain, c'est tout ?

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai pas de bureau. Je travaille sur mon lit. La seule chose dont j'ai besoin pour travailler, ce sont des bouchons d'oreilles qui apaisent l'hypervigilance malade de mon ouïe et me procurent un sentiment d'intimité. J'aime aussi regarder une belle couleur sur mon mur.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Je n'en ai jamais marre de fabriquer, imaginer, créer. J'en ai très souvent marre d'être en mode survie dans la tempête. Je parle, ici, d'argent.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Lorsque j'ai eu trente ans (j'en ai aujourd'hui quarante-six), j'ai renoncé à toute carrière artistique et j'ai travaillé pendant dix ans en tant qu'auxiliaire de puériculture dans une maternité. Je n'avais plus aucune force pour me battre, gravir le mur qui me faisait face. Je me suis tue. J'ai exigé de moi-même de vivre sans eau, sans nourriture, sans amour. J'ai réalisé la malédiction que j'avais entendue toute ma vie : Tu n'es pas une artiste, ça se saurait, regarde, Mozart écrivait des symphonies à quatre ans, pas toi. J'ai abandonné.

L'ironie, dans l'histoire, c'est que cela m'a rattrapée, plus fort que tout. J'ai appris une chose : je n'abandonnerai plus jamais.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Pas plus que dans un autre métier. Je me considère comme une privilégiée. Je n'oublie jamais de me rappeler les conditions de travail à l'hôpital.

Pour quoi milites-tu ?

Je ne milite pas. J'ai peur des groupes. J'ai souvent l'impression que l'appartenance à un mouvement efface la complexité des situations et des questions. Mais je suis contente que d'autres s'y collent parce que c'est nécessaire. C'est une forme d'hypocrisie ou de lâcheté que j'assume. Je me sens plus observatrice que grande gueule (ou alors, tellement grande gueule que j'ai appris à ne pas céder à mes impulsions).

Je descendrais dans la rue pour défendre le droit à l'avortement et les droits de femmes en général. C'est une expression, parce qu'en vrai, je ne supporte pas la foule et je ne défile jamais. Disons que j'écrirais un pamphlet pour défendre le droit à l'avortement.

Par contre, je suis sûre que mes livres sont très militants, à leur façon.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Je ne comprends pas cette question.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'amour de ma vie, mes enfants.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Je suis d'un naturel pessimiste.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

La peinture et le dessin me fascinent. J'adorerais repro-

duire l'émotion que me procurent certains visages ou paysages. J'ai dans la tête de nombreux tableaux. Régulièrement j'investis dans un carnet et des crayons. C'est indécent à quel point je suis incapable de dessiner. Je me demande « Mais comment font-ils pour dessiner un visage ? » C'est au-delà de mes capacités d'abstraction.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Je n'abandonnerai plus. Une fois, c'est assez.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Souvent, je me dis « T'inquiètes, au bout, y'a la mort, à quoi bon se faire chier ? »

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je bois beaucoup. Cela me fait l'effet d'un « reset ». Quand je suis saoule, je renoue avec ma punk. J'en ai plus rien à foutre de rien. J'emmerde tout le monde. Ça me fait du bien. Après, je peux revenir à mon inquiétude habituelle.

Où est la joie dans ton métier ?

J'adore commencer et j'adore finir. Relever le défi. J'aime me rappeler qu'au milieu du livre, j'étais au fond du trou, mais que j'ai réussi à m'en sortir.

Qui sont tes alliés ?

Mon éditrice, l'homme de ma vie.

Qui sont tes ennemis ?

Je suis une grande jalouse... mais je me soigne.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Je suis une femme. Je répondrais oui à cette question. Je

fais face depuis toujours à une misogynie constante et qui parfois s'ignore. Quand j'avais un groupe et que je disais aux journalistes que j'écrivais les textes de chansons, souvent, ils se tournaient vers les musiciens garçons :

— Donc, c'est vous qui écrivez la musique ?

Ça aurait été trop pour une bonne femme de créer les deux.

J'ai remarqué que lorsque je cosigne avec un garçon, on considère toujours que c'est plutôt lui qui a fait le boulot. J'ai droit aux tables rondes de « littérature au féminin » durant lesquelles on oublie de parler d'écriture, pour se contenter de l'anecdote. Si mes sujets sont « féminins » (l'enfantement par exemple), ce sont essentiellement les journalistes femmes qui en parlent...

Et j'en passe... C'est un sujet infini... Je pourrais parler de la place que je me donne au sein de ma cellule familiale : aménager, nourrir, etc. Je n'échappe pas aux clichés.

Je travaille souvent avec des garçons qui me considèrent comme une artiste, sans aucune notion d'infériorité. Je ne suis pas en compétition avec l'autre sexe. C'est un long débat, mais il me semble que la misogynie n'est pas l'apanage des hommes, mais la responsabilité d'une société tout entière. Mes amis sont de grands féministes.

Je pense que la femme-artiste est encore une anomalie dans notre société, comme une femme-plombier, ou une femme-conducteur de poids lourd. C'est cela qu'il faut combattre.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un ordi. Ou un carnet et une guitare.

Mais surtout d'espace mental.

D'où viennent tes revenus ?

Je suis intermittente du spectacle avec la musique, et je

touche des droits d'auteur.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Pas en ce moment. Mais cela me pend au nez tous les ans.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Je suis une grande amoureuse de Paris. Ce qui nous a sauvé la vie pour continuer à y vivre, c'est l'obtention d'un logement à loyer modéré. Une grande chance qui a tout changé. Selon les périodes, j'ai été très pauvre ou relativement aisée. Parfois d'une année sur l'autre.

Je gère très mal tout cela. Je dépense l'argent quand j'en gagne, puis je pleure quand il n'y en a plus.

Encore une fois, j'ai choisi cette voie en sachant qu'elle était précaire et risquée. Certains matins, je suis rongée par l'angoisse de ne pas y arriver, d'autres, j'ai la pêche et j'y crois. C'est fatigant, stressant, instable, mais je ne me plains pas. J'ai beaucoup de chance.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

J'ai écrit mon premier roman en travaillant à plein temps à l'hôpital, avec deux enfants à la maison. Certaines conditions sont plus simples que d'autres, mais quand il y a un truc à écrire, une urgence, les conditions n'ont aucune importance. Ce n'est pas le confort ou le temps qui fabriquent les belles œuvres, même si cela n'empêche pas. En ce moment, j'ai la vie idéale pour créer. J'apprécie énormément. J'en profite, je me réjouis. Quand ce ne sera plus le cas, je pleurerai, mais je créerai quand même.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Le curseur de mon angoisse. Moteur ou frein. Directement lié à l'état de mon compte en banque.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi in-

fluence tes conditions de travail et ta création ?

Quand mon premier enfant est né, je me suis dit que plus jamais je ne m'autoriserai l'énergie noire qui me servait de moteur. J'étais dans un dilemme profond. Certaines pensées ne devaient plus me traverser pour ne pas les transmettre. J'ai changé mon énergie. J'ai choisi la construction, la beauté, l'amour. Même si c'est un peu couillon écrit comme ça, c'est le sentiment que j'ai eu à l'époque. Alors quand on me dit que mes romans sont atrocement noirs, j'ai envie de répondre « Je pense que vous n'imaginez pas ce à quoi vous avez échappé ».

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Je cuisine beaucoup. Un moment relaxant et joyeux. J'adore régaler mes enfants et les autres. Je cuisine essentiellement végétalien. Par goût d'abord, et aussi parce que je ne supporte plus de toucher de la viande froide. Depuis quelques années, j'ai pris conscience que ce poulet ou ce steak délicieux avait été vivant et conscient. Je préfère ne pas trop participer à l'abattage, à l'égorgeement, au sang. Ces images qui me viennent quand je cuisine ne vont pas bien avec le moment gai que je souhaite passer. Si mon fils veut un steak, je lui cuisine un steak. Je le choisis bien et il se régale. Si je vais chez des gens qui ont préparé de la viande, je la mange avec plaisir. Je suis gourmande. La nourriture que je préfère et que je trouve la plus inventive est la cuisine végétalienne, mais, en gros, je mange ce qu'on me donne.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui. Miam.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

— Est-ce que tu te sens vieille ?

— Oui et non.

Julie Bonnie est musicienne (chanteuse, violoniste, guitariste, auteur et compositeur), formée au conservatoire classique, elle s'évade vers des contrées beaucoup plus rock avec les groupes Forguette-mi-note et Cornu, puis dans une carrière solo avec Julie B. Bonnie. Depuis 2013 et la sortie de son premier roman « Chambre 2 », couronné par le Prix du roman Fnac, elle écrit pour les adultes et les enfants (publications chez Grasset, Globe, Albin Michel, Le Rouergue). Elle est sur scène avec la Cie Cincle Plongeur, jeune public, pour laquelle elle compose et interprète les musiques. Elle a également participé à des projets musique/texte pour Arte Radio ou le Centre Pompidou.

As-tu vraiment besoin de manger, Sandrine Bonini ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Je réponds : auteure et illustratrice. Mais je me sens toujours obligée de préciser les choses, car j'ai immédiatement l'impression (ou l'habitude) que la personne en face soit un peu circonspecte par ma réponse. Donc, je rajoute des détails : je travaille principalement dans le livre jeunesse, je suis publiée par des éditeurs connus, etc.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je ne sais pas si c'est un problème existentiel, mais c'est vrai que j'aime l'idée qu'écrire ou dessiner c'est jouer la comédie, endosser différents rôles, parler avec plusieurs voix et c'est sans doute lié un besoin de sortir de soi, de sa condition pour aller voir ailleurs en quelque sorte.

Créer, c'est quoi ?

C'est prendre la parole.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est faire un choix.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Ce n'est pas toujours évident. Parfois, il faut savoir s'arrêter au bon moment, notamment en dessin. Donc l'œuvre est achevée lorsqu'on a dit ce qu'on avait à dire et qu'on a rassemblé les moyens les plus adaptés pour le faire. Elle est souvent achevée avant qu'on commence à essayer de peaufiner inutilement.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

C'est difficile à dire, car souvent les choses prennent forme de manière presque involontaire. Un sujet, une image est tout à coup si omniprésent(e) dans mon esprit qu'il en devient incontournable.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

En dehors des lecteurs qui, je l'espère, seront touchés par le livre ; à moi enfant et adolescente, je crois.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Je suppose que c'est une façon de le sublimer, de le remplacer par une sorte de collage fait de souvenirs, de choses entraperçues, d'autres carrément inexistantes. C'est une forme de réécriture de la réalité.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Je souhaite qu'elle aime, que ça la fasse rire ou rêver, que ça lui construise comme une petite cabane.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Beaucoup de matériel de dessin — dont la moitié que je n'utilise jamais —, un cendrier en forme de mouche — que je n'utilise jamais —, plein de papiers administratifs — que je ne trierai jamais. Deux petites plantes vertes

qui peut-être, cette fois, tiendront le coup. Des images de choses que j'aime, des illustrations, des bouquins que je trouve inspirants, beaucoup de carnets entamés, une boîte avec des papiers variés, des post-its avec des idées ou des numéros de téléphone écrits dessus.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Très souvent, à intervalles réguliers, je me dis que je n'arriverai jamais à convoquer à nouveau l'énergie nécessaire à faire un nouveau livre.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

En parole oui, en vérité jamais.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui beaucoup de choses. Le fait que beaucoup de gens pensent que justement ce n'est pas un métier alors que notre métier en fait vivre tant d'autres. La précarité obligatoire qui en dérive, de fait.

Je suis souvent abasourdie par le fait que notre corps de métier soit aussi invisible aux yeux de la société. Faire le choix d'être artiste, c'est comme si on décidait de renoncer subitement à ce que l'État propose à tous : une véritable protection sociale dans certains cas, le droit malheureusement d'être malade, la possibilité de prendre des congés, les périodes de chômage. Parfois même pour obtenir un tarif réduit ou la gratuité dans un musée, il faut carrément se battre, ça n'est peut-être pas grand-chose, mais je trouve ça aberrant.

Mais aussi d'autre part, le fait que pour contourner cette précarité, il faut non seulement faire son travail, le faire bien, mais aussi le vendre, le démarcher, le faire connaître, et sur ce point, on est souvent seul et un peu démuné.

Pour quoi milites-tu ?

Avec la Charte des auteurs et des illustrateurs jeunesse, je milite justement pour que notre profession soit reconnue et que l'on puisse faire notre travail dans des conditions plus décentes.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Des pièges non, je ne crois pas, ou alors je ne m'en suis toujours pas rendu compte !

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'envie, le désir.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

L'amour, bien sûr.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

D'abord, concrètement, certains métiers sont mieux encadrés face aux aléas liés au travail artistique. L'intermittence me paraît un bon exemple. Ou alors la présence bien perçue d'agents comme pour les comédiens, ou les artistes qui travaillent pour le cinéma ou la publicité. Sur un aspect plus créatif, j'aimerais parfois faire partie d'une équipe, d'une troupe. Servir une œuvre, un projet sans devoir se placer forcément au centre.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

J'espère que je ne connaîtrai jamais la réponse à cette question.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Le livre, le projet qui arrive et qui est toujours celui qu'on a envie de faire plus que tout.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je prends du recul pendant un certain temps, je m'éloigne de ma table de travail. Je vais au hammam, j'en profite pour essayer de mettre les choses en perspective. Et je repars généralement avec une nouvelle idée qui m'aide à revenir dans une meilleure énergie.

Où est la joie dans ton métier ?

Quand, après avoir eu énormément de difficultés, après avoir surmonté une étape particulièrement ardue, de recherches ou de tests par exemple, j'ai le sentiment d'avoir trouvé quelque chose.

Quand tout s'enchaîne naturellement ensuite avec fluidité, alors on a beaucoup de joie et de plaisir. Jusqu'au nouvel obstacle.

Qui sont tes alliés ?

Les autres auteurs, dessinateurs, artistes, presque toujours. Les éditeurs, bien entendu, lorsqu'on a développé une vraie relation, une vraie réflexion et qu'elle est fructueuse.

Qui sont tes ennemis ?

Les organismes, les administrations, souvent inadaptés ou carrément ignorants de mes conditions de vie, de ressources, de travail.

Les mauvais payeurs, ceux qu'il faut relancer en permanence, car ils n'imaginent pas ou se fichent des conséquences financières que cela implique pour un artiste même lorsqu'il s'agit de petites sommes.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Oui bien entendu, cela a une influence énorme, mais dont les enjeux ne sont pas toujours perceptibles au

premier abord. Par exemple, il existe encore beaucoup de paternalisme dans le milieu littéraire et cela influe forcément sur les rapports humains. Tout dépend de votre caractère et de votre façon de réagir et cela vient parfois se surajouter au travail de façon inutile ou gênante.

On m'a déjà demandé de travailler dans un certain état d'esprit — celui de la BD dite « girly » en l'occurrence — uniquement parce que j'étais une femme. Une telle requête n'aurait jamais pu être formulée auprès d'un homme, je suppose.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

Un cahier, un stylo quand j'écris. Un ordinateur pour retaper et corriger ensuite. Pour le dessin, beaucoup de papier — de bonne qualité. Des pinces — de très bonne qualité —, des crayons, des feutres, de l'encre, de la peinture, des livres, un scanner, des logiciels de retouche d'images et de dessin, un banc-titre fait maison pour animer des choses de temps en temps. Un plan de travail assez grand et une bonne chaise ou un bon tabouret pour ne pas se faire mal au dos.

Mais aussi du matériel pour inventer. C'est à dire du temps pour flâner, voir une exposition, un musée. Et surtout du temps pour faire des expériences nouvelles, des voyages, des recherches graphiques. La possibilité de visiter des sites, des grottes ou tout simplement de voir un film.

D'où viennent tes revenus ?

Principalement de mes à-valoir d'auteure et d'illustratrice, de mes droits d'auteure, et des interventions faites dans les écoles dans le cadre des salons du livre. Plus ponctuellement, de commandes d'illustrations pour de la presse, des affiches.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'ai arrêté les vrais boulots alimentaires, ceux qui n'ont rien à voir avec mon métier, mais j'en ai fait beaucoup et très longtemps. De temps en temps, j'accepte des commandes que j'appelle « alimentaires », car je les réalise pour pouvoir financer un projet qui me tient plus à cœur derrière.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Mon compagnon est aussi auteur donc je pense qu'on s'organise à deux. On fait rarement des vacances coûteuses, des choses coûteuses. On vit juste à côté de Paris, car il était impossible d'avoir un enfant ET un logement dans Paris. Je pense qu'on partira sans doute bientôt en province, car ici la vie est de plus en plus chère et donc inadaptée à notre économie.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Je travaille dans un atelier partagé, ce que j'apprécie beaucoup et qui est pour moi une nécessité. Cela me permet d'échanger, de faire naître des projets, de ne pas m'isoler dans mon travail. Mais c'est une énorme dépense et même après beaucoup de demandes, et de prospections auprès des mairies d'arrondissements, je n'ai pas trouvé quelque chose qui soit réellement abordable.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

J'ai choisi mon cadre de travail, mais je subis le manque d'espace et surtout l'impossibilité d'avoir accès à du matériel spécifique qui serait complètement envisageable dans un espace plus grand, par exemple travailler sur des formats plus grands, avoir une petite presse pour faire de la gravure, ce genre de choses.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Cela implique que je peux moins travailler le soir ou la nuit alors que je me sens plus efficace et plus productive à ce moment-là. Du coup, j'organise mes journées, je fais des listes de choses à faire. Je me sens parfois plus dispersée. Les horaires, la disponibilité, la mobilité, tout ceci est très différent bien sûr depuis que j'ai un enfant.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des légumes, des œufs, du fromage. Du ketchup pour ma fille. Peut-être un truc tout préparé comme des gnocchis. Une souche de Kombucha qu'on m'a donnée que je n'ai pas encore osé sortir du frigo.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Non, pas du tout, je me nourris de gouttes de rosée comme les fées et c'est bien suffisant.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

Il n'y en a pas. Du coup, je me permettrai de dérober celle-ci :

« Eh ! Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! »

Sandrine Bonini a failli naître dans un taxi, un soir d'hiver, en pleine tempête de neige. De cette aventure bouleversante, elle conservera le besoin constant de témoigner de son existence. Pour ce faire, elle choisira la littérature jeunesse qui permet, comme on sait, d'écrire des choses très vraies mais d'autres complètement déraisonnables sans que personne n'en trouve rien à redire.
Elle travaille à Paris

As-tu vraiment besoin de manger, François Bon ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Depuis mes 60 ans, je suis prof d'écriture dans une école d'arts, alors depuis 4 ans je réponds : « Je suis prof d'écriture dans une école d'arts ».

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Je n'ai pas de problème existentiel avec le langage. Sinon n'avoir pas vraiment d'autre intérêt ni imaginaire. Mon existence est sans problème, sinon de ne pas pouvoir complètement m'immerger dans mes machines et mes livres.

Créer, c'est quoi ?

C'est faire que deviennent temps et matière des images mentales, qui le plus souvent n'existent pas en tant que telles (images mentales), avant de déclencher ce processus matériel de les écrire – si on y inclut la parole improvisée –, ou pour moi, filmer.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Longtemps je refusais le mot œuvre. Aujourd'hui, avec ses 20 ans d'âge, ses 6 000 articles, ses 20 000 photos, 700 vidéos, mon site internet dépasse la possibilité que j'ai de me le représenter, voire même de le mémoriser – sans parler de la possibilité de maintenir sa diffusion post-mortem. Alors c'est peut-être, hors de moi, une œuvre.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Je crois que mon plus grand bonheur sera d'avoir connu, depuis quelques années, la possibilité effective qu'une œuvre puisse être remaniée et rouverte en permanence. Et mon plus grand malheur : que 30 ans de mes livres sous contrat d'éditeur ne puissent en faire partie.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Dans l'obscur et l'impossible où on est, des intuitions se forment lentement et se stabilisent, dont on fait écriture. Leur réalisation formelle n'est jamais où on prévoyait qu'elles soient, donc nous laisse désarmés quant au pourquoi.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

Avec très grande certitude : ce n'est pas un paramètre qui compte. Lui tourner le dos résolument. Y compris lorsque c'est adresse directe, comme dans les vidéos-bureau : juste ce vertige de l'autonomie formelle.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

La friction du langage et de la réalité conditionne toute la recherche, y compris de l'imaginaire. Le mystère, c'est que parfois elle puisse s'exprimer – en tant que présence – sans la médiation du langage. Nous reste alors à dire cette présence, ou notre confrontation avec elle. C'est ce

qui me trouble autant dans la vidéo que dans la part « non-fiction » de mon travail.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?
L'enfant était dans son trou de province, l'adolescent plutôt gros bêta. La question est inverse : faire que ce qui est travaillé de la fable, du rêve, soit digne de ce qui nous a ici menés, depuis l'enfance, en fidélité même à ce que nous n'aurions pas su projeter.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?
L'ordinateur, la dalle 27 pouces, les chargeurs, le bazar photo, un casque, un tournevis, les disques durs pour les sauvegardes, le pied à coulisse de mon grand-père, un médiateur, des factures en retard, trois livres d'Édouard Levé, un petit carton d'iPhone avec des stylos qui ne marchent plus, et là j'aperçois le billet d'entrée à la maison natale de Jack London, il y a quelques mois. Mais pour un travail neuf, plutôt tendance à mettre l'ordi dans le sac et aller travailler dans un train, un bistrot, une bibliothèque.

Est-ce que parfois tu en as marre ?
Jamais plus de trois fois par jour. Plutôt de tout ce qui gêne, paperasses, justifications, temps mangé, conneries.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?
Je l'ai fait plusieurs fois. Quitter. Laisser se refaire depuis moins, ou depuis ailleurs. Par exemple, ces deux ans, l'éloignement du monde livre et édition.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?
La chance de l'internet, c'est qu'on peut renvoyer ses collègues en publiant sans hiérarchie, contrôle, ni attente.

Plus profondément, l'éloignement d'une idée de « métier » apporte un peu de liberté intérieure, profitons-en.

Pour quoi milites-tu ?

« Convaincre est infécond », disait Walter Benjamin. J'ai essayé de détacher un à un tous les fils, dans l'écriture et autour, qui pourraient se relier à une militance. L'écriture ne s'en sent pas plus mal, y compris là où on s'explique avec le monde.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Les petites choses bêtes du monde, apprendre à ne pas se laisser faire. Sinon, je passe mon temps, en atelier d'écriture, à essayer de piéger ceux qui participent, pour que le lâcher-prise s'amorce, et s'amorce armé. Ça fait partie de l'art.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Trop facile de répondre avec Hölderlin : « Où croît le danger, croît ce qui sauve ». Il y a un bonheur pour moi à participer d'une transition en mouvement, mutation majeure de l'écrit. On est dans la préhistoire de quelque chose, mais là sont – pour les précédentes mutations – les œuvres qui émettent les rayonnements les plus étranges (Rabelais, par exemple). Reste de rage probablement à y être né si vieux.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Une responsabilité à exercer, dans la transmission, ou dans le seul devoir d'apprentissage personnel. Mais ça n'engage pas de tâche de sauvetage. L'idée de participer d'une fin n'est pas contradictoire avec la densité de l'énonciation poétique. Sinon on n'aurait pas les Tragiques grecs, ou le peu qui nous en reste.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

Certainement, à la musique, se glisser dans une architecture formelle abstraite qui devient temps et langage. À la jeunesse de toute discipline, la souplesse d'apprendre, qui raidit désormais.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

On commence après l'abandon. On croît en liberté intérieure à mesure des abandons construits. Je travaille dans un abandon, c'est ce qui m'aide à écrire dans le contexte mouvant du numérique.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Encore Walter Benjamin : « À quoi bon les à quoi bon ? » (je cite de mémoire, ce n'est pas exactement ça). Là encore, une fois dans l'abandon, ce qui se refait malgré soi c'est dans les mots et le langage. Après, c'est le livre qui emmène.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Auprès de soi, les copains suicidés. Pas un, trop.

Où est la joie dans ton métier ?

Dans le moment d'écrire, la notion de joie ou plaisir n'est pas déterminante. Depuis un an que je fais mes livres, d'en assumer la composition graphique, la finalisation sans compromis – correcteurs, éditeurs – avec le petit grain de folie qu'on s'accorde, c'est une joie. L'atelier d'écriture aussi, toujours, au moment où on lit les textes. Pas usé, pas blasé.

Qui sont tes allié-e-s ?

Les morts. Baudelaire. Ou Koltès, ou Lovecraft. Marcher vers les morts pour les rejoindre.

Qui sont tes ennemi-e-s ?

C'est petit. Il y a ceux qu'on décoche de la liste des proches, et c'est sans retour. On ne se privera pas d'exercer quelques vacheries si on peut, mais c'est rien, c'est la route. Les ennemis sont intérieurs, les seuls qui comptent.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

On travaille beaucoup à deux en parallèle, sans forcément d'interférence directe. Ça me paraît moindre que les autres critères de l'écriture, le voyage, le risque. Le travail chaque semaine avec des étudiants m'a certainement rouvert sur mon corps et mon identité, c'est troublant parce que des questionnements dont on était dispensé lorsque j'ai commencé à publier, mais ils existaient sans qu'on le sache. Ce travail aussi de volatiliser les cloisons, on n'en est jamais indemne.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

D'une tête en paix. Du temps pour marcher, sédimenter le rêve. De silence. L'ordi vient après : l'ordi est le pays où j'habite.

D'où viennent tes revenus ?

Les droits d'auteur n'ont jamais, à de brèves périodes près, constitué de quoi élever dignement une famille. Aujourd'hui, mais seulement depuis 3 ans et pour encore 2 ans, un court salaire de prof (école nationale supérieure d'arts indexée sur profs collèges, et je débute), mais qui a l'avantage d'être annualisé, ce qui ne m'était jamais arrivé en 35 ans de métier. Les revenus livre édition commerciale en chute libre. Mon activité côté vidéo et film, plus lente et moins visible, contribue aussi. Les bourses et résidences ont ponctuellement aidé. Fonda-

mentalement, on n'y serait jamais arrivé sans la chance de (très petits) héritages familiaux.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

J'ai eu la chance que ma rupture avec le monde salarié, à 27 ans, en 1980, soit suffisamment violente pour m'en guérir. Oui, j'effectue des commandes. Oui, je continue les stages, ateliers, traductions. Non, je n'ai jamais considéré un cours ou un atelier, ou une fiction radio, comme « alimentaire ». Trop ennuyeux sinon, et on trouve toujours une autre solution. Quand on voit que ça n'a plus la même tension avec le pacte initial, on lâche, on fait autre chose.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de vivre de ton art ?

On s'est installé à Tours pour la proximité de Paris, et le fait d'avoir besoin d'un peu d'espace pour famille nombreuse. Conscient de la proximité d'un paysage naturel riche et de longue tradition (celui de Rabelais et Balzac, symboliquement ça compte). Mais de plus en plus indifférent à tout ça. Pas d'attachement maison. Grande peine au moindre bricolage, alors que mon site web est entretenu au brin d'herbe près. Et toujours eu les périodes les plus denses d'écriture, été ou printemps, lors des vacances scolaires, dans des gîtes isolés (Auvergne, Alpes-de-Haute-Provence), ou dans les voyages, US notamment. Économies : on s'était donné, il y a très longtemps, la règle de n'en jamais faire sur les livres. J'achète un pantalon par an au Celio de la gare Montparnasse, 2 t-shirts et des chaussettes au H & M de Cergy. J'aime avoir le dernier ordinateur. La notion de sacrifice n'existe pas : les choses se sont progressivement éloignées, c'est tout. Des fois on enrage, pas de thune pour réparer ce robinet, refaire la cuisine, mais c'est pas déterminant. Les yeux on les garde ouverts sur le dehors, ça c'est déterminant.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Ce qui m'impressionne c'est comment la pollution administrative a rejoint la moindre parcelle de ce qu'on fait. La pièce où je « travaille » à la maison y est consacrée, plus la préparation des ateliers et des cours, le boulot sur le site, les vidéos. Mais pour écrire c'est le Mac dans son sac et de nouvelles villes, ou le gîte loué pour 3 semaines en montagne.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

Choisi : le glissement vers le web. Reconnaisant à la collection de livres imprimés et aux ateliers d'écriture en ligne que ce truc ait désormais sa propre économie, et ait remplacé dans l'économie familiale ce que l'édition commerciale n'offrait plus. Subi : l'étroitesse de tout, contrainte pour tenir.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

La première donnée de la famille c'est qu'une fois-là tu fais avec. Y pensais hier en tenant dans mes bras un petit être de 3 jours qui porte mon nom. Alors oui, on se bat comme un chien des fois pour les fins de mois, on s'habille propre pour les sorties d'école et on a un budget garagiste et toubib qui n'est pas mesuré à nos activités d'artiste auteur, mais prendre ça comme prétexte à quoi que ce soit qui concerne l'écriture serait tricherie vis-à-vis de soi-même.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Qui concerne l'écriture : du faux beurre et un pot de confiture pour accompagner le café au lait. Sinon, une assiette de spaghett avec du fromage râpé dessus, c'est ce qui pour moi est associé à l'écriture. C'est un grand frigo pour famille nombreuse qui désormais fait tout vide,

pour deux personnes qui lisent et écrivent.

As-tu vraiment besoin de manger ?

L'écriture et le ventre, oui, ça s'accorde. La lumière aussi, même si le boulot est dans la nuit. L'écriture c'est affaire de bouche. Mais je ne sais pas trop ce que je mange, sinon mon travail même.

Si manger est un terme générique, incluant : dormir dans un lieu calme, incluant ses livres, et la possibilité de ne pas être harcelé par les fins de mois bureaucratiques, alors oui, comme tout être humain, besoin.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

A grandi, ces années, et quelques traverses rudes, côté livre numérique ou ateliers d'écriture, certaine indifférence protectrice. Longtemps, dans les combats, je me disais qu'à partir de mes 60 ans ma récompense serait de faire ce que je veux. J'exerce en grande partie cette liberté, je travaille sur Lovecraft en sachant que c'est Poe que je cherche. Je fais du montage vidéo pour 25 fidèles même si j'ai un dossier qui attend ou un article en retard. Il faut construire qu'on n'attende pas que la question surgisse du dehors pour se déterminer. C'est une tâche pas si évidente. On ne nous pose jamais la question du métier qu'on aurait aimé faire, si on avait pu choisir. Et ma réponse : boulanger, ou chauffeur routier. La nostalgie toujours des deux.

François Bon, né en 1953. Chercheur inventeur en lecture écrite. Tous renseignements sur son site
Tiers Livre.

As-tu vraiment besoin de manger, Rodrigo Bernardo ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?
Filmmaker (même si ça m'a pris un paquet d'années pour répondre à cette question de manière normale et non pas avec gêne et timidité).

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Quelqu'un a dit « On navigue toujours d'une névrose à l'autre ». Je suis d'accord. Alors peut-être qu'écrire est un moyen de guérir ma névrose actuelle.

Créer, c'est quoi ?

C'est une forme de communication, de langage, d'expression. Parfois c'est une sorte d'inondation que j'ai besoin de sortir de mon esprit. D'autres fois, c'est une petite graine dont il me semble qu'elle poussera mieux si je m'en débarrasse.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Excitant et douloureux.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand la *deadline* est dans une heure.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

C'est arrivé sans raison précise. Je n'avais pas prévu d'écrire et de tourner des histoires romantiques. Mais j'aime me dire qu'elles peuvent aider à se sentir mieux et, en particulier, à donner de l'espoir (l'« espoir » est un produit rare ces temps-ci).

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À ceux qui ont un cœur qui bat. (Bien qu'une de mes dernières histoires mette en scène des zombies. Alors peut-être que j'atteindrai un petit pourcentage de personnes dont le cœur ne bat pas. Je suis même prêt à ajouter des sous-titres martiens s'ils sont ouverts à l'idée de regarder mes films).

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

Un rapport très étroit. Même si parfois je fais un tour par la case « fantasy », je parle, en définitive, toujours de la réalité.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

L'enfant que j'étais aimerait sans doute ce que je fais. Il dirait peut-être quelque chose comme : « Hmm. C'est sympa. Donc... c'est raté pour la NBA, c'est ça ? Ah. Ok. »

Je pense que l'adolescent que j'étais aimerait aussi mon travail. Et peut-être — tandis qu'il filmerait avec une caméra VHS et monterait avec deux magnétoscopes — serait-il surpris que ça ait vraiment marché.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Du papier à lettres vierge. Cinq stylos (ou plus) de différentes couleurs (dont un est forcément bleu). De petites enceintes. Un casque (pour les moments introspectifs). Des post-its. Plein de post-its. Des tas de post-its.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Bien sûr. Mais ça ne dure pas. Tous — ça fait partie de ce qui fait que nous sommes des êtres humains — nous aimons nous plaindre parfois. « Oh j'aimerais dormir plus », « Oh j'aimerais être à la plage et pas face à cette *deadline* insensée pour demain ». « Oh, j'aimerais... » Et alors la même voix nous répond : « Non, tu n'aimerais pas. Alors maintenant, termine ce put... de boulot ».

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Oui. Trop de douleur. Trop de travail. Manque de sommeil. Pas assez de temps pour les interactions sociales. « Oui, un boulot normal serait vraiment une meilleure idée. » Mais deux secondes plus tard, je pense juste « Hmm. Non. » Et je retourne au travail.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Oui. Les ego gros comme des montgolfières. La paresse des créateurs et des producteurs. Les gens qui considèrent l'art comme n'importe quel boulot qui consiste à résoudre des problèmes et à effectuer des tâches de la manière la plus simple et dénuée d'efforts. Bien sûr ce que nous faisons c'est du travail, mais c'est une passion avant tout. Un appel. Pas un choix ou une liste de choses à faire.

Pour quoi milites-tu ?

Pour l'amour (c'est ringard, je sais, mais quand même

vrai).

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Oui. C'est mon quotidien.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Lentèlement, clairement.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Je n'ai jamais eu l'intention de sauver quoi que ce soit. Si des personnes peuvent se connecter et se sentir concernées par mes histoires, si elles les touchent d'une manière ou d'une autre, alors ça sera une belle réussite.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

L'artisanat, le langage, les différentes manières de communiquer avec tous ses sens comme différentes sortes de *bluetooth* qui s'apparentent à nos cœurs et à nos esprits.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Si j'arrêtais de croire en les autres. Ou si j'avais l'impression de n'avoir plus rien à dire.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

La passion. La faim. Lentèlement.

Quand tu es à terre, comme fais-tu pour te relever ?

Je trouve un endroit avec du soleil (ou je l'imagine). J'écoute Stevie Wonder (ou de la soul ou des chansons des Beatles) aussi fort que possible. Je danse et je chante comme si c'était la dernière fois.

Où est la joie dans ton métier ?

Quand j'écris, c'est terminer que j'aime. Je déteste écrire

mais j'adore avoir écrit. Quand je fais un film ou une série : rendre réel ce que j'imagine. C'est passionnément fou. Comme l'a dit un jour Mr Welles : « C'est le plus grand train électrique qu'un garçon pourrait jamais avoir ».

Qui sont tes alliés ?

Les gens talentueux, ouverts d'esprit, sans ego, passionnés, qui aiment collaborer. Et la musique. Et le chocolat. Parfois aussi : les deadlines.

Qui sont tes ennemis ?

L'ennui, les personnes égocentriques, paresseuses et froides, le mauvais café. Les maux d'estomac. Les douleurs au bas du dos.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Au départ, non. Mais peut-être parce que je suis un homme (ce spécimen qui est bien loin derrière les femmes sur l'échelle de l'évolution), j'essaye à travers mon travail de penser, de comprendre et de grandir.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De papier, d'un stylo, de post-its, d'un ordinateur portable et du logiciel Final Draft.

D'où viennent tes revenus ?

Avec fierté et bonheur, ils viennent de ma société de production au sein de laquelle j'écris, je produis et je tourne. J'ai récemment acheté un t-shirt où il est écrit : « Artiste payé », ce qui, je pense, est à la fois drôle et une bonne raison d'être heureux.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non. Mais « produire » pour rendre le projet artistique réalisable d'un point de vue du budget est presque un autre métier.

Comment t'es-tu organisé pour tenter de ton art ?

Je vis dans mon appartement parce que j'aime le logement en lui-même, le quartier, le parc à proximité et la possibilité de pouvoir jouer de la batterie à toute heure.

Au tout début, j'ai fait un peu de télé-réalité et je me chargeais d'à peu près tout (je mettais en scène, j'étais chef opérateur, je montais, etc.). Ça m'a permis de gagner un peu d'argent rapidement. Après j'ai presque tout investi dans une série télé indépendante (dans le style comédie romantique). Je l'ai (à nouveau) écrite, produite, tournée, montée, etc. Par exemple, tous les personnages masculins portent des vêtements qui viennent de mon propre dressing. Par chance, une fois sur le marché, cette série a été achetée par Sony TV Channel et est devenue un gros succès au Brésil.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Dernièrement, sous pression. Écrire, produire et mettre en scène a des avantages, mais c'est aussi une sorte de schizophrénie professionnelle. Alors vivre sous pression aide un peu à remuer les choses quand c'est nécessaire.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

La joie extrême, la douleur intérieure, l'acharnement, le bonheur, le mal au bas du dos, le mal de tête, l'euphorie, la tristesse, la fatigue, le soulagement, la magie, la croyance, l'absence de croyance, la croyance à nouveau et l'amour (pas nécessairement dans cet ordre).

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Quand je suis tout seul, je peux travailler et rester concentré plus longtemps, mais en même temps, ma famille est géniale. Ils comprennent quand je dois travailler. Ils me soutiennent, ils prennent soin de moi et me nourrissent avec des plats délicieux.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Des légumes. Du fromage. Des œufs. Du tapioca. Du Guaraná. Du chocolat.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Oui. C'est une des choses que je préfère faire. Surtout en bonne compagnie.

Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?

Et la réponse à cette question ?

« Salut Rodrigo, c'est Woody. » (Au ton de sa voix, j'aurais immédiatement reconnu M. Allen). « Je viens de terminer ce nouveau scénario et, ah, tu sais, je cherche un réalisateur pour le tourner. Est-ce que... tu envisagerais de le faire ? »

Ma réponse : « Ah... laissez-moi juste consulter mon agenda... »

(0,3 seconde plus tard)

« Oui ! »

Rodrigo Bernardo est réalisateur, scénariste, producteur et chocolatier. Ses œuvres récentes incluent le film « Talvez uma História de Amor » coproduit par Warner Bros, et la série télévisée « (Mis) Matches » (Sony Entertainment Television). Son régime alimentaire actuel consiste en deux brownies (« dessert au petit déjeuner ») et un chocolat chaud avec de la guimauve l'après-midi. Inspiré par un film idiot des années 90, il

croit toujours que ses baskets Air Jordan lui permettront un jour de jouer comme Michael. Ou voler. Ou les deux.

As-tu vraiment besoin de manger, Clémentine Beauvais ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Prof et auteure. Dans cet ordre toujours. Proféoteure pour simplifier.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

Le problème, pour moi, assez banalement, c'est le temps... Celui qui passe, trop vite ou trop lentement, et qui fait qu'on se demande comment on a pu dire telle ou telle chose ou être tel ou tel être auparavant. J'aime bien parler de ça et je pense que c'est dans tous mes livres, mais peut-être que je suis la seule à le remarquer. De toute façon, j'ai l'impression qu'avec les auteur-es qu'on lit, leurs problèmes existentiels, finalement, on passe souvent à côté.

Créer, c'est quoi ?

Il y en a qui disent que c'est donner forme à des pensées, les extérioriser. Pour moi c'est faux – il faudrait déjà qu'elles existent à l'intérieur, les pensées, dans une sorte

de format platonique pur et idéal, ce qui est un mensonge total. Ce n'est donc pas donner forme à des pensées, d'écrire ou de peindre, etc., mais bien inventer des idées, au fur et à mesure du geste. C'est pourquoi il ne faut jamais croire ceux qui disent qu'un jour ils écriront un roman, qu'ils ont une super idée, qu'ils y réfléchissent depuis des années. Ça n'existe pas, un roman pas écrit. C'est comme dire qu'on a une course géniale dans les pieds qu'on n'a pas encore courue, ou mille pompes superpuissantes auxquelles on réfléchit depuis des années.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

Le meilleur moment. La lune de miel, avant un long, et souvent bien pénible, mariage. En plus à chaque fois on se fait prendre, on pense que cette fois ça va être super. Le grand mensonge du serial monogame.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

Quand j'arrive au bout de mon synopsis. Ensuite on donne à l'éditeur. Et on sait que c'est achevé quand on arrive à la fin du rituel des corrections, des retours, des épreuves, et il faut que le bouquin sorte, car il est prévu dans le calendrier. Je suis assez matérialiste dans mon approche au livre. Il y a des délais à tenir, donc l'œuvre s'achève quand ils arrivent. Si le livre est réimprimé, on peut continuer à le réécrire, un peu. Mais ça, c'est un luxe et une chance, pas une norme.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Avant, quand j'étais petite, cette question n'avait pour moi pas lieu d'être, j'écrivais comme je respirais, tout ce qui me passait par la tête, sans me poser trop de questions. C'était tout simplement la meilleure occupation. Un rien m'inspirait, n'importe quoi, je partais à fond les ballons. Maintenant il faut choisir entre mille choses à

faire et ça, c'est un véritable engagement. C'est donc à la fois plus noble et plus angoissant. Pourquoi écrire ce livre alors qu'il y en a dix autres à lire ? Alors qu'il en existe déjà tant de meilleurs ? Qu'à de si exceptionnelle cette histoire-là que tu veuilles la raconter ? Une fois que ces questions naissent, elles prolifèrent. Parfois il vaut mieux ne pas trop se les poser.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À un lectorat jeune, consciemment. À ma mère quelque part, incontestablement. Je ne me prends pas moi-même comme lectrice idéale. Quand j'avais l'âge des lecteurs et des lectrices pour qui j'écris maintenant, je lisais de tout autres types de texte. Je n'arrive toujours pas à m'expliquer comment je suis devenue l'auteure que mon moi adolescent n'aurait jamais lue.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

On voudrait penser que le travail de l'écrivain est irréel ou immatériel, mais il est suspendu entièrement à des choses très concrètes, la présence de café dans le frigo, l'électricité pour nourrir l'ordinateur et le chauffage, des proches en bonne santé, la capacité – financière, émotionnelle, sociale, psychologique – d'arracher un peu de temps à un quotidien surbooké, un sommeil de plus de sept heures (dans mon cas), une absence de migraine (éminemment). Tout cela c'est aussi tangible que le clavier sous nos doigts. Le travail d'écriture n'entretient pas avec la réalité un *rapport* à proprement parler, parce qu'il n'existe pas sans ses conditions de production.

Que pense l'enfant ou l'adolescent que tu étais de ton travail ?

Ils ne sont pas surpris que ce soit ce travail-là. Ils disaient eux-mêmes, déjà, qu'ils voulaient être proféoteure. Par contre ils sont surpris par le type de texte. Des romans

réalistes ? Des romans humoristiques ? Des romans classés « fille » ? Que sont nos idéaux de magie et de grandes et sérieuses sagas devenus ? Et toi qui n'étais jamais girly, pourquoi tu écris principalement pour les filles ? Ce n'est absolument pas grave, car ils n'ont pas toujours raison. J'ai nourri mon imaginaire et changé d'avis depuis qu'ils ne sont plus (toujours) là. Je ne crois pas spécialement à la plus grande sagesse de l'enfant (encore moins de l'adolescent) sur l'adulte qu'ils deviennent.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Je n'ai pas de bureau d'auteur. Mon bureau d'écriture c'est mon ordinateur. Sur mon bureau (virtuel, donc) il y a des post-its de choses à faire, une application pour bloquer internet, une photo qui change tous les six mois à un an (en ce moment, mon ex-chat, mort en 2011). Je n'ai aucun attachement à mes supports d'écriture. J'aimerais bien être romantique, avoir un carnet, mais j'ai toujours détesté écrire à la main.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Jamais de ce qui est au cœur : écriture, lecture, enseignement, recherche, visites d'école. Mais c'est tout ce qui est autour qui gonfle et fourmille de plus en plus : tâches administratives, emails, toute cette pollution. On ne peut pas s'en plaindre, car c'est une bonne maladie, comme dit ma grand-mère. Mais c'est épuisant et peu gratifiant et interminable. C'est l'hydre de toute profession indépendante.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non. Mais je n'exclus pas de le faire un jour, et même ce serait nécessaire si je n'y trouvais plus de plaisir.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en

colère ?

Les deux pôles idéologiques des gros lecteurs. D'un côté, ceux qui sont tellement snobs qu'ils n'ouvrent jamais un livre qui n'est pas un classique ou en collection blanche. De l'autre, ceux qui, à l'inverse, voudraient nous faire croire que tout se vaut, que la qualité littéraire est une sorte de concept bourgeois. Pour moi, il faut défendre les bons livres, mais les bons livres existent dans tous les genres, dans tous les formats, et dans toutes les époques. On doit à la littérature de savoir affiner, aiguïser nos goûts, et aussi de savoir les étendre et les démocratiser.

Pour quoi milites-tu ?

Je ne milite pas assez. Avant, oui ; maintenant je suis tombée du côté opposé. Je ne suis plus convaincue par grand-chose. Je continue à chercher.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Pas plus qu'aux autres qu'on a aussi élevés, en France, à penser qu'il existe quelque chose de très grand et de très noble qui s'appelle « la réussite », et qu'on trouve uniquement quand on fait appel à des capacités individuelles, et innées, à battre tous les autres, sur des terrains ayant uniquement trait à la raison et à la logique. Je ne sais pas si je suis tout à fait sortie de ce piège-là, d'ailleurs.

Qu'est-ce qui te sauve ?

L'humour.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Pareil... ?

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

De savoir dire les choses autrement. Mais je n'ai pas d'envie, encore moins de jalousie, pour ceux et celles qui dansent, peignent, sculptent, font de la flûte traversière, etc. Je suis ravie que les mystères techniques de ces arts-là me soient inconnus. Je les apprécie d'autant plus. On me fait des cadeaux que je ne comprends pas, je n'ai pas besoin de les analyser, je peux me reposer. Alors que quand je lis, j'ai toujours l'œil de l'auteur allumé.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

L'impression de ne plus y arriver.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

J'ai toujours l'air de préférer faire ça plutôt qu'autre chose.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Ça dépend de la dureté de la terre et de la durée de mon séjour en position horizontale. Si j'y suis parce que j'ai un peu trébuché sur un mauvais email ou un cours raté, un verre de vin, un café, une balade avec un ami, suffira à me remettre debout. Quand c'est beaucoup plus sérieux que ça, il n'y a pas de solution, il me semble, à part attendre.

Où est la joie dans ton métier ?

La vraie joie pour moi ce n'est pas l'écran, même avec 2000 nouveaux mots dedans, mais plutôt les rencontres et les discussions après et avant, le travail avec l'éditeur, les lectrices et les lecteurs. Je ne suis pas assez introvertie, ou pas assez sûre de moi, ou pas assez patiente, pour trouver la joie dans le travail solitaire. Un jour j'y arriverai, j'espère.

Qui sont tes alliés ?

Les alliés, dans les cours d'histoire, c'est ceux qui libèrent... mais c'est aussi ceux qui peuvent avoir l'idée, pour arriver à ladite libération, de bombarder tes territoires jusqu'à complète oblitération. Je ne sais pas qui correspondrait à cette description... Ah, si, mon éditeur, peut-être... ?

Qui sont tes ennemi·e·s ?

Les gens qui ont un esprit de sérieux très développé.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Être cataloguée souvent, et immédiatement, comme « auteure pour filles ». Devoir se justifier de ne pas avoir de personnage principal masculin, *encore une fois*, dans telle ou telle nouvelle histoire. Mais j'ai conscience aussi que, née dans un milieu assez privilégié, on m'a épargné bien des souffrances de la différence de traitement entre hommes et femmes qui existe encore maintenant.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

N'importe quel écran + clavier + touche de sauvegarde.

D'où viennent tes revenus ?

De mon travail universitaire et de mes droits d'auteur.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non. J'ai un salaire stable dans un boulot « nécessaire », au sens existentiel de nécessaire, pas alimentaire, un boulot qui me plaît énormément et qui contribue à mon projet de vie plus généralement.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

Je ne vis pas de mon art, je vis seulement de mon salaire d'employée. Je place tous mes revenus liés à mes livres sur

un compte épargne. Le seul argent qui en sort c'est pour payer les impôts. C'est pas sexy, c'est pas glamour, c'est même un peu Picsou comme attitude, mais tout simplement je n'ai pas besoin d'y piocher. Je vis dans une ville où la vie n'est pas chère et je n'achète pas grand-chose de toute façon. Je n'ai pas d'idée fixe de ce que je ferai un jour de mes économies, mais ce ne sera rien de très sexy. Une petite maison sans doute.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

En général, au deuxième étage de chez moi, quand je trouve le temps – quand je prends, que je *fabrique* le temps, *make time*, comme disent les Anglais – de le faire. Mais j'ai écrit de grands morceaux de mes romans aussi dans des maisons de vacances, dans des hôtels, sur un bateau, dans des trains. La condition numéro un c'est toujours, toujours le temps – pas de l'avoir, mais de le prendre. C'est toujours un choix et une contrainte. En ce moment j'écris entre 7 h et 8 h 15 du matin, avant de partir pour le travail. Ça ne va pas durer, c'est juste pour l'été, ensuite on fera autrement.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?

C'est absolument un choix de garder les deux boulots à la fois. Mais de ce choix, je subis les conséquences. Chaque travail limite le temps et l'énergie accordés à l'autre. Contrairement à de nombreux-ses collègues, je travaille mes 40 h par semaine et c'est tout. Pas. Une. De. Plus. Je suis très stricte, pas d'emails le soir, pas de recherche le week-end, pas de corrections de copies au petit déjeuner, pas de préparation de cours pendant mes congés. Mon temps libre, principalement occupé par mes écritures, c'est donc le temps de mon autre travail. Et inversement, je fais à fond mon travail de prof et de chercheuse, qui me passionne, et qui m'offre des plaisirs tout à fait diffé-

rents – plus profonds, d’ailleurs, souvent – que l’écriture. Donc les deux s’équilibrent et sont un peu ennemis parfois. Je n’envisage ma vie pour l’instant que comme ça.

En quoi la présence ou l’absence d’une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?

Ne pas avoir d’enfants veut dire que je ne m’inquiète jamais de rien. Et je vis seule, donc j’ai toutes mes soirées rien qu’à moi. La solitude du soir de semaine est une sorte de luxe.

Qu’y a-t-il dans ton frigo ?

Des choses de base. Ne pas manger de nourriture précuisinée en Grande-Bretagne, tout faire soi-même. Allergie aux crustacés, mais sinon je mange de tout. Je prépare deux portions le soir, la deuxième va dans un tupperware pour le déjeuner du lendemain. J’ai déjà des habitudes de vieux, mon dieu...

As-tu vraiment besoin de manger ?

Je prends cette question peut-être plus au sérieux que je devrais, parce que j’ai des étudiantes qui véritablement se la posent, et dont on voit à l’œil nu qu’elles se la posent souvent. Il faut manger bien et complètement à sa faim, évidemment.

Une partie de la société est intimement convaincue que si certain-es artistes ne mangent pas à leur faim, c’est un peu de leur faute, c’est un choix, que ces artistes sacrifient leur pouvoir d’achat pour rester à la maison toute la journée et que parfois ça les oblige à sauter un repas, tant pis pour eux. Les gens qui disent cela n’ont pas seulement le privilège de n’avoir jamais vraiment ressenti la faim dans leur estomac ; ils ont aussi la chance de n’avoir strictement aucune faim existentielle, de ne faire pas grand-chose d’autre sur terre que de continuer à respirer. Pour

le bien de l'humanité, à mon avis il faudrait les manger.
*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

On ne sait jamais vraiment quelle question on voudrait vraiment que d'autres nous posent. Comme quand on fait la tête à son compagnon pour pas grand-chose. On pense qu'il devrait deviner lui-même pourquoi, nous poser la bonne question. Mais on ne la connaît pas nous-mêmes. Et lui non plus. Alors il échoue à chaque fois, évidemment. Heureusement.

Clémentine Beauvais, habitant en Grande-Bretagne depuis douze ans, est autrice, traductrice, et prof à l'université. Elle a besoin de manger, et se retrouve d'ailleurs régulièrement au cœur des préoccupations de ses amis français quant à son régime alimentaire. « Manges-tu parfois du fromage ? » s'enquière-t-ils avec angoisse. « Ou manges-tu seulement des haricots bouillis dans de la sauce tomate, et du porridge gluant à la Dickens ? » Les artistes, en conclut-elle, ont donc non seulement besoin de manger, mais également de s'inquiéter de ce que mangent leurs amis artistes. C'est pour épauler cette démarche altruiste qu'elle a accepté de répondre au questionnaire de Coline et Martin. Parmi ses livres, on compte *Les petites reines* et *Songe à la douceur* (chez Sarbacane), *La louve* (chez Alice) ou encore la série des *Bibi Scott* (chez Rageot), a priori nourrissants pour tous les âges.

As-tu vraiment besoin de manger,
Audrey Alwett ?

Que réponds-tu quand on te demande quel est ton métier ?

Autrice. Ou écrivaine, c'est selon. Après quoi, j'enchaîne généralement avec un long laïus sur l'histoire de la langue française, quand mon interlocuteur ou interlocutrice essaie de me faire décliner le mot au masculin.

As-tu un problème existentiel avec lequel tu tentes de dialoguer ?

J'ai toujours trouvé que la vie dans les livres était plus agréable. Si je n'étais pas devenue écrivaine, je serais sans doute devenue illustratrice. Je dessinais et peignais énormément dans ma jeunesse. Toutes ces activités viennent développer le pouvoir de rêve. Décloisonner l'esprit, ouvrir les horizons et les possibles. Aujourd'hui, j'essaie de donner à mes lecteurs ce que j'ai reçu dans ma jeunesse. Je trouve que rien n'est plus précieux. Quand on dispose d'un pouvoir de rêve, on est sauvé.

Créer, c'est quoi ?

C'est associer des idées pour les emmener dans la direc-

tion qu'on souhaite.

Commencer une œuvre, c'est quoi ?

C'est rêver à quelque chose de nouveau. Découvrir un nouvel univers, de nouveaux personnages. Les apprivoiser, les accompagner jusqu'à la fin. C'est aussi bâtir des arches complexes, faire beaucoup de recherches, travailler les symboliques, affiner, affiner, affiner encore.

Comment sais-tu qu'une œuvre est achevée ?

J'ai toujours envie de retoucher mes livres. Même quand je relis un bouquin publié depuis longtemps, je me retiens de refaçonner certaines phrases, de les nettoyer de quelques mots... Je suis comme un chien incapable de lâcher son os. À un moment, je suis obligée de prendre la décision de m'arrêter, sans quoi je continuerais indéfiniment.

Pourquoi crées-tu ce que tu crées ?

Un jour, lors d'une table ronde avec l'autrice Isabelle Bauthian, on nous a demandé ce que J. K. Rowling avait accompli de vraiment important avec Harry Potter. Isabelle a eu cette réponse formidable : « Elle a donné envie aux gens d'être créatifs ». Une autre fois, sur le fil facebook de Jeanne A-Debats, il me semble, elle évoquait les sacs de denrées alimentaires remis aux gens qui sont dans des situations de besoin. Elle expliquait qu'au milieu des produits de première nécessité (le riz, les pâtes, le dentifrice), il était toujours glissé une gourmandise, une tablette de chocolat ou un paquet de gâteaux. Et quand elle en avait demandé l'utilité – car pour le même prix, on pouvait avoir trois fois plus de pâtes –, il lui avait été répondu que sans cela, les gens n'avaient plus rien à espérer. Ces deux anecdotes m'ont permis de comprendre ce que je recherchais lorsque j'écris. Comme de nombreux

collègues, je souhaite faire germer – ou faire croître – en mon lecteur un pouvoir de rêve, un sens du merveilleux, une narration intérieure. C'est ce qui sublime notre humanité. Rien n'est plus triste et plus terrible qu'un être humain qui n'est pas parvenu à développer une narration intérieure. Une autre de mes collègues appelle ces personnes-là des « moldus » et ça a quelque chose d'épouvantablement triste.

À qui t'adresses-tu quand tu crées ?

À tous ceux qui espèrent quelque chose. À tous ceux qui souhaitent espérer, aussi. À ceux qui tendent vers quelque chose. À ceux qui veulent se sauver de leur quotidien. À ceux qui grandissent et se développent. À l'humanité qui évolue. À celle qui souhaite évoluer.

Quel rapport ton travail entretient-il avec la réalité ?

L'humanité est probablement le sujet commun de tous les livres du monde. Partant de là, je pense qu'il y a une part de réalité dans chaque livre. Personnellement, j'aime surtout écrire de la fantasy qui est, je crois, la plus formidable machine à métaphores que l'être humain ait jamais créée.

Je viens d'écrire un roman où la magie est l'analogie de la langue française, avec toute une réflexion sur la confiscation de la parole et la sclérose de la langue par l'action d'une académie rigide et incompétente. Dans le roman en cours, je m'intéresse aux mécanismes de la dette odieuse et au prix de la vie humaine. Dans le précédent, je m'intéressais au compromis moral et à la question suivante : a-t-on toujours le choix d'une droiture éthique et peut-on l'exercer si c'est à autrui d'en payer le prix fort ? Même quand j'écris pour la jeunesse, que je manipule des concepts moins complexes et verse davantage dans le merveilleux ou dans l'humour, je n'oublie jamais l'écho,

l'impact social que mon livre peut avoir sur l'esprit de mon lecteur. Je crois que c'est essentiel.

Que pense l'enfant ou l'adolescente que tu étais de ton travail ?

Je n'ai rien à leur dire. Je n'ai jamais eu aucun talent pour la jeunesse et je suis bien contente de m'en être sauvée. Le problème était avant tout l'école, où j'ai subi un harcèlement permanent de la maternelle à la terminale. À chaque fois que mes ennuis sont remontés aux autorités, qu'il s'agisse de mes parents ou des enseignants, on m'a toujours expliqué que c'était ma faute. « Tu pourrais faire un effort, » « Il n'y a pas de fumée sans feu », « C'est forcément que tu les as provoqués » (à savoir que lire un bouquin dans un coin de la cour de récréation est la provocation ultime). Quelle soit justifiée ou non, j'ai fini par intégrer cette culpabilité, et je n'ai jamais pu pardonner à ma jeunesse de n'avoir pas su s'adapter. Rien que de repenser à cette période, j'en ai des sueurs froides. De toute façon, mon seul plaisir était à peu près la lecture et je suis meilleure à cet exercice aujourd'hui.

Qu'y a-t-il sur ton bureau ?

Sur mon bureau, il y a mon ordinateur, évidemment. Un téléphone, des baffles, quatre plantes vertes dont un aloe vera qui ne survivra pas à l'été – je le crains, quelques livres que je dois lire, mais ce n'est jamais le bon moment, un peigne à cheveux brisé, mais il est joli, du beurre de karité, une tasse avec mon personnage Princesse Sara qui fait office de pot à crayon, un tampon à mon adresse, des carnets, beaucoup de carnets, des blocs-notes où j'inscris des tas de listes qui ne sont jamais à jour, de la paperasse que je devrais ranger depuis des mois, vraiment il faudrait, et le dernier album de la cantatrice Ameylia Saad Wu, une amie à moi. Je ne l'ai pas

encore écouté, mais j'ai hâte.

Est-ce que parfois tu en as marre ?

Non, jamais. Ça ne m'empêche pas de piquer des crises de rage régulières, mais je pars du principe qu'avec assez d'acharnement, je finirai par l'emporter. Mes ancêtres étaient des Vikings. Je suis une Walkyrie.

As-tu déjà pensé à raccrocher les gants ?

Non. Il m'arrive de traverser des semaines de cafard, mais elles sont souvent consécutives au sentiment que je ne suis pas au niveau que je me suis fixé. J'ai donc plutôt tendance à travailler trois fois plus dur pour compenser. En dehors de ça, non, je n'ai jamais envisagé de faire autre chose de ma vie. Pour le coup, j'aurais l'impression de mourir pour de bon. Je mets toute ma substance dans ce que je fais, alors si tout cela c'était pour rien... Je ne crois pas être capable de faire face à un tel sentiment de vacuité.

Est-ce qu'il y a des choses dans ton métier qui te mettent en colère ?

Dans la vie, beaucoup de choses me mettent en colère. Mon métier ne fait pas exception. Quand j'apprends que 40 % de mes collègues vivent sous le seuil de pauvreté, je suis en colère. Quand je découvre que les autrices de BD sont payées 52 % de moins que leurs confrères, je suis en colère. Quand l'Unesco organise la Journée mondiale du droit d'auteur en demandant aux auteurs d'animer des ateliers *bénévoles* – tandis que leurs employés sont grassement rémunérés – je suis en colère. Quand les éditeurs prétendent qu'il est normal de payer les collègues de littérature jeunesse à hauteur de 6 % sous couvert de réalité du marché alors que c'est un mensonge éhonté et que les bénéfices réalisés sur le dos de ces auteurs sont par-

fois démentiels, je suis en colère. Quand des confrères jaloux tombent sur le râble d'une consœur pétrie de talent, pour la simple raison qu'elle rencontre enfin le succès et que c'est une femme, je suis en colère. Quand je réalise les statistiques d'un magazine prescripteur de BD comme Casemate et que j'y trouve 93,1 % d'auteurs interviewés pour 6,9 % d'autrices, quand j'interroge son rédacteur en chef sur ce point et qu'il assume totalement en enrobant sa réponse de blagues sexistes, quand il me reproche de ne pas rire à ses mauvaises blagues, je suis en colère. Quand les prix littéraires sélectionnent quasi exclusivement des hommes, y compris quantité de bourses insipides à côté de quelques pépites, alors qu'une autrice peut écrire des chefs-d'œuvre sans que personne ne la remarque, je suis en colère. Quand ces prix, après qu'on leur ait signalé le problème, justifient leur sélection masculiniste en mettant en avant les deux-trois dites pépites avec cette horrible condescendance : « Mais comment osez-vous vous croire au niveau, mesdames ? Nous n'avons sélectionné aucune de vos œuvres, parce qu'aucune d'entre vous n'est au niveau de Riad Sattouf ! », je suis en colère. Quand la profession parvient néanmoins à mettre en avant l'une des meilleures d'entre elles, Claire Wendling, avec les travaux de qui toute la jeune génération apprend à dessiner, et que les institutions et les sexistes à la pelle descendent en hordes sur les réseaux, la bave aux lèvres, pour l'éliminer, lui faire payer, lui faire passer le goût du pain à tel point qu'elle suppliera ses collègues de ne plus jamais voter pour elle, je ne suis plus en colère, je suis folle de rage. Je pourrai continuer des pages ainsi. Plus une profession est libérale, plus on y trouve des injustices.

Pour quoi milites-tu ?

Parce qu'on change vraiment les choses. Dernièrement,

j'ai lu le post d'une autrice qui exploitait le système très à son avantage. La réussite des collègues me fait toujours plaisir, mais là où j'ai grincé des dents, c'est quand elle a justifié ses déclarations indécentes pour des collègues dans le besoin par le fait que les actions syndicales ne servaient à rien. C'est absolument faux. Avec l'action #payetonauteur, les syndicats ont fait plier le Salon du livre de Paris, qui a ainsi rémunéré tous les auteurs en intervention, et ce ne fut pas une petite victoire. Le Salon du livre de Genève a emboîté le mouvement. Le SNAC BD avait réussi à infléchir la ravageuse réforme des retraites complémentaires. Le SELF a fait plier REIRE. La Charte des auteurs jeunesse est parvenue à mettre en place des rémunérations d'auteurs pour les interventions scolaires et plus récemment pour les tables rondes. Elle a également obtenu gain de cause sur la question des lectures gratuites en bibliothèque (qu'une branche du SNE cherchait à rendre payante). Les syndicats obtiennent bien plus que les auteurs qui survolent ces questions ne s'imaginent. En ce moment même, les syndicats se battent féroce-ment avec le Ministère de la Culture pour que notre statut ne soit pas pulvérisé. Militer, communiquer, s'interroger n'a jamais été aussi nécessaire.

Est-ce qu'on t'a déjà tendu des pièges ?

Quelques-uns. Je les traite par le mépris. Je fais en sorte d'éloigner ces gens de mon chemin, y compris si ce sont de très gros éditeurs qui s'estiment au-dessus de la législation.

Qu'est-ce qui te sauve ?

Mon pouvoir de rêve. Mon sens du merveilleux.

Qu'est-ce que tu veux sauver ?

Le pouvoir de rêve de mes lecteurs. Leur sens du mer-

veilleux.

Qu'est-ce que tu envies aux disciplines artistiques que tu ne pratiques pas ?

J'ai toujours été trop mauvaise en musique pour comprendre ce que je ratais en n'exerçant pas davantage cette discipline. En revanche, j'ai été très bonne – pour mon âge – en dessin jusqu'à l'âge de mes dix-huit ans. J'ai dû abandonner pour me consacrer totalement à l'écriture. La quiétude de la minutie, cette sensation d'avancer lentement, mais inexorablement me manque beaucoup (en écriture, comme en dessin, j'ai toujours été une fastidieuse, pas une virtuose du premier jet). Quand je dessinais, il se faisait en moi un grand silence intérieur et je me sentais comme un navire qui traverse les glaces. Cet état pouvait durer jusqu'à cinq heures d'affilée, je n'ai jamais rien connu d'aussi serein. En écriture, c'est dur du début à la fin, c'est ingrat comme ce n'est pas permis – en tout cas en ce qui me concerne – et il est impossible d'appréhender un texte d'un regard comme on peut le faire pour un dessin.

Qu'est-ce qui pourrait te faire abandonner ?

Une balle dans la tête y parviendrait très probablement.

Qu'est-ce qui t'empêche d'abandonner ?

Tout. Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire au lieu d'écrire. Même si je gagnais au loto. J'en profiterais probablement pour me lancer à corps perdu dans le mécénat. Et j'écrirais autant de livres.

Quand tu es à terre, comment fais-tu pour te relever ?

Je sombre dans la boulimie. Le chocolat me remplit d'amour.

Où est la joie dans ton métier ?

Partout. Quand je commence un livre, quand j'écris un livre, quand je termine un livre. Au début, j'étais surexcitée quand je le voyais en librairie. Aujourd'hui, ça continue de me faire plaisir, mais j'ai l'impression que l'essentiel n'est plus là. J'aime aussi débattre avec mes collègues, même quand je ne tombe pas d'accord avec eux. J'aime également rencontrer mes lecteurs, mais comme je n'ai jamais été très à l'aise en société, c'est tout de même souvent une source d'angoisse.

Qui sont tes alliés ?

Ma routine. Le morceau de piano Oberon de David Hicken – je ne sais pas pourquoi il me fait un tel effet. Mon mari, qui fait le même travail que moi. Certains collègues. Je me suis fabriqué mon petit cercle intellectuel qui me stimule et m'équilibre.

Qui sont tes ennemis ?

La procrastination. Je suis une procrastineuse née.

Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme a une influence sur ton travail ou tes conditions de création ?

Il y a plusieurs livres que des éditeurs – ayant par ailleurs des formations commerciales et pas du tout littéraires – ont refusé de me signer parce que j'étais une femme et que le sujet leur semblait trop sérieux pour que je sois capable de le traiter. J'ai pourtant décroché mon Master de littérature haut la main et ai donc prouvé, en théorie, que j'étais capable de manier des concepts sérieux. Prenons une anecdote. Je suis, entre autres, l'une des grandes spécialistes de l'écriture du Frankenstein. Il y a quelques années, je voulais réaliser un roman graphique sur le sujet et y aborder une théorie littéraire inédite, que je crois importante. Quand j'ai proposé le projet à mon éditeur,

il a trouvé la chose passionnante et tout à fait valable d'un point de vue commercial (en édition, c'est important). Cependant les choses se sont corsées lorsqu'il a estimé que je n'avais pas « les épaules intellectuelles » pour le réaliser comme il se doit. Sur ces paroles, il a évoqué un collègue, un homme, qui selon lui serait bien plus apte à réaliser un tel livre. Le collègue en question a une licence en arts plastiques, ce qui me semble moins indiqué pour aborder une question d'intertextualité dans un classique littéraire, mais il est certain qu'il n'est pas encombré d'un vagin. L'éditeur a fini le rendez-vous par « Pourquoi tu ne continues pas tes petites séries de filles, là ? Ça marche bien, ça. » Il est certain que ma série *Princesse Sara* est ce qui me permet de vivre et que j'en suis fière, mais je ne pensais pas que ça pourrait m'empêcher de parler d'autre chose. J'ai été trop déstabilisée par cet entretien pour vraiment défendre ce projet ailleurs. Aujourd'hui, je le regrette.

De quel matériel as-tu besoin pour créer ?

De mes ordinateurs, bien sûr. L'un portable et l'autre non. Le premier pour la maison, le second pour le bureau. Mais j'utilise aussi pléthore de carnets, car je préfère écrire mes romans à la main dans des cafés avant de les retranscrire. Je commence mon texte au crayon, poursuis au stylo bleu, puis noir... selon ce qui me tombe sous la main. J'ai essayé d'investir dans de jolis carnets comme certains de mes collègues qui arrivent à réaliser un travail charmant qu'on voudrait voir exposer dans les musées, mais ça se finit toujours pareil : je me retrouve à travailler sur des maquettes en blanc dégueulasses que j'ai volées dans les départements fabrication de mes divers éditeurs. Le résultat est raturé, pourri, moche. Je ne suis même pas sûr que ça ait le mérite d'être optimal en terme d'efficacité. Heureusement, je tape mes scénarii

directement à l'ordinateur, c'est plus propre.

D'où viennent tes revenus ?

De l'écriture à 100 %. J'ai la chance d'avoir une série qui se vend très bien et qui m'assure un certain confort.

Fais-tu des boulots alimentaires ?

Non, jamais. Parfois, j'accepte un petit travail à côté, mais c'est davantage un loisir. Je donne une poignée de cours d'édition chaque année à l'IUT Métiers du Livre à Aix-en-Provence. C'est vraiment pour réaliser un vieux fantasme d'enseignement, parce que c'est horriblement mal payé. J'ai toujours envie de rire quand je reçois mon chèque des mois après. Les intervenants qui font cela à plein temps doivent être sous le seuil de pauvreté.

Comment t'es-tu organisée pour tenter de vivre de ton art ?

J'ai eu beaucoup de chance. Tout d'abord, j'ai commencé en étant plutôt pauvre, mais pas angoissée puisqu'en cas de besoin je pouvais revenir dans le giron de ma famille, mon père m'aurait toujours gardé une chambre. Quand j'ai eu publié une dizaine de textes de-ci de-là, vers mes 24 ans, Christophe Arleston m'a offert un travail : script-doctor et brainstormeuse sur ses propres textes. Il offrait le job régulièrement à des débutants pour chercher des idées neuves. Le travail était grassement payé, quasiment un SMIC, alors même que ça me laissait presque tout mon temps pour écrire. Pour moi qui étais habituée à joindre les bouts de chandelles pour subsister avec 400 euros par mois, c'était le début de la richesse. Grâce à ces revenus stables, j'ai vraiment pu devenir professionnelle. Au début, j'ai accepté absolument tous les travaux d'écriture mercenaires qui se sont présentés à moi. C'était le plus souvent des plans pourris qui n'aboutissaient à aucune rémunération alors même que ça m'avait demandé

un travail long et fastidieux. Toutefois, même si j'aurais dû être plus ferme sur les paiements – j'ai toujours été une négociatrice désastreuse – je suis enchantée d'être passée par là. J'étais partie du principe que le mercenariat était la meilleure école, à cause d'Alessandro Barbucci, le créateur graphique de *Witch*, qui a développé un trait extraordinaire d'élégance et d'aisance, en tombant de la planche comme un forcené pour Disney, dans sa jeunesse. Aujourd'hui que j'ai du recul, je dois tout de même préciser deux choses : d'abord, à faire du mercenariat trop longtemps, on risque de saborder son talent et ensuite, il faut voir ces travaux comme des exercices de styles à accomplir avec le plus grand sérieux. Un travail, une chose apprise, une marche gravie, c'est un mode de pensée qui me semble absolument indispensable si on veut pouvoir développer son talent sans tomber dans la sclérose. Je suis perplexe quand je vois des débutants bâcler ce genre de travaux, parfois très bien payés, auxquels ils s'estiment supérieurs, alors même qu'ils ont des compétences limitées du fait de leur inexpérience. Je comprends très bien qu'on refuse de se livrer au mercenariat, surtout si on n'est matériellement pas obligé d'en passer par là, mais quand on accepte le jeu et à condition que l'éditeur soit lui-même correct, ça me semble curieux de ne pas aller au bout de la démarche.

Dans quelles conditions travailles-tu ?

Honnêtement, mes conditions de travail sont excellentes et beaucoup de gens pourraient me les envier. Je pourrais dire que j'ai tout fait pour et que j'ai donc un certain mérite, ce qui serait vrai, mais en partie seulement, car j'ai aussi eu beaucoup de chance. Ce confort me permet aujourd'hui de mieux m'investir dans mes projets, de prendre le temps de les mûrir et de les peaufiner. À l'arrivée, ça s'en ressent sur la qualité et, le plus souvent, sur

les ventes. Quand je vois des collègues talentueux, expérimentés, épuiser leur précieuse énergie dans des travaux sous-payés sans jamais pouvoir prendre le temps du recul, je me dis que c'est un énorme gâchis et que, pour des raisons économiques aussi mesquines qu'injustes, c'est tout le lectorat qui est privé de livres magnifiques que mes collègues auraient pu créer si on leur avait accordé plus de temps, plus d'argent. Ces livres fantômes, mort-nés, qui ne verront jamais le jour, me hantent. J'ai vraiment horreur du gâchis.

Qu'est-ce qui est choisi ou subi dans tes conditions de travail ?
J'habite à Aix-en-Provence, une ville très jolie, mais qui a la haine de la verdure. Je n'aime pas cette ville mais mon mari ne veut pas la quitter. Je vis en appartement, sans jardin, c'est mon grand désespoir. Je rêve de forêts et d'espaces verts. Dès que notre mairesse voit un arbre, elle lui fonce dessus avec une tronçonneuse. Elle éradique les parcs autant que possible et restreint l'accès à ceux, plutôt petits, qui ont le mérite d'exister. Un enfer alors que la ville est si polluée. La campagne n'est accessible qu'en voiture... Mon grand rêve si un jour je publie des best-sellers serait d'acquérir une maison avec un jardin à Aix. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai embauché des agents littéraires. J'ai vu trop de collègues réaliser des ventes phénoménales et gagner à peine de quoi payer leur loyer parce qu'ils n'avaient pas su négocier un contrat décent. Du coup, j'espère avoir pris mes précautions pour ne jamais me retrouver dans leur situation.

En quoi la présence ou l'absence d'une famille avec toi influence tes conditions de travail et ta création ?
Depuis la naissance de mon fils, j'ai perdu la moitié de ma capacité de travail. Je ne peux tout simplement plus profiter de mes grands élans créatifs sans interruption.

Je passe mon temps à briser ma concentration pour m'occuper de lui, préparer les repas, l'emmener à différentes activités. Je suis même obligée de prendre des week-ends et des vacances, c'est excessivement frustrant ! D'un autre côté, j'ai l'impression d'avoir gagné en recul, profondeur et maturité et je voulais vraiment cet enfant. Alors quelque part, je suis gagnante. Malgré tout, j'avoue que j'ai hâte qu'il franchisse le cap des six ans pour qu'il soit un tout petit peu plus indépendant. Un enfant en bas âge, c'est une attention de tous les instants qui absorbe énormément d'énergie.

Qu'y a-t-il dans ton frigo ?

Il est rempli comme celui de quelqu'un qui ne manque de rien. On y trouve de moins en moins de viande. De mon côté, je suis devenue végétarienne, sous l'impact des discussions avec Martin Page et Justine Niogret, et grâce à la vision des vidéos de L214 qui m'ont profondément choquée. Il m'arrive encore d'en manger très exceptionnellement, parce qu'il est compliqué de vivre parmi des gens qui n'ont pas fait mes choix. Mon entourage a malgré tout drastiquement réduit sa consommation de viande, c'est déjà quelque chose. De toute façon, j'ai la chance de pouvoir me nourrir quasi exclusivement de légumes frais. Je contrôle au maximum ce que j'achète. Jamais d'huile de palme. Je suis particulièrement vigilante sur l'origine du chocolat (je boycotte cette célèbre marque qui réduit en esclavage des enfants pour récolter le cacao), des bananes (je boycotte la plupart des géants de la banane coupables d'écocides et d'esclavage), des fraises (certaines Espagnoles sont des tueuses de migrants), je boycotte Coca-Cola et la plupart des sodas depuis des années (pour pillage d'eau potable auprès de populations fragilisées). Je rejette au maximum les produits transformés qui sont chargés de pesticides. Je

n'achète quasiment que du bio ou bien je fais mes courses auprès de petits producteurs. Je suis consciente que certains produits bio relèvent de l'arnaque, malgré tout je me dis que ça exerce une pression sociétale dans le bon sens et que cela favorise une action politique. En fait, mon frigo est une espèce de bulletin de vote permanent.

As-tu vraiment besoin de manger ?

Désespérément. C'est quasiment la seule chose qui m'intéresse en dehors du monde du livre. Je suis extrêmement difficile sur tout ce que je laisse entrer dans mon corps et je privilégie les qualités élevées d'ingrédients que j'ai tendance à préférer nature plutôt que travaillés. Quand j'étais étudiante et que je ne pouvais m'acheter que des pâtes bas de gamme, avec du yaourt et un peu d'ail pour « cuisiner » une sauce, des épinards surgelés les jours de fête, c'était quand même dur. Aujourd'hui, j'ai de véritables orgasmes culinaires quand je tombe sur des plats hors du commun. Mon mari est un cuisinier fabuleux et notre couple gravite beaucoup autour de cet amour de la nourriture.

*Quelle est la question que tu as toujours voulu qu'on te pose ?
Et la réponse à cette question ?*

En fait, si j'avais attendu qu'on me pose une question en particulier pour exprimer le fond de ma pensée, je n'aurais probablement jamais fait ce métier. Mes réponses sont dans mes livres. Ceux du passé et ceux de l'avenir. Peut-être était-ce parce que je souhaitais justement qu'on me pose cette question que je les ai écrits...

Après un Master en littérature, une courte expérience en journalisme et quelques nouvelles publiées, Audrey Alwett rallie le collectif d'auteurs Gottferdom Studio

en 2007 pour faire de l'écriture son activité à plein temps. Elle a depuis écrit une quarantaine d'albums jeunesse, de dessins animés et de BD, notamment la série *Princesse Sara*, dessinée par Nora Moretti. Audrey Alwett écrit également des romans de fantasy.

Le premier d'entre eux s'intitule *les Poisons de Katharz* et pose les bases d'un univers plein d'humour et d'humanisme. Audrey est aussi très engagée dans son syndicat, le SNAC BD.

Sommaire

Thomas Vinau.....	11
Peggy Vialat.....	19
Maëva Tur.....	27
Antoine Tharreau.....	39
Mathieu Simonet.....	49
Ryoko Sekiguchi.....	61
Laurent Sagalovitsch.....	67
Cécile Roumiguière.....	77
Dominique Rocher.....	87
Melle Pigut.....	99
Coline Pierré.....	109
Éric Pessan.....	127
Eddy Pallaro.....	145
Martin Page.....	151
Justine Niogret.....	177
Marc Molk.....	183
Marie Laforêt.....	193
Julia Kerninon.....	203
Neil Jomunsi.....	215
Emmanuelle Houdart.....	225
Roland Glasser.....	233
Loïc Froissart.....	239
Quentin Faucompré.....	245
Amandine Dhée.....	259
Fanny Chiarello.....	273
Julie Bonnie.....	283
Sandrine Bonini.....	293
François Bon.....	301
Rodrigo Bernardo.....	311
Clémentine Beauvais.....	319
Audrey Alwett.....	329

Un grand, un immense, un intergalactique, un mélodieux, un volcanique, un délicat, un savoureux merci à toutes les contributrices et tous les contributeurs Ulule qui ont permis à ce livre d'exister.

Rodrigo Bernardo	Ketty Steward
Baptiste Pizzinat et	Yves Arcaix
Maryse Urruty	Chantal Benoist-Maurouard
Stewen Corvez	François Bon
Ville Keynäs et Anu Partanen	Fanny Chiarello
Christiane Page	Laurent Depussay et
Pascale Miclo	Sandra Do Rosario
Pascale Lebot	Sylvie Doizelet
Gabriel Lucas	Elizabeth Guyon
Françoise Szelevényi	Frédéric Lemoigno
Nicolas Delarbre	Pierre Medurio
Carole Desrousseaux	Nessim Djaziri
Sophie Lauga	Sandrine Pantaleao
Hélène Deschère	Marie-José Pierré
Pierre Fankhauser	Cécile Roumiguière
Raphaëlle Frémont	Marie Sellier
Judith Gendreau	Jérémy Semet
Sylvie Grillet	Ophélie Véron
Laurie Holzer	Brian Agnès
Bernard Jousse	Damien Alcantara
Marc Molk	Étienne Bar
Gwénola Morizur	Agathe Camus
Annie Rambion	Lise Capitan Gilbert
Maéva Ronjon	Marie-Hélène Caroff
Lou Sarabadzic	Emmanuelle Cart-Tanneur

Antoine Cegarra
Laurent Chamalin
Marianne Closson
Arnaud de la Cotte
François-Marie Deyrolle
Gaëlle Farre
Myriam Gallot
Claudine Gendreau
Roland Glasser
Jacques Griffault
Marie-Laure Guennoc
Jean-Louis Kerouanton
Tom Lévêque
Bernard Martin
Adrien Meignan
Sébastien Ménard
Charlotte Milandri
Marie Nimier
Christine Pares
Melle Pigut
Alice de Poncheville
Mathilde Rance
Maël Rannou
Audrey Santacroce
Marie-Christine Ségalen
Cathy Villeronce
Gilles Vuillermoz
Sylvie Zobda
Sophie Divry
Géraldine Meyer

Sarah Vermande
Géraldine Bandiziol
Delphine Bretesché
Justine Coffin
Frédéric Lapalus
Ann Loubert
Pénélope Mallard
Laurent Sagalovitsch
Aurelia Schunck
Christine Tharel-Doupis
Jean-Hugues P.
Amandine Barreteau
Gil Bartholeyns
Véronique Béghain
Brigitte Borsaro
Jean-Baptiste Bournisien
Martin Bruneau
Julie Chanimbaud
Chrystal Charrié
Laetitia Daget-Buchon
Damien Galisson
Amandine Glévarec
Gloppy
Christine Houeix
Fabien Laurent
Rémi Mathis
Maryline Neveu
Pimplomb
Marianne Tramoy
Arzu Samanci

Également publiés aux éditions Monstrograph

Collection Bootleg

Coline Pierré, *Éloge des fins heureuses*, 2018

Martin Page, *De la pluie*, 2017

Collection Homemade Books

Coline Pierré et Martin Page, *N'essayez pas de changer, le monde restera toujours votre ennemi*, 2015

Coline Pierré, *Petite encyclopédie des introvertis*, 2015

Martin Page, *Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera jamais*, 2015

En anglais

Martin Page, *16 ways to get a boner*, 2014

Martin Page, *If diseases were desserts*, 2014

Martin Page, *You'll mess up your life and no one will ever love you*, 2013

C e
livre a été
composé en Calendas Plus et en HK
Grotesk, et imprimé en Italie sur
du papier Neve do ouro 90g pour le
compte des éditions Monstrograph. La col-
lection Minute Papillon propose des livres
collectifs qui portent sur les conditions de vie
et de création des artistes, sur la manière dont ils
se débrouillent avec le monde. Les éditions Mon-
strograph fleurissent grâce à l'enthousiasme des
lectrices et des lecteurs. Ce livre a fait l'objet d'un
financement participatif via la plateforme Ulule,
ce qui lui a permis d'exister sans (trop d')angoisse.
Un immense merci, donc, à toutes celles et tous ceux
qui ont précommandé le livre ou qui ont parlé du pro-
jet, et bien sûr aux artistes qui ont accepté de
répondre à nos (très longues) questions.
Le logo de la collection a été réalisé par
Clément C. Fabre, adapté de celui ima-
giné par Coline Pierré et Martin Page.
Deuxième édition : novembre 2018, Trélazé.
Dépot légal : septembre 2018
ISBN : 978-2-9565361-1-6

www.monstrograph.com

Thomas Vinau
Peggy Vialat
Maëva Tur
Antoine Tharreau
Mathieu Simonet
Ryoko Sekiguchi
Laurent Sagalovitsch
Cécile Roumiguière
Dominique Rocher
Melle Pigut
Coline Pierré
Éric Pessan
Eddy Pallaro
Martin Page
Justine Niogret
Marc Molk
Marie Laforêt
Julia Kerninon
Neil Jomunsi
Emmanuelle Houdart
Roland Glasser
Loïc Froissart
Quentin Faucompré
Amandine Dhée
Fanny Chiarello
Julie Bonnie
Sandrine Bonini
Francois Bon
Rodrigo Bernardo
Clémentine Beauvais
Audrey Alwett



9 782956 536116



16 €